Jean-Claude Castex

L'Escapade d'Alexie

ROMAN



L'Escapade d'Alexie

Jean-Claude Castex

L'Escapade d'Alexie

Publibook

Retrouvez notre catalogue sur le site des Éditions Publibook :

http://www.publibook.com

Éditions Publibook
14, rue des Volontaires
75015 PARIS – France
Tél. : +33 (0)1 53 69 65 55

IDDN.FR.010.0117050.000.R.P.2011.030.31500

Cet ouvrage a fait l'objet d'une première publication aux Éditions Publibook en 2012

1. La Rivière-aux-Rats, juillet 1843

— Alexie ! Tu ne fais rien d'utile ! Arrête de jouer avec ton chien ! S'il pouvait parler, il te dirait que tu es bien tannante ! Tu es toujours après lui !

— Je ne joue pas. Je veux l'élever comme un bon chien, Maman ! Malou est fort et puissant. S'il est mal élevé, il sera dangereux !

Mon chien Malou venait de Tadoussac où j'avais habité trois mois en 1842 avec ma famille.

— Veux-tu m'acheter un chiot ? m'avais proposé un trappeur amérindien nommé Ferdinand Gagnon, en me présentant trois chiots malamutes croisés de loup ; un gris, un noir et un blanc.

— J'ai pas d'argent, et mes parents non plus !

Voyant que je caressais le gris avec douceur et affection, l'Indien me dit en souriant :

— Prends-le. Je t'en fais cadeau. Le gérant de la C.B.H. a refusé de les acheter[1].

— Merci Ferdinand. Je suis folle de joie !

Le chiot était très mignon comme tous les petits. La nature donne aux bébés de toutes les espèces un surplus de beauté et de fragilité pour les rendre plus attachants et faciles à aimer ; ils sont si vulnérables. Je lui avais donné le nom de Malou, en souvenir de son père loup et de sa mère malamute. Depuis ce moment-là, je l'avais fait travailler chaque jour.

---

[1]Le « factor » du comptoir local de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

— En tout cas, ça fait au moins une heure que tu joues avec lui ! insista ma mère. Ça suffit comme ça. J'ai besoin de toi. Va chercher le sac de cendre pour fabriquer notre savon… Dresser les chiens, c'est une affaire d'hommes ! T'as pas à t'occuper de ce qui ne te regarde pas.

— Tu es bien toujours la même, Sa Mère. Avec des idées comme celles-là, les femmes resteront toujours les servantes de tout le monde.

— Tu es bien insolente, Alexie, de me répondre de même. On n'est domestique de personne. On travaille pour ceux qu'on aime. Penses-tu que le travail des hommes est plus facile ? Faire la terre[2], abattre les arbres, transporter les troncs et essoucher, c'est pas plus facile. J'sais pas ce qu'on va faire de toi ! Tu contestes tout. Va donc aider les hommes à essoucher notre terre. Tu verras que c'est pas plus facile !

---

[2]Défricher la forêt afin de créer la terre agricole.

2. Trois-Pistoles, mon village de naissance

Je suis née le 13 mai 1832 à Trois-Pistoles, une très ancienne seigneurie de la rive méridionale du Golfe Saint-Laurent. Et même si je m'appelle Alexie de La Durantaye, je ne suis pas d'origine noble ; c'est l'abbé Gaucher, curé de la paroisse, qui me l'a dit un jour, sans que je lui demande.

— Ne t'imagine pas que tu es plus fine que les autres. Tes ancêtres n'étaient pas nobles. Ton vrai nom devrait être « dit La Durantaye ». C'était ton surnom familial.

Je n'avais pas tout à fait dix ans, en janvier 1842, lorsque mon père rentra furieux à la maison :

— Les gens sont niaiseux. Les Gaudreault et leurs voisins veulent construire une autre église au bout du village. On travaille comme des fous, on a juste assez pour survivre, et maintenant on va construire inutilement une autre église ! Comme si c'était pas suffisant de payer le fermage au propriétaire de la seigneurie, le sieur Riou. Le monde est stupide.

Notre paroisse de Trois Pistoles formait un « rang » de plusieurs kilomètres de longueur et les habitants se querellaient sans cesse pour choisir l'emplacement où devait s'édifier l'église. Nous, les Canadiens, nous avons le sang chaud, et l'harmonie sociale se détériorait, au point que certains paroissiens en venaient aux mains. Finalement, chaque quartier se fit construire sa propre église. Tout cela entraînait des chicanes sans fin. Mais ce n'était pas la seule cause de conflit. D'autres disputes étaient plus mesquines :

— Tu sais que, à la messe dominicale, le sieur Riou[3] et sa famille occupent le banc des seigneurs, au premier rang à droite, juste devant le chœur, et notre capitaine de milice, le premier à gauche. D'habitude, le curé encense le seigneur avant le capitaine, et le bedeau lui donne le pain béni avant aussi.

— Oui, et alors !

— Eh bien, figure-toi que, dimanche dernier, l'abbé Fauché a été distrait. Il a donné la communion au capitaine avant de la donner au seigneur. Alors, tu peux imaginer le scandale.

— Gaucher a la tête trop près du Ciel, et ses pieds ont parfois du mal à toucher terre !

— Si les vaniteux pouvaient voler, commenta ma grande sœur en secouant la tête, il n'y aurait pas assez de place dans le ciel pour les outardes et les sarcelles.

— On n'est pas sans défaut, nous-mêmes, ajouta ma mère en se tournant vers mon père. Tu entres tout le temps dans l'église à la troisième cloche, celle des retardataires restés dehors pour fumer une pipe ou boire une dernière boisson.

— C'est pour se garder chaud, ricana mon grand frère.

— En tout cas, j'ai entendu une rumeur : l'archevêque de Québec est ben fatigué de tous nos problèmes de chapelles et on dit qu'il va excommunier tous ceux qui refusent de se soumettre à la volonté de Dieu.

— À SA volonté, tu veux dire ! lança un de mes frères en insistant sur le « sa ».

— Arrêtez donc de critiquer sans réfléchir ! dit Maman.

— Les chicaneurs sont trop nombreux ! ajouta Pacôme. Monseigneur ne peut pas excommunier la moitié de la paroisse.

Nous étions tous terrifiés par la cérémonie d'excommunication. Le but était d'humilier ceux qui refusaient d'obéir. Il fallait que ce soit un avertissement pour les au-

---

[3]Le propriétaire de la seigneurie de Trois-Pistoles.

tres cabochards de la paroisse. Et Dieu sait que nous avons, nous les Canadiens, des caractères bien trempés ! Le prêtre criait du haut de la chaire :

— Nicéphore Gamache s'est livré à la puissance du Démon.

Et, ce disant, il éteignait symboliquement un cierge avec un éteignoir, pointu comme le capuchon d'un juge de l'Inquisition, et le jetait du haut de sa chaire sur le plancher de l'église… comme s'il précipitait au fond de l'enfer l'âme du pauvre Nicéphore. Je me rappelle encore le bruit mat sur le plancher. Ça représentait le choc de l'âme damnée qui heurte le pavé de l'Enfer. Tout le monde était frappé dans son imagination. Le prêtre déclarait d'une voix forte :

— Désormais, l'entrée de cette église est interdite à Nicéphore Gamache. Je refuse de lui administrer les sacrements religieux… Il ne pourra pas être enterré dans la terre bénite de notre cimetière. Personne ne doit plus lui adresser la parole dans notre paroisse ou dans une autre, excepté sa famille proche. Et surtout, n'essayez pas de désobéir. Ce serait très grave. C'est un péché mortel ! Les paroissiens qui ne se conformeront pas à ce commandement du Seigneur notre Dieu seront excommuniés à leur tour.

— Surtout, faites bien attention de ne pas dire un seul mot au pauvre Nicéphore ! nous recommandait papa. Je ne veux pas d'ennuis ! On nous mettrait nous-mêmes en quarantaine.

— Comme si tout cela n'était pas suffisant, ajouta maman, j'ai entendu dire que le gouvernement a décidé de lever des taxes scolaires. Il s'est mis en tête de créer des écoles pour tous les enfants du pays. Il paraît que les pauvres colons de la Province sont au bord de la mutinerie.

Vivre dans la pauvreté est moins difficile quand les riches sont discrets. Et la religion est parfois utile pour accepter d'être pauvre, surtout quand elle nous enseigne

que les riches sont condamnés à l'enfer. Et puis la viande était interdite par monsieur le curé les vendredis et les samedis :

— De toute façon, on n'a pas les moyens d'en manger sept jours par semaine ! dit un jour mon oncle Josephat. Alors on est bien chanceux. C'est une punition pour les riches.

— Ne te tracasse pas pour les riches. Ils ont du bon poisson pour remplacer la viande !

Mais toutes ces disputes, paroissiales ou pas, étaient si insupportables et inutilement onéreuses, que mes parents dont la bonne entente souffrait un peu de ces controverses, décidèrent de déménager, de partir, de traverser le fleuve pour aller habiter à Tadoussac, où, disait-on, la vie n'était pas aussi compliquée. Le ciel semble toujours plus bleu au-delà de l'horizon.

— Nous partons ! J'en ai assez de ces disputes niaiseuses ! lança un jour mon père, à l'issue de notre frugal repas familial. On déménage à Tadoussac.

3. En route sur les glaces du Saint-Laurent

— On s'en va ! Au revoir Trois Pistoles !

En janvier 1842, nous avons quitté notre petit village après avoir donné notre congé à Monsieur Riou. Il n'était pas content de perdre un censitaire. Notre caravane avait fière allure : huit traîneaux chargés de coffres de pin débordants de vêtements et d'objets divers ; des tables, des chaises, et notre « banc d'quêteux » qui servait de lit aux vagabonds en vadrouille dans nos chemins boueux.

— Il ne faut jamais refuser le gîte et l'écuelle de soupe à tous les malheureux plus pauvres que nous, répétait souvent notre mère.

De ma vie, je n'ai jamais manqué à cette règle. Le déménagement à Tadoussac ne fut pas facile ; plus de 60 km à travers les glaces inégales de la banquise qui recouvre le golfe en hiver. Notre cheval Pompon tirait trois traîneaux, et notre vieux bœuf Gaby, tout usé par les ans, deux autres. Nos vaches s'occupaient des trois dernières « traînes », parmi lesquelles la jeune Victoria qui nous délectait toujours de son lait crémeux. Papa le barattait habituellement en un beurre délicieux que nous mangions en « beurrées » inoubliables. C'est mon papa frondeur qui avait baptisé notre laitière de ce nom.

— Regardez ! Trois-Pistoles va disparaître ! annonça papa avec émotion.

Le village se fondait dans les teintes grisâtres des Monts Notre-Dame, qui à leur tour s'estompaient dans la froidure du ciel hivernal.

— Tabarnouche ! Ça brasse en esprit ! lançaient parfois mes frères en frappant des blocs de glace à grands coups de bâton.

En dépit d'une légère couche de neige qui saupoudrait agréablement la glace vive et freinait les dérapages, les chutes de nos attelages étaient nombreuses et brutales sur les bouscueils chaotiques[4] du fleuve. Je me revois avec les plus petits de mes douze frères et sœurs chevauchant les piles mal arrimées de bagages, tandis que les plus grands marchaient à côté, en compagnie de mon père et de ma mère, chaussés de souliers et même de raquettes dans les champs de neige.

— On va passer la nuit ici. On est à peu près au milieu du fleuve, dit soudain mon père après avoir consulté ma mère.

Toute la nuit, de sinistres craquements déchirèrent le silence, lorsque la marée jouait sous les glaces de la banquise comme des rats sous une couverture de laine. Impossible de trouver le moindre sommeil réparateur. Le bruit semblait s'aggraver et les secousses aussi. Sur notre droite, le jour argentait à peine l'horizon quand mes parents donnèrent le signal du départ.

— Il vaut mieux se remettre en marche tout de suite ; nous pensons que la température douce de ces jours derniers est un risque certain. La marée pourrait fracturer la glace et nous couper de la Côte Nord. De toute façon, personne n'a bien dormi ! En partant de bonne heure, on arrivera à Tadoussac dans la soirée.

Sa phrase était à peine achevée qu'un grondement prolongé déchira le silence. Sous l'effet de la pression de la marée et de la houle, des blocs de glace éclatèrent. Les fragments pleuvaient sur nous. L'eau saumâtre de l'estuaire nous mouillait jusqu'aux os, mais l'épouvante nous évitait de ressentir le froid. Comme prise d'hystérie,

---

[4]Un bouscueil est un amoncellement chaotique de glaces brisées sous l'action de la marée, du vent et du courant.

ma petite sœur poussa un hurlement déchirant dans la demi-pénombre en pointant le doigt devant elle. Tout le monde regarda dans la direction indiquée :

— Là, regardez, mon Dieu, on est perdu !

La glace se fendait de tous côtés, laissant apparaître une eau noire et menaçante qui bouillonnait, comme prise de folie. L'une de nos vaches culbuta en meuglant dans la crevasse liquide. Fous de panique, le cheval, le bœuf et les vaches s'enfuirent en hurlant dans une autre direction et tout notre troupeau disparut dans une autre crevasse liquide à dix ou douze mètres derrière nous. Au milieu des cris d'effroi de mes frères et de mes sœurs, on entendait la voix de mes parents qui tâchaient de nous calmer.

— Arrêtez de crier. Restez calme et prions Sainte-Anne de Beaupré. Elle nous sauvera. Ne vous éloignez pas… Restez ici, auprès de nous. Il n'y aura pas de danger si vous restez calme… Voilà !

Tout le monde comprit que la plaque de glace sur laquelle nous nous tenions s'était détachée en un îlot flottant. Les hennissements déchirants de notre pauvre cheval et les beuglements désespérés des sept bovins provenaient de l'eau noire où les animaux se débattaient. Nos cris se joignirent aux leurs. Puis aussi soudainement que cela avait commencé, tout s'arrêta dans un fracas terrible. La banquise se referma. Une plaque de glace nous heurta, écrasant comme fétus de pailles nos pauvres animaux qui disparurent définitivement.

— Pas de panique. La glace va se ressouder et nous pourrons passer. Alexie, Eugénie, et Léontine, occupez-vous des petits. Adhémar, Pacôme, Adrien et tous les autres, mettez-vous à plusieurs pour tirer les traîneaux à la main.

— Ça y est, la glace s'est recollée vers le nord. Passons vite !

Tout le monde empoigna les enfants, quelques bagages ou les traîneaux les plus légers. On se précipita pour fran-

chir au plus vite la fracture plus ou moins recollée qui pouvait s'ouvrir d'un instant à l'autre.

— Ouf ! Nous sommes passés tous les quatorze, murmura maman.

— Oui, mais malheureusement, tous nos animaux sont morts, ajouta papa, les larmes aux yeux.

4. Tadoussac

La nuit n'était pas loin d'envahir notre paysage quand les quelques chaumières du village de Tadoussac vinrent à notre rencontre. Sur les derniers deux-cents mètres, la couche de glace était parfaitement plate comme une table de neige. Le village se nichait à l'embouchure du Saguenay, au fond d'une baie profonde comme un bernard-l'ermite dans son coquillage. Une seule maison, la plus grosse après l'église, semblait faiblement éclairée ; c'était le comptoir de la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui s'ornait de fenêtres vitrées. Les cabanes des trappeurs et les quelques colons, beaucoup plus pauvres, ne pouvaient s'offrir que des papiers huilés ou des peaux à peine translucides, et la lueur des lampes à huile et des chandelles ne parvenait pas à percer à travers les « fenêtres ». Les chaumières dormaient comme de gros chiens de traîneau accroupis. Nous étions sauvés !

— Enfin, voilà Tadoussac ! cria ma mère. Merci mon Dieu… Vous voyez, les enfants, vos bonnes prières à Sainte-Anne nous ont protégés jusqu'ici. N'oubliez jamais de prier.

— On a quand même perdu tous nos animaux, Sa Mère. Sainte Anne n'a pas été la plus miséricordieuse des saintes…

— Toi Adhémar, il faut toujours que tu dises des niaiseries. Méfie-toi, elle risque de te faire payer ta mauvaise critique.

— Une sainte n'est pas aussi rancunière qu'un être humain, répondit Adhémar en ricanant.

— Bon Adhémar, arrête de faire l'intéressant. Ça n'amuse personne.

Contre quelques sols de cuivre, le gérant de La Baie, un Écossais qui parlait un peu français, nous permit de coucher pour une nuit dans le magasin général. Il nous expliqua que depuis des siècles Tadoussac était un port naturel où les trappeurs et les pêcheurs du fjord et de la Côte-Nord venaient apporter leurs pelleteries et leur poisson, pour les expédier vers l'Europe.

— Vous savez, Tadoussac a été le premier comptoir de fourrure français au Canada et même dans toute la *North America.*

Quelques années plus tard, j'appris que la Compagnie de la Baie d'Hudson tâchait de décourager la colonisation pour conserver son contrôle économique sur la région ; en dépit du fait qu'elle s'était engagée à établir des colons un peu partout. Contre cette promesse, elle avait obtenu le monopole commercial.

— Tu comprends, ma fille, m'expliquera mon père l'année suivante quand nous aurons été établis à la Rivière-aux-Rats[5], cette compagnie paye les fourrures plus cher aux Canadiens qu'aux Indiens et pour cette raison elle ne tient pas à établir trop de Canadiens qui feraient baisser ses profits.

— L'avenir est dans l'bois ! nous dit ce soir-là l'Écossais en fronçant les sourcils. L'exploitation du bois devient plus importante que celle de la fourrure.

---

[5]Qui deviendra Chicoutimi.

5. La Rivière-aux-Rats-musqués

Jusqu'au printemps, nous avons survécu de chasse et surtout de pêche. Pour cela, nous creusions des trous dans la glace épaisse du Saint-Laurent. Un jour, quelques trappeurs rencontrés dans les bois du voisinage nous apprirent que, à la suite d'une pétition des habitants de la Côte de Charlevoix, une expédition venant de la ville de Québec était en route pour aller coloniser le lac Saint-Jean, à l'autre bout du Saguenay.

— Allons-y, nous autres aussi ! suggéra ma mère.

— On n'a plus qu'à construire des canots, ajouta mon père.

Notre saison printanière fut donc mise à profit pour construire cinq canots de moyenne capacité avec l'aide d'un Montagnais de Tadoussac. Pour ma part, je passais mes loisirs à dresser Malou au mieux de mes connaissances. Il apprenait rapidement à répondre à plusieurs commandements comme : « Assis ! » « Couché ! » « Ici ! » « Laisse ! » « Halte ! »… Il obéissait très bien. Mon père exigeait que je l'habitue à une grande discipline, car il était d'une race très puissante et pouvait devenir dangereux en cas d'insoumission.

— Comme nous, les humains, le malamute a besoin de règles strictes pour s'épanouir convenablement. Certains trappeurs d'Alaska en font des chiens de combat. Il doit devenir un animal pacifique. Tu dois être un bon chef pour lui, me disait-il.

— Malou, je ferai de toi le meilleur chien du monde.

Mon père allait à la chasse tous les jours avec mes frères pour nourrir notre grande famille. Le gibier toujours

abondant nous permettait d'échanger quelques belles pièces contre des légumes, des céréales, des pommes de terre et du riz sauvage qu'on appelait alors du joli nom de folle avoine. Entre les chasses et la pêche, mon père travaillait à ses cinq canots d'écorce pour nous permettre de rejoindre les colons de la Rivière-aux-Rats, non loin du Lac Saint-Jean. Dans cette région, les possibilités de piégeage du rat musqué étaient considérables.

— L'avantage du piégeage, disait souvent mon père, c'est que nous pouvons manger la viande et vendre les peaux.

Le soir, toute la famille se mettait à l'ouvrage pour construire nos canots. Nos outils étaient sobres : couteau croche, hachette, scie, poinçon et rabot. Papa nous enseignait comment recueillir l'écorce de printemps d'un bouleau blanc :

— Il faut choisir le bouleau à canot. On peut en tirer de très grandes surfaces d'écorce sans défauts. Elle ne pourrit pas et résiste au gel… Vous voyez… elle est souple, résistante et beaucoup plus épaisse.

Papa était admirable de précision. Il courbait les pièces de bois à la chaleur pour faire les membrures, cousait les feuilles d'écorce ensemble en utilisant de fines racines d'épinette blanche appelées *ouatapi*. On calfatait avec de la résine de sapin mélangée à de la graisse d'ours pour prévenir les craquelures. Ensuite, il nous fabriqua des mocassins, car les souliers auraient endommagé la fragile coque. Nous avions de la chance d'avoir des parents ingénieux !

— On est tous ben ben fiers de vous ! leur disait-on souvent.

Notre admiration faisait rire papa. Il était trop modeste. Dès le mois de mai, la famille partit à l'aventure sur le Saguenay. Nous profitions au maximum de la marée montante qui annulait le courant du fjord. Ramer pendant plusieurs jours n'était pas facile. Il fallait couvrir la cen-

taine de kilomètres qui nous séparaient de la Rivière-aux-Rats, village qui était en train de se former. En arrivant, rien n'était organisé. Nous étions parmi les premiers colons à venir nous installer dans la région.

— Maintenant, il faut faire notre terre.

— Que veux-tu dire, Sa Mère ?

— Ça veut dire défricher, utiliser le bois pour construire notre maison ou le brûler pour faire de la cendre à savon, et surtout essoucher.

Durant cet été de 1842, beaucoup de nouveaux arrivants s'installèrent tant bien que mal. On s'organisait en « corvées », comme les censitaires des seigneuries du Saint-Laurent, pour effectuer les travaux les plus éreintants. La plus grande partie du bois était brûlée pour faire de la cendre que la goélette d'un commerçant venait chercher à l'entrée du printemps et à la sortie de l'automne, pour fabriquer de la potasse et du savon.

Même si j'étais une fille, je mettais la main à la pâte dans les travaux durs et dangereux. J'ai souvent aidé à construire le grand trépied de poutres auquel on attachait le treuil à chaîne pour arracher les souches. Ce travail épuisant me donnait bien des ampoules aux mains. J'avais hâte que ce soit fini. Le travail de la ferme était incessant et perpétuel. C'était ça ou… la famine.

Quand l'arpenteur du gouvernement vint découper la région en lots agricoles, durant l'été de l'année 1843, nous étions fin prêts.

— Eh ben vous, on peut pas dire que vous êtes des lâches ! s'exclama le fonctionnaire en regardant mon père.

6. Ma vie à la Rivière-aux-Rats

Hiver comme été, mon père trappait des animaux à fourrure, avec l'aide de mes frères. Leur travail nous fournissait la viande avec laquelle maman nous mijotait des plats délicieux dans son grand chaudron de cuivre. Des fruits sauvages, dont les fameuses myrtilles que nous appelions bleuets, faisaient le régal de toute la famille, les jours de fête.

— Aujourd'hui on va se régaler de ragoût de pattes de cochon et de tarte aux bleuets ! annonçait alors ma mère.

On parlait beaucoup d'exploiter la forêt autour de la Rivière-aux-Rats[6]. L'été nous semions du blé, du maïs et des pommes de terre. Ma mère faisait tourner la maison avec l'aide des plus grandes de mes sœurs.

— Chacun doit fournir sa part de travail, répétait maman. Les paresseux profitent injustement du travail des autres. Philomène, va au magasin général acheter de l'amadou. Je dois allumer le feu !

Nous nous procurions ce que nous ne pouvions produire nous-mêmes au magasin général, que Johnny Guay avait construit à l'embouchure même de la Rivière-aux-Rats. Il nous troquait les denrées de première nécessité contre nos belles fourrures. Le mardi soir, c'était devant chez Johnny qu'accostait la goélette qui effectuait la navette entre la Rivière-aux-Rats et Québec, via La Malbaie.

Johnny prêtait quelquefois de l'argent avec intérêt aux colons dans le besoin, car je crois qu'il était protestant. Il le prétendait, en tout cas. Pour nous, c'était totalement

---

[6]Mais cela ne commença qu'après son départ qui se produisit en 1849.

interdit de prêter avec intérêt. Monsieur le curé nous avait bien expliqué que c'était immoral et qu'il avait ordre de refuser l'absolution à ceux qui exploiteraient ainsi leurs semblables. Se faire refuser l'absolution, c'était l'Enfer éternel en cas de mort subite. Imaginez notre peur. Ainsi, seuls les protestants et les juifs pouvaient s'enrichir sans corrompre leur âme et se prédestiner aux flammes du châtiment. Parfois je me disais que ce n'était pas juste pour nous. On était presque condamnés à rester pauvres pour aller au Ciel.

— Un homme qui s'enrichit en dix ans seulement est un voleur ! déclara un jour notre saint curé qui maniait l'Enfer comme un fusil de chasse pour nous faire peur. N'oubliez pas que les riches n'entrent pas facilement dans le Paradis, pas plus qu'un chameau dans le chas d'une aiguille.

En entendant ces bonnes et édifiantes paroles, nous appréciions la chance d'être pauvres car nous sentions que plus notre vie terrestre serait misérable, plus les portes du paradis seraient grandes ouvertes. C'était une véritable consolation, une solide compensation, une certitude qui nous faisait considérer les riches comme de pauvres malheureux destinés à servir de combustible aux flammes éternelles.

Petit à petit s'organisa la vie des familles qui formaient le noyau de la Rivière-aux-Rats :

— Samedi soir, les Tremblay viennent veiller chez nous !

Tous les samedis soirs, nous avions de la visite. On s'amusait bien ; on dansait, on chantait comme des rossignols, on écoutait des histoires qui nous ravissaient, nous enlevaient, l'espace d'un instant, à cette vie laborieuse. Nous, Canadiens, nous avons une nature heureuse qui nous a toujours aidés à traverser les moments difficiles. Et Dieu sait si nous en avons eu sous la botte d'une nation comme l'Angleterre. Ces soirées inoubliables étaient sou-

vent égayées par la présence de conteurs itinérants qui venaient avec la goélette recueillir quelques sous dans nos régions marginales.

Bien sûr nous avions moins de visites qu'à Trois-Pistoles qui se trouvait sur le grand chemin de l'Acadie. Là-bas, chaque semaine, les habitants du premier rang côtier avaient l'avantage d'accueillir des colporteurs de passage, des conteurs intarissables, des réparateurs de toutes sortes, des rémouleurs et mille autres métiers, sans parler des quêteux en guenilles et des bohémiens avec leur roulotte brinquebalante tirée par un maigre cheval. Si nous avions un peu peur de ces derniers, nous adorions les artistes en vadrouille parfois accompagnés d'animaux. Ils nous demandaient alors de recueillir une modeste somme dans le village avant d'accepter de faire danser leur ours ou de montrer les vertus de leurs chiens savants.

— Pour dix petits chelings seulement, Mesdames et Messieurs, vous verrez danser Garonne, notre magnifique ours des Pyrénées françaises ! Il pèse 1 000 livres tout rond…

À la Rivière-aux-Rats, nous étions plus isolés. De temps en temps, à la fonte des glaces, un notaire itinérant remontait le Saguenay pour enregistrer les successions ou les ventes de terrain. La deuxième année de notre séjour là-bas, un maître d'école vint prendre pension durant quelques mois. Il était nourri et logé au village. Cela lui tenait lieu de salaire. Mais il devait enseigner aux garçons seulement car on ne considérait pas comme moralement convenable qu'un jeune homme enseigne aux filles. Il était très beau et toutes les filles étaient amoureuses de lui.

— Ce Baptiste Gagnon… disait souvent ma mère, j'lui donnerais pas le Bon Yeu sans confession. Il est ben trop beau pour être honnête !

Je pense qu'elle devait elle aussi être amoureuse de lui ; sans se l'avouer. Tous ces visiteurs nous apportaient des nouvelles du grand monde de Québec et de Montréal, car

même si la plupart de ces itinérants ne savaient ni lire ni écrire, ils enregistraient soigneusement dans leur mémoire tous les événements qui pouvaient les rendre non seulement bienvenus mais plus appréciés dans nos villages isolés. On leur accordait l'hospitalité avec plaisir, d'autant plus que certains colporteurs offraient à leurs hôtes bénévoles quelque ustensile de métal ou un coupon de tissu. Seuls les pauvres quêteux et les bohémiens n'étaient pas accueillis avec joie. Les paysans disaient aux mendiants en tendant le bras vers notre ferme :

— Vous voyez la maison, là-bas ? C'est celle des La Durantaye. Allez-y ! Vous y serez bien accueillis. Eux, ils ont un banc d'quêteux ! Nous, on n'en a pas !

La maison de mes parents était vraiment la maison du Bon Dieu. Ma mère remplissait aussitôt une généreuse écuelle de soupe pour le vagabond ; puis elle ouvrait, comme une grande boîte à outils, le banc de bois plein de foin ou de paille sèche. Mon père en avait fabriqué un, à notre arrivée ici, car celui que nous avions à Trois-Pistoles s'était perdu dans les glaces de la banquise durant la terrible nuit du déménagement.

Quant aux bohémiens, n'importe qui leur accordait facilement la permission de garer leur roulotte dans le pré, car on avait peur, si l'on refusait, de se faire jeter un sort qui tuerait les animaux et dépeuplerait notre basse-cour. Ils passaient pour posséder des pouvoirs plus ou moins magiques. On leur achetait même pour quelques chelings un de leurs paniers qu'ils tressaient avec du hart rouge[7]. Ce n'était pas cher et nous pensions que, de toute façon, ils épaissiraient leurs bénéfices en tordant le cou de l'un de nos malheureux poulets. Mon frère Pacôme en a même surpris un en flagrant délit :

---

[7]Une espèce d'osier à fleur. Les feuilles et les pétales fournissaient le "tabac" des pauvres.

— Il attachait un grain de maïs au bout d'un fil de soie et n'avait plus qu'à attirer le poulet vers lui, nous expliqua Pacôme.

Le volatile avait sans doute fini dans sa poêle à frire. Nous évitions de mécontenter ces visiteurs indésirables par peur des représailles. Un tout jeune bohémien à qui je demandai naïvement si sa famille volait pour vivre, me répondit :

— Non ! On ne vole jamais. Nous sommes très honnêtes !

Puis, après un silence :

— De toute façon, même si on volait, ce ne serait pas un péché parce que Jésus nous a donné la permission de voler.

— C'est-y vrai ? demandai-je. Quand ?

— Au pied de la croix, quand les soldats romains clouaient Jésus, un bohémien de passage a essayé de voler les clous pour ne pas qu'ils puissent le crucifier et le faire souffrir. Mais il n'a réussi à voler qu'un seul clou.

— Tu en es sûr ?

— Oui… C'est pour ça que les Romains n'ont utilisé que trois clous pour les quatre membres. Et pour nous remercier, Jésus a dit à mon ancêtre que son peuple pourrait voler sans pécher.

Mes parents refusèrent de croire à cette légende. Je me rends compte aujourd'hui que notre opinion à leur sujet était injuste. Mais leurs différences nous rendaient intolérants. Chaque année, un prêtre séculier venait nous rendre visite avec la goélette et demeurait durant quelques semaines à la mission jésuite de la Rivière-aux-Rats. Au cours de ces brefs passages, il en profitait pour nous instruire de la religion, nous et les Amérindiens montagnais de la région. Pour ma part, ma vie était entièrement meublée de besogne et de sueur. Je ne disposais pas d'une seule seconde pour m'ennuyer. L'unique moment de détente que je m'accordais était une trentaine de minutes par jour avec

Malou, car je tenais à en faire un chien parfaitement obéissant et paisible.

Nous dormions directement sous le chaume épais et confortable du toit. Mon père y avait aménagé deux grands lits à paillasses ; l'un pour mes frères, et l'autre pour nous, les filles. Ainsi, nous pouvions résister aux grands froids de l'hiver, mais la conséquence de cette promiscuité était que l'intérieur de ma tête demeurait le seul endroit où je trouvais quelque intimité :

— Tasse-toi un peu, Alexie, tu prends toute la place.

— Tu me fais mal avec ton genou, Louise !

Le soir, mon père garnissait de bon bois sec notre poêle de fonte. Après avoir réchauffé mes parents et le visiteur imprévu qui ronflait dans son confortable banc d'quêteux, l'air doux se glissait par la petite grille du plafond pour nous apporter un peu de bien-être dans notre chambre du haut. Nous étions favorisés car un grand nombre de familles n'avait même pas de chambre à coucher. Tout le monde dormait, parents comme enfants, dans la grande salle du bas, après avoir rapproché les lits du poêle ou de la cheminée, comme des poussins tassés contre leur mère.

7. J'apprends à lire et à écrire

Cinq années glissèrent ainsi entre mes petits doigts d'enfants abîmés par le travail et les engelures. Étant la dernière de la famille et la plus gâtée, j'avais un caractère assez mutin. Certes, notre vie était faite de travail épuisant, mais j'avais appris à me satisfaire de plaisirs délicats que d'autres n'avaient pas la chance de savoir remarquer : les couleurs pourpres de l'automne boréal, l'air vif matinal, la douce fraîcheur de l'eau du Saguenay ; l'été, la verdure luxuriante chargée de parfums résineux, et, au printemps, la résurrection de notre généreuse nature.

— Quel beau pays ! Je ne le quitterai jamais ! disais-je parfois.

Mais il ne faut jurer de rien. Les serments ne sont pas éternels. François, mon troisième frère, fut jugé, par le curé itinérant de notre paroisse, assez pieux et suffisamment intelligent pour poursuivre des études de théologie. Grâce aux voiles de la goélette, le prêtre venait de temps en temps de Québec prendre soin de la mission jésuite. Il apprenait à lire à mon frère, à écrire et à pratiquer l'arithmétique, dans le but de l'envoyer par la suite au petit séminaire de Québec.

— Impossible de s'y tromper, François ! Dieu t'a choisi pour servir tes frères humains ! lui déclara-t-il un dimanche des Rameaux, en pointant son maigre doigt vers le Ciel.

Afin de ne pas oublier, pendant les absences du prêtre, les connaissances qu'il avait acquises, François me proposa un jour ensoleillé de m'enseigner ce qu'il étudiait. Chaque soir, donc, je me dépêchais de terminer mes cor-

vées pour m'attabler devant notre lampe à la graisse de phoque ; car mes parents se réservaient celle à l'huile de marsouin[8] dont la clarté était plus vive. À la lumière dansante et grésillant du suif qui se consume, François me faisait lire dans son gros livre de prières et écrire sur des fragments d'écorce de bouleau ou de papier, précieusement conservés dans ce but.

— Alexie. Je vois que tu perds encore ton temps. As-tu terminé de t'occuper des porcs et des oies ? me lançait ma mère avec colère, en m'entendant ânonner mes syllabes.

— Oui Maman ! Mais je ne perds pas mon temps, je m'instruis.

— Ne me réponds pas ! Tu sais ce que je veux dire. Quand on s'instruit trop, on devient vaniteux, on croit tout savoir, et on en arrive à perdre son âme. Il est plus facile d'aller au Ciel quand on se contente de faire comme les autres, quand on laisse son esprit disponible pour la gloire de Dieu. À quoi sert à l'homme de conquérir…

— … l'univers s'il en vient à perdre son âme, coupai-je avec un sourire agacé.

— Ne sois pas insolente, Alexie !

En deux ans, je sus lire, écrire et compter. Au fond de moi-même, j'enrageais de me sentir prisonnière de formules toutes faites. Ceux qui font le malheur des autres ont la certitude qu'ils veulent leur bien.

— Sois celle que tu veux être ; tu n'as qu'une seule chance pour cela, me disait secrètement mon frère qui avait commencé à étudier le latin et le grec ; essaie de faire de toi autre chose qu'une « copie conforme », identique à toutes les autres.

Je songeais aux grands espaces, et je me demandais si j'arriverais un jour à réaliser mes rêves.

Par un sombre matin d'automne, François chargea sur ses frêles épaules d'adolescent l'énorme trousseau que mes parents avaient amassé de peine et de misère. Il em-

---

[8]En fait de *bélouga*. [Note de l'auteur]

barqua dans la goélette à destination de Québec où l'attendaient la dure vie de pensionnaire et le règlement impitoyable qui avait cours au Petit Séminaire. Il ne revint plus que six semaines par année, au moment des grandes vacances, du 15 août au 29 septembre, pour aider durant la période des récoltes. En fait, je ne le revis qu'une seule fois avant mon grand départ. Avec son uniforme du séminaire, casquette et jaquette – un manteau trois-quarts bleu marine sanglé de bandes blanches au niveau des coutures – il ressemblait à un beau soldat d'une armée céleste. À l'occasion de ses vacances, il nous décrivit sa règle de vie très stricte : l'étude du latin, du grec, de l'anglais, le fouet pour les récalcitrants, la confession obligatoire deux fois par mois pour surveiller les moindres replis de sa conscience, ainsi que le silence absolu quand la parole aurait été une douce consolation.

— Mais comment réussissent-ils à savoir que tu te confesses vraiment ? demanda un de mes frères.

— Chaque fois que tu vas à confesse, tu reçois un billet de confession avec le nom et la date. Tu dois remettre deux billets par mois au préfet de discipline avec des dates espacées d'au moins deux semaines…

— Ah, je comprends ! C'est pour vous empêcher de vous confesser deux fois le même jour pour en avoir fini ? suggéra Polyphème.

— Oui, c'est ça !

— Oh toi, Polyphème, t'aurais l'esprit assez retors pour trouver des failles et contourner tes obligations, maugréa maman.

— Les intentions ne sont pas des péchés, Sa Mère ! se défendit mon frère.

— Pourtant on dit que l'Enfer est pavé de bonnes intentions non remplies, répondit Maman.

— Vous en savez des choses, vous, coupa mon père qui n'avait rien d'un mystique.

— En tout cas, c'est parfait que tu sois obligé de bien te comporter et de travailler au maximum, car toute la famille se tue au travail pour que tu puisses t'instruire. Et tu sais que nous nous privons de tout. Sais-tu au moins combien ça nous coûte ?

— Non !

— Ça coûte 250 livres françaises[9] par année !

— Oooohhh !... Mais je croyais que monsieur le curé payait pour moi !

— Pas tout. On doit payer 5 livres par mois de notre poche.

— C'est pas beaucoup !

— Quel toupet ! Tout notre travail rapporte 25 livres par mois et on en paye cinq pour toi. C'est beaucoup, ça !

Personnellement, je refusais de me laisser entraîner dans ces considérations monétaires. Mon esprit d'enfant était trop plein des rêves prodigieux : tous les projets de voyages que m'avait insufflés François. Ils illuminèrent mon adolescence comme les faibles étoiles qui s'efforcent tant bien que mal d'éclairer la nuit. Impossible de renoncer de bonne grâce à ce besoin d'aventure dont les premiers désirs se perdent dans le flou lointain de mon enfance.

— Vous savez, disais-je parfois, quand je serai grande, je veux voyager... aller voir Québec, Montréal, New York, Paris...

— Cette Alexie est complètement inconsciente ! s'écriait invariablement ma mère. Que veux-tu aller faire si loin ? Tu vas te perdre. Mais qui donc est allé mettre de telles idées dans ta petite tête ?

— Personne, maman. Elles y sont venues toutes seules.

---

[9] Au Canada, une livre anglaise équivalait au milieu du XIXe siècle à près de 25 livres françaises encore en usage parmi de nombreuses autres monnaies. La livre anglaise valait un peu moins de 6 $ américains. Le dollar américain de 1850 valait approximativement 25 $ de 2012.

— On n'aurait jamais dû t'apprendre à lire et à écrire. Voilà que tu te crois invulnérable, maintenant ! C'est bien ce que je disais. L'instruction te monte à la tête. Le savoir nous perd !

Pauvre maman ! On lui avait tellement rabâché ces idées, qu'elle les croyait indubitables. Elle se souciait si fort de mon avenir que son anxiété faussait son jugement. Le résultat fut que, dès 1848, alors que je n'avais que 16 ans, mes chers parents échafaudèrent le projet de me marier au plus vite, pour me « mettre un fil à la patte ». Il n'était pas rare de marier une jeune fille de treize ans, et même une enfant de douze si la Nature l'avait mûrie précocement. Seize ans étaient considérés comme un âge tout à fait satisfaisant, alors que, selon la loi, une fille restait mineure jusqu'à 25 ans et un garçon jusqu'à 30. Pour ma part, je sentais que je n'étais même pas sortie de l'adolescence et il n'était pas question de me laisser prendre si jeune. Je préférais courtiser la solitude.

À Noël 1848, mes parents m'annoncèrent abruptement :

— Écoute Alexie. Tu as largement l'âge de te marier, et nous sommes très inquiets de voir que l'idée de fonder un foyer ne t'intéresse pas comme les autres jeunes filles de ton âge. L'abbé Jean-Baptiste Gagnon nous a indiqué un parti souhaitable pour toi…

— Quoi ?… Qui ?

— Augustin Tremblay, qui est forgeron à Saint-Alexis, au fond de la Baie des Ha ! Ha !

— Mais c'est horrible ! Je ne veux pas épouser un inconnu ! Vous ne pouvez pas m'obliger à me marier, Sa Mère !

— Nous verrons ! Nous verrons ! Nous te le présenterons… mais selon moi et selon ton père, c'est un excellent parti. De toute façon, on épouse toujours un inconnu !

J'étais horrifiée, et, cette nuit-là, je ne pus trouver place dans le chariot du sommeil. Je passai toute la nuit à es-

sayer de débusquer dans tous les replis de mon cerveau une solution satisfaisante.

Après deux longues nuits sans sommeil, je décidai de prendre le taureau par les cornes. Je devais m'enfuir dès les beaux jours pour me réfugier chez mon oncle de Québec qui hébergeait Rémi Bernier de Cap-Saint-Ignace. Rémi était mon amoureux secret. Il était venu nous voir l'année précédente avec mon oncle Ildefonse, et je suis immédiatement tombée passionnément amoureuse de ce beau brun dont les yeux bleus évoquaient le ciel, et le rose des joues le soleil couchant sur le Lac Saint-Jean. Son nom en notes de musique chantait dans mon cœur.

Je le revis secrètement à plusieurs reprises dans mes rêves d'adolescente. À ces occasions, je ne me privai pas de l'embrasser, d'abord avec quelque timidité, puis avec la passion de l'inconscience. La saveur de ces baisers me me bouleversa et me colla longtemps à la peau, au point que je finis par croire le connaître intimement. La vie auprès de lui ne pouvait pas être moins douce et savoureuse que ses lèvres. Je décidai donc d'aller le rejoindre, car mieux valait souffrir d'avoir aimé que souffrir de n'avoir jamais aimé.

— Ce sera le paradis !

J'avais conscience de m'engager dans une longue aventure, le voyage de ma vie. Je ne savais pas trop ce que je voulais mais je savais ce que je ne voulais pas. Ce sont toujours deux ou trois petits choix qui déterminent avantageusement ou défavorablement le cours de notre existence. Par chance, j'étais inconsciente. Si j'avais pu envisager les montagnes de difficultés et de souffrance qui se frottaient les mains de plaisir en me voyant prendre mes décisions, je n'aurais pas osé agir, et la seule vie qui m'était donnée serait devenue un monotone voyage sans retour. Notre vie n'est pas une répétition générale ; c'est notre vraie et unique existence.

— Je la réussirai, ma vie ! J'en suis sûre ! me répétais-je sans répit.

Je consacrai la semaine à réparer le canot d'écorce que m'avait légué mon frère François. Depuis son départ pour le séminaire de Québec, je me confiais surtout à l'un de mes autres frères, Pacôme, avec qui je ressentais la plus grande connivence. J'empruntai à des amis quelques tranches de poisson fumé et du lard salé, envisageant probablement de revenir après mon escapade et de me soumettre au Destin impitoyable, à moins que ma fugue soit suffisante pour changer les décisions de mes parents. Je pris une couverture d'hiver, mes vêtements les plus chauds et quelques objets dont un hameçon. Mon frère me légua un pantalon pour les nuits trop froides et surtout une chemise écossaise à carreaux :

— Elle a été taillée dans du tartan du clan Fraser.

— Quelle en est l'importance pour nous ?

— Eh bien ! Les Fraser[10] étaient une vieille famille d'Anjou installée en Écosse. Nous avons quelques ancêtres angevins… Quand veux-tu partir ?

— J'ai fixé mon départ à la troisième semaine de mai, sept jours après mon anniversaire, soit le 20.

— Pourquoi ? me demanda Pacôme, en conservant son calme avec quelque difficulté.

— Parce que j'ai calculé que ce sera la pleine lune, et l'étale de haute mer sera à 10 heures du soir…

— Que veux-tu dire par « l'étale de haute mer » ?

— L'étale de haute mer, c'est quand la marée est à son maximum !

— Mais qui t'a appris tout ça ? demanda mon frère avec des yeux admiratifs.

— Tu penses bien que je me suis renseignée auprès des pêcheurs. Je ne me lance pas à l'aveuglette.

---

[10]Les Fraisiers.

8. La trahison

La dernière nuit à la Rivière-aux-Rats arriva enfin. Je me glissai hors du grand lit des filles qui tenait toute la longueur de notre chambre, et je descendis en éclairant mon chemin à la faible lueur d'une courte chandelle de suif. Mes lèvres me murmuraient des recommandations :

— Surtout prendre garde de faire du bruit et de réveiller les parents.

Je plaçai ma main en paravent pour que la petite lumière grésillant ne vienne taquiner leurs paupières closes. Mais la dureté de la vie leur épargnait au moins les insomnies.

— Attention à la plaque de fer ! murmurèrent mes lèvres.

J'évitai de marcher sur la plaque de tôle qui servait de base à notre gros poêle de fonte, de bousculer les rares meubles dispersés dans notre pauvre demeure familiale : quelques coffres de pin, une table massive avec ses chaises couvertes de paille tressée, et notre « banc d'quêteux ».

— Il faut que j'aille faire une petite prière d'au revoir. J'en aurai besoin !

Je me dirigeai vers la gravure du Sacré-Cœur collée au mur inégal, fait de gros troncs d'arbres superposés dont on avait calfaté les interstices. Grâce au badigeonnage des murs à la chaux, qui amplifiait un peu la lumière hésitante de ma chandelle, je devinais les deux bouquets de fleurs séchées, de part et d'autre de l'image pieuse, ainsi que les deux gros cierges déformés par les coulées de cire. Nous étions trop pauvres pour acheter une statue de bois ou de plâtre, et nous devions nous contenter de gravures. Age-

nouillée sur le vieux prie-Dieu au rembourrage crevé par les nombreux genoux implorants, je récitai une fervente prière. Et puis je sortis. Le secret de ma fuite restait une nécessité absolue.

— Pacôme, c'est pour cette nuit ! avais-je dit à mon frère, la veille au soir.

— Réfléchis bien !

— C'est tout réfléchi !

Pacôme n'avait pas insisté. Il avait pour tâche, le lendemain de mon départ, d'annoncer que je lui avais confié, quelque temps auparavant, que j'envisageais de partir pour Québec, mais qu'il n'avait pas vraiment cru à mon projet. Suivie de Malou qui m'avait rejointe, je me glissai à travers les ombres de la nuit vers l'embarcadère où attendait mon canot.

— Où est-il ? Où ?

Impossible de trouver ce fichu canot que j'avais pourtant amarré là ! J'avais du mal à réfléchir correctement. Soudain, la voix de mes parents éclata dans les ténèbres :

— Alexie ! Tu es devenue complètement folle. Heureusement que ton frère Pacôme est plus réfléchi que toi. Tu vas te perdre dans le monde. Es-tu folle ?

Je restai un instant stupéfaite, ne comprenant rien à ce cauchemar. Heureusement, mes parents, me voyant hésiter, s'immobilisèrent pour tâcher de me convaincre de retourner au lit. Mais il n'était pas question que je renonce à ma fuite. La surprise passée, je détalai comme un lièvre surpris par le chasseur. Même si mon canot avait disparu, j'en trouverais bien un autre. Chaque maison avait deux ou trois canots. Suivie de Malou, je courus dans les bois obscurs, me cognant aux troncs et me déchirant le visage aux branches. Mes parents me cherchaient. Mon père retourna à la maison pour trouver des lampes, et cela me permit de disparaître et de m'éloigner de ma mère qui craignait de trop s'enfoncer dans le bois. Terrorisée à l'idée d'être re-

prise et forcée de me marier avec cet inconnu, je restai parfaitement immobile dans l'obscurité du sous-bois.

— Alexie, reviens... Tu vas tomber sur un ours. Tu sais que c'est dangereux... Reviens ! On va discuter de ton avenir !

Par moments, j'apercevais la faible lueur des lampes qui circulaient à l'aveuglette. Je restai figée une bonne demi-heure sans bouger, puis, le calme revint prendre possession de la forêt après quelques derniers appels implorants de mes parents. Ils rentrèrent à regret, se promettant sans doute de me rechercher aux premières lueurs de l'aube. Pour ma part, je me dirigeai vers la ferme de Maxime Tremblay, à trois arpents de là. Je choisis un de ses canots, embarquai mes baluchons de vêtements et de vivres, ainsi que mon chien Malou qui m'avait fidèlement suivie. Cela fait, je repoussai délicatement du bout de l'aviron le rivage familier de même que mon enfance tout entière.

— Me voilà partie ! Pardon maman ! Pardon papa !

Mon cœur était serré et triste. Je me sentais coupable de faire de la peine à mes chers parents. Mais je croyais que ce n'était que pour quelques mois, et cela m'aida à ne pas me sentir trop malheureuse. En réalité, quand je reviendrais au même endroit, au crépuscule de ma vie, le monde ne serait plus le même, mon univers aurait totalement disparu. La Rivière-aux-Rats s'appellerait Chicoutimi et de beaux édifices remplaceraient les quelques chaumières de rondins qui tenaient lieu d'habitations.

— En avant !

En quelques secondes, dès que le courant saisit mon fragile esquif dans sa main turbulente, je sentis que je prenais de la vitesse. Le courant de jusant était au plus rapide et la silhouette de ma chère maison fondit dans les ténèbres, hors de mon champ de vision.

— La lune forme le ventre d'un P ; c'est le premier quartier.

J'agressai discrètement l'eau noire de quelques coups d'aviron pour accroître la vitesse de ma frêle coque d'écorce et m'éloigner au plus vite vers la dangereuse liberté, vers mon Destin. Au début, je ramais en essayant de ne pas frapper l'eau trop bruyamment. Les dernières maisons du village, à peine ébauchées en clairs-obscurs par une caresse de la lune, s'estompèrent rapidement dans la nuit.

— Ce niaiseux de Pacôme… il a trahi mon secret ! me dis-je.

Mais je savais qu'il m'avait trahie parce qu'il m'aimait.

9. La fuite en canot

— Soyons vigilants, Malou ! J'espère qu'ils ne vont pas nous poursuivre tout de suite.

Dans la nuit noire, je me guidais scrupuleusement sur la bande argentée du ciel pur, piquetée de constellations. J'avais peur de crever la mince peau de mon canot sur quelque récif côtier. Sur ma droite, la ligne noire et sinistre de la forêt boréale me montrait la bonne direction. Ma silhouette furtive ne devait pas manquer d'éveiller chez les couche-tard ou les insomniaques qui m'observaient peut-être, des frissons de peurs de diableries.

L'obscurité m'effrayait, mais je ramais tout de même avec détermination.

— Restons au milieu, dis-je à Malou, pour profiter au maximum de la vitesse du courant, et de la marée descendante. Selon mes calculs, on doit faire du 12 à 15 km/h.

Malou tâchait sans doute de comprendre ce que je lui disais.

— Nous serons loin au lever du jour, Malou !

Comme un dragon, mon brave et puissant chien se tenait debout à l'avant du canot sur un grand balluchon qui contenait mes vêtements de voyage. Grâce à sa présence rassurante, j'éprouvais un grand sentiment de sécurité. Il se retournait quand je parlais et laissait entendre un faible jappement.

— Tu penses que je suis en train de faire une bêtise, mon beau toutou ! dis-je en regardant sa silhouette. Tu as peut-être raison, mais c'est toujours mieux qu'une vie entière décidée par les autres ! C'est moi et personne d'autre qui choisirai ma vie !

Soudain, je sursautai en entendant le souffle d'un nageur qui s'approchait de moi. Malou sortit du demi-sommeil dans lequel il avait fini par se réfugier pour grogner en direction du bruit. Mais l'intrus n'était qu'un phoque curieux attiré par notre présence insolite. Devant l'accueil peu aimable de Malou, il se laissa distancer en soufflant à travers ses moustaches de vieux loup de mer.

À l'aube, trois heures après mon départ, j'avais parcouru une trentaine de kilomètres. Je décidai de toucher terre et de me cacher. C'était ma première journée d'affranchissement.

— Le courant de marée est devenu trop faible. On flâne ! On va se cacher ici ! Sinon ils pourraient nous rattraper ! dis-je à Malou.

J'étais sûre que mes parents me recherchaient. Le contraire m'aurait offensée. Je me dirigeai donc vers la rive nord du fjord, juste après la péninsule qui pointe vers la Baie des Ha ! Ha ! Je vidai mon canot et le mis au sec.

— L'étale de basse mer se produira à 11 h 00 environ. Il me faudra donc attendre celui de haute mer, 6 h 20 plus tard.

Après avoir déposé mon canot assez loin de l'eau et l'avoir camouflé au milieu de broussailles épaisses, je m'installai avec Malou au sommet du belvédère. J'aménageai un excellent poste d'observation, qui me permettait de surveiller l'amont et l'aval du fjord, d'où pouvait venir le danger. J'avais en prime dans mon champ de vision la Baie des Ha ! Ha !, au fond de laquelle devait se morfondre le garçon qui avait été désigné pour être mon mari. Je pensai à lui avec compassion et sympathie, car il ne saurait jamais quelles misères je lui avais épargnées en ne l'épousant pas.

— Voyons si je n'ai rien oublié, dis-je.

Je vidai mon sac pour faire le décompte de mes petites richesses en énumérant chaque objet :

— Cinq filets de morue fumée… trois tranches de lard… un sac de thé… quelques chelins[11] d'argent de poche… un sachet d'écorce de saule pour soigner mes migraines[12]… et tout ce qu'il faut pour allumer le feu… trois morceaux d'amadou dont un champignon complet[13] que je peux couper en quatre ou cinq lamelles, un éclat de silex de taille moyenne et une pierre de marcassite.

Le jour se leva finalement sur le bon pied et le soleil récura avec soin toutes les vallées, crevasses et anfractuosités, des mille ombres menaçantes de la nuit qui s'y accrochaient encore. Aux aguets sur la hauteur, je gardais l'œil sur le Saguenay sans risquer de me faire repérer. Je devais rester calme et réfléchir pour prendre les bonnes décisions. Mon esprit angoissé balayait les rives verdoyantes pour tenter de scruter les rares maisons isolées. À ce point de mon voyage, il n'était plus question de me laisser capturer.

En grignotant un morceau de morue dont j'avais donné la moitié à Malou, je surveillais le moindre mouvement. Vers 9 h 00, une embarcation remonta le fjord, et, à treize heures, un petit voilier chargé de poutres et de planches quitta la Baie des Ha ! Ha !

Soudain, dans le coin de mon œil droit, un insecte vint accrocher mon regard.

— Les voilà ! Je suis sûre que c'est eux.

Je tournai la tête.

— C'est la goélette.

Elle arrivait du nord, toutes voiles dehors. Mon cœur fit un bond, et je sentis une boule de chaleur envahir ma poi-

---

[11]Orthographe et prononciation françaises des shillings anglais alors en usage au Canada parmi d'autres monnaies. [Note de l'auteur]

[12]L'aspirine fut d'abord tirée de l'écorce de saule. L'écorce de saule se prenait alors en infusion.

[13]L'amadou ou amadouvier, en latin *Ungulina fomentaria* est un champignon parasite en forme de langue ou de sabot de cheval qui pousse sur le chêne, le hêtre et le peuplier. Il faut prélever la partie pelucheuse orange que l'on trouve à l'intérieur après l'avoir fendue au couteau. [Note de l'auteur]

trine et venir se loger sur mon visage. J'observai avec attention ; mes parents rongés de souci scrutaient le rivage. Mon père surveillait la rive droite et ma mère la gauche. Ils étaient minuscules mais j'étais sûre que c'était eux. Et ces deux êtres qui m'aimaient tant, me semblèrent à cet instant de dangereux tyrans que je devais fuir à tout prix.

Je dissimulai ma silhouette derrière une branche, tout en sachant que, perchée sur ma falaise, dans les arbres denses de la grande forêt boréale, elle avait peu de chance d'être aperçue.

— Pauvres papa et maman !

Leurs cris lointains raisonnaient dans le fjord. Les flancs rocheux en répercutaient l'écho.

— Aaaaleeeexie ! Aaaaleeeexie !

Je me sentais coupable d'être ainsi la cause de leur angoisse. Chacun avait raison dans sa propre logique. Mon absence de deux ou trois mois les convaincrait de me laisser choisir mon destin. Fort heureusement, je ne savais pas que c'était la dernière fois que je les voyais, car l'avenir ne se déroula pas selon mes plans. Il ne se déroule jamais comme prévu.

— Aaaaleeeexie ! Aaaaleeeexie !

La goélette frôla la péninsule boisée et continua son chemin, accompagnée des cris désolés de mes parents.

— Aaaaleeeexie ! Aaaaleeeexie !

Longtemps, ces cris hanteraient ma vie.

— Nous allons passer la nuit ici ! dis-je à Malou qui dormait sur un tapis d'aiguilles de pin. Papa et maman nous recherchent.

À mes paroles, Malou ouvrit les yeux et me regarda d'un air confiant. Mon pauvre chien avait une telle foi en moi qu'il se croyait en parfaite sécurité. Il ne savait pas à quel point je me sentais vulnérable loin de ma famille.

— Tu es un beau chien !

Vers 21 h 00 ce soir-là, alors que les ombres revenaient se blottir pour la nuit dans les frais vallons côtiers, la voile

de la goélette repassa. Je sentis de nouveau, sur mes épaules et le long de mon échine, le frémissement de la peur, et je me retournai à chaque bruissement de feuillage pour vérifier qu'aucun danger ne se dissimulait dans mon dos. Je fis un petit feu. En deux coups de silex sur le galet de marcassite, j'allumai un fragment d'amadou pour enflammer les feuilles sèches puis les branchettes que j'avais préparées durant la journée[14]. Dans ma casserole, l'eau se mit à mijoter pour le thé.

---

[14]À cette époque, monsieur Eddy était sur le point de fabriquer les premières allumettes canadiennes à Hull, aujourd'hui Gatineau. En fait la première allumette phosphorique à friction avait été inventée 17 ans plus tôt, un an après la naissance d'Alexie, par le Français Charles Sauria [Note de l'auteur]

10. Le visiteur de la nuit

Je dormais depuis longtemps, sans doute, quand Malou se mit à gronder tout bas.

— Bouge pas ! Silence !

Un homme en canot se détachait en ombres chinoises sur la surface brillante du fjord éclairée par un rayon de lune. Il débarqua au pied de mon refuge.

— C'est peut-être mon père. Il vient me rechercher.

Je me préparai à prendre la fuite. La silhouette portait une lourde boite. L'inconnu creusa un trou à quelques mètres de ma cachette puis enterra sa caisse. Je tenais bien serré entre mes mains le museau de Malou pour l'obliger à garder le silence. Le fantôme repartit aussitôt. Il éteignit sa lanterne avant de remonter dans le canot. J'eus grande envie d'aller voir ce qu'il avait enterré. Après quelques hésitations, j'y renonçai.

— Si chacun se mêlait de ses affaires, disait toujours ma mère, les vaches seraient mieux gardées.

Ce grand principe défilait en boucle dans ma tête. Finalement, dévorée par la curiosité, je m'approchai de la cache.

— Non, Alexie. Ce n'est pas bien. Ne touche pas à ces affaires.

Mais, tandis que mon esprit se révoltait contre ma curiosité, mon corps, totalement indifférent à ma décision, alla droit vers la cache. Mes mains insoumises creusèrent la terre encore meuble. Mon corps indiscipliné semblait se moquer éperdument de ma volonté défaillante. Mes doigts mutins exhumèrent la cassette de bois. À la lumière de mon feu, je l'ouvris. Elle contenait des pièces de monnaie.

Il devait y avoir une grosse somme d'argent. J'hésitai à la remettre en place car une petite voix me disait :

— Cet homme est sûrement un voleur. Tu peux prendre cet argent. Voler un voleur n'est pas grave !

On se donne toujours de bonnes raisons d'être malhonnête. Non sans mal, je réussis à remettre la cassette en place, à reboucher le trou et à penser à autre chose. Je tenais à rester une honnête fille. Plusieurs semaines avant mon départ, j'avais envisagé de demander à monsieur le curé un billet de bonne moralité comme on l'avait fait avant de déménager de Trois-Pistoles, afin de nous intégrer dans notre nouvelle paroisse. Mais il aurait fallu que je trouve un mensonge probant et monsieur le curé en aurait peut-être parlé à mes parents.

— Tant pis ! On verra à Québec. Mon oncle Ildefonse m'aidera à m'intégrer dans ma paroisse, et de toute façon, ça ne sera pas pour longtemps.

Après toute une journée de vigilance et de tourment au sommet de ma péninsule d'où je surveillais aussi la Baie, je décidai de me lancer dans la deuxième étape le lendemain, mardi 22 mai. L'étale de haute mer se produirait en début d'après midi ; ce serait le moment de mon départ. Dès le matin, je vérifiai mon canot. La fragile écorce n'avait pas souffert.

— Allez, embarque Malou ! On s'en va !

Vers 17 h 00, j'atteignis une pointe de terre qui gardait l'entrée de la Baie Éternité. Le Saguenay lui-même se prélassait dans son vaste lit bordé de falaises impressionnantes. De loin en loin, bourdonnaient des scieries à l'embouchure de quelques cours d'eau.

Partout, sur les rives parfois abruptes du fjord, les fleurs rivalisaient de beauté pour plaire, et pour attirer les insectes qui allaient leur permettre de se reproduire. La beauté a toujours été l'arme décisive de la reproduction des espèces. Ces fleurs multicolores se dressaient sur la pointe des pieds pour me regarder par-dessus les brins d'herbe :

— Bon vent et bonne marée ! semblaient-elles me dire.

D'autres corolles, rouges, vertes ou jaunes, s'incrustaient dans les anfractuosités des rochers pour les décorer comme des paniers suspendus.

— Ce Saguenay est une merveille ! pensai-je.

11. La recapture ?

Vers 14 h 00, donc, Malou sauta dans mon esquif et mes rames nous éloignèrent de la berge. On sentait que le fjord, dominé de falaises vertigineuses de 300 mètres, devenait de plus en plus profond. De quoi me donner des frissons ! J'admirais en silence ces beautés uniques au monde, lorsqu'un cri m'arracha à mon rêve :

— Aaaleeexiiie !... Aaaleeexiiie !...

Je me retournai sans réfléchir en entendant le cri strident de ma mère :

— C'est elle ! C'est elle ! Elle est là ! Georges ! Georges ! Alexie est là ! Mon Dieu, merci ! On l'a retrouvée ! Quel bonheur !

Derrière moi se dressait, magnifique mais menaçante, la haute goélette blanche de la Rivière-aux-Rats. Mon père se joignit aux hurlements de ma mère :

— Alexie ! Qu'est-ce qui t'est arrivé ? Tu es devenue folle ! Reviens vite !

Je ne répondis rien, et me mis à ramer avec une énergie désespérée vers la côte rocheuse, tandis que le capitaine de la goélette criait :

— Beaulieu, Piette et Desrosiers, carguez la voile !... Desaulniers et Choquette, larguez l'ancre de poupe !... Gentil, Beaupré et Monette, descendez la chaloupe !... et allez attraper cette créature qui refuse d'obéir à ses parents !

Et j'entendis mon père, furieux, qui en rajoutait une couche après être tombé à l'eau :

— Ça s'peut-tu d'être aussi têtue, viarge ! Elle va en manger une maudite !

L'équipage s'activait. En un clin d'œil, alors que je venais à peine de disparaître dans le bois, après avoir abandonné mon canot à la dérive, mes parents et cinq mariniers sautèrent sur la rive et se lancèrent à ma poursuite. Malou courait devant moi et je le gardais à l'œil. Il n'aurait pas fallu qu'il aille mordre l'un des marins. La forêt résonnait de cris furieux et essoufflés :

— Par icitte !... Allez par là ! Viarge ! Appelez-moi si vous la trouvez ! Elle va prendre une de ces volées, la tannante[15]. À part de tsa, j'va lui apprendre à obéir, moé !

Toutes ces menaces me donnaient des ailes. S'ils croyaient me convaincre par des coups, ils se trompaient. Je n'ai jamais été de la race des soumises. Mais courir dans les bois est déconcertant. On pense aller droit, et on tourne en rond. Soudain, je me trouvai en face de deux jeunes mariniers de la goélette qui tendaient les bras vers moi. Heureusement la présence intimidante de Malou les empêcha de se jeter sur ma personne. Je changeai de direction en criant avec autorité :

— Viens par ici, Malou. Suis-moi tout de suite !

Malou qui commençait à s'approcher un peu trop des mariniers, changea brusquement de direction pour me suivre, à leur grande satisfaction.

— Elle est icitte, par icitte ! se mirent à crier les deux marins.

Je repris ma course folle et bientôt, après une demi-heure d'essoufflement, n'entendant plus le moindre bruit, je m'arrêtai au pied d'un arbre, la bouche grande ouverte et les joues en feu :

— Je crois... qu'on leur a... échappé... mais... où sommes-nous. On est « écartés », mon pauvre chien.

Nous étions perdus. Où aller ? Que faire ? Que manger ? Comment voyager sans canot ?

---

[15]Viarge = vierge (juron). À part de tsa = à part ça. Icitte = ici. Écarté – égaré (écarté de son chemin).

Le mieux encore était de revenir vers le Saguenay et de rechercher mon embarcation... s'ils ne l'avaient pas emportée.

— Dans ce cas, je fabriquerai un radeau pour continuer le voyage.

Je cherchai mon canot au bord du fjord ; en vain. Je marchai deux jours durant à travers bois. Malou attrapa un animal dont je dévorai une cuisse. Finalement en utilisant le soleil, j'arrivai au pied d'une péninsule située à l'Anse Saint-Jean. Là, une poignée de maisons de bois se blottissaient autour d'une scierie, dans une petite anse naturelle surplombée d'un relief monumental.

— On s'arrête ici, mon beau chien !

La marée avait glissé au plus bas de son rite quotidien. Je scrutai soigneusement les flots du fjord pour m'assurer que la goélette n'était pas en vue. Je me couchai sur des branches de sapin au milieu des arbres à une cinquantaine de mètres de la rive. J'avais faim mais je n'osai pas aller frapper à la porte des maisons, de peur que les nouvelles de ma fugue ne soient connues d'eux. Malou quitta immédiatement le bivouac pour aller chasser. Le pauvre animal ne se plaignait jamais de la faim. Et il lui était indispensable, ce soir-là, de trouver de quoi manger car toutes mes provisions étaient parties avec le canot.

Il faisait un temps splendide

12. Le crime

Je dormais sans doute depuis fort longtemps lorsqu'un rêve étrange me tira de ma torpeur : un arbre m'était tombé sur le ventre. J'ouvris les paupières car l'arbre gigotait, et ce que je vis me glaça d'horreur. Un homme était assis à califourchon sur moi.

— Oooohhh ! Qu'est-ce que c'est ?

— Bouge pas, lança l'homme habillé à l'Indienne. Bouge pas, si tu veux pas que j'te batte.

— Mais qu'est-ce que vous voulez me faire ?... Au secours ! Au secours !

Je hurlai comme une déchaînée en me débattant violemment, espérant être entendue de la scierie voisine. J'essayai de le renverser, mais l'homme, qui paraissait avoir vingt-cinq ans était vigoureux et déterminé.

— Arrête de grouiller[16], niaiseuse, ou j'va t'apprendre à t'tenir tranquille !

Et ce disant, l'inconnu plaça sa main sur ma bouche pour m'empêcher de crier d'épouvante. Je mordis sa paume à pleines dents. La douleur lui arracha un cri terrible :

— Aille ! Ouille ! Tu m'as mordu ! Es-tu folle ?

Il me donna une claque retentissante sur le nez. Le sang jaillit.

— Ferme donc ta sale gueule. Vas-tu arrêter d'hurler comme une folle ?... Sinon j'va être méchant en môôôdit !

Je me débattais comme une possédée en hurlant au secours. Je réussis à lui placer un formidable coup de poing sous le menton. Il se mordit sans doute la langue car le

---

[16]Grouiller = bouger.

sang commença à couler de sa bouche. Humilié, l'homme me saisit alors le cou entre ses puissantes mains et commença à m'étouffer

— Lâche-moi, criminel… Môôôdit malade !

Soudain dans une image trouble, un boulet de canon gris percuta l'homme des bois. Sous la puissance de l'impact, l'individu fut projeté à deux mètres au moins. En une fraction de seconde, le malfaisant se retrouva couché sur le dos, et Malou, la gueule serrée sur son cou, n'attendait qu'un seul ordre pour l'égorger. En proie à une panique totale, l'homme commença à vouloir se défendre. Le chien resserra la pression ; le sang se mit à couler sous les canines de l'animal :

— Bouge pas !

Mon ordre arrêta la mâchoire de Malou aussi bien que les gestes désordonnés de l'individu.

— Bouge pas sinon t'es mort. Joue pas au plus fin avec mon chien. C'est un loup gris-malamute. Il est assez puissant pour te trancher la gorge d'un seul coup de dent. Tu as de la chance qu'il m'obéisse au doigt et à l'œil. S'il était aussi stupide que toi, tu serais déjà mort.

— J'bouge pas… Éloigne ce chien d'là !

Et ce disant, il cherchait quelque chose du regard autour de lui. J'aperçus alors une hachette, un poignard de bonne taille, un fusil, un arc et une poignée de flèches dont il s'était imprudemment délesté avant de m'assaillir.

— Ne cherche pas tes armes, lui dis-je. Si tu bouges mon chien t'égorge !

— J'bouge pas, tabarnouche ! Éloigne ce m… chien !

— Arrête de niaiser. C'est quoi ton nom ?

— …Gaston Larrivée ! avoua l'Indien, hésitant.

— Où habites-tu ?

— Tout près d'ici… à L'Anse Saint-Jean… On a construit une cabane d'été.

— Et ça t'arrive souvent de te comporter comme un criminel. J'vais te reconduire chez les tiens. On va voir ce qu'ils pensent d'avoir un bandit parmi eux !

— J'suis pas un criminel.

— Ah non ? Comment appelles-tu un homme qui attaque les femmes seules ? Tu n'es qu'un bandit ! Et pour commencer, je te confisque toutes tes armes. Tu es trop dangereux ! Et à mon retour, ma famille viendra t'arrêter pour te livrer à la Justice à Québec !

Je me précipitai sur la hache, le poignard, l'arc et le mousquet. L'Indien essaya de se débattre mais Malou serra un peu plus fort.

— Aaahhh !... Il m'étouffe... ton môôdit chien... tabarnouche ! Rappelle-le ! réussit-il à articuler.

— Bouge pas ou t'es mort ! Tu vas payer ton crime, crois-moi ! Dès que je reviens... Malou, lâche ce bandit !

Malou desserra son étreinte à contrecœur. L'homme se leva en hésitant, les yeux rivés sur l'animal qui, babines retroussées, découvrait sa puissante mâchoire en grognant. Sa chemise était toute trempée par la salive gluante du molosse et par le sang qui coulait de sa bouche et du cou. Il fit mine de demander les armes que je tenais dans mes bras. Devant cette arrogance, je le frappai au visage d'un coup de crosse de son vieux fusil. Le sang coula immédiatement de son nez.

— Va-t'en !... Plus vite que ça !

Ma main lui indiquait la forêt. Il hésita à me sauter dessus, regarda le chien et dit

— Mon canot est là-bas, au bord de l'eau !

— Va-t'en dans le bois ! Criminel, tu seras pendu pour ce que tu as fait, crois-moi. J'te l'jure bien !

Il s'enfuit dans la forêt sans demander son reste, pensant récupérer son canot plus tard. Mais j'étais trop heureuse de trouver une embarcation pour continuer ma route. Il avait bien mérité ce châtiment supplémentaire.

— Va ! lançai-je à Malou en donnant un coup de menton dans la direction de l'homme.

Le chien suivit quelques instants l'Amérindien pour s'assurer qu'il ne revenait pas. J'embarquai les armes de l'Indien dans le canot :

— Malou !... Malou !...

Une petite minute suffit à mon fidèle chien pour me rejoindre.

— Pas de goélette en vue. Allons-y !

Je me mis à ramer avec énergie pour m'éloigner au plus vite de ces lieux dangereux !

13. L'ours mal léché

L'après-midi passa à ramer contre la marée qui envahissait le fjord. Le soir commençait à pencher quand j'arrivai enfin, exténuée mais rassurée, à l'embouchure du Saguenay dans des parfums d'épinettes et de pins. Devant moi, des vagues de plus d'un mètre secouaient le vaste estuaire du Saint-Laurent aussi grand que la mer. L'eau noire et douce du Saguenay résistait dans un combat sans espoir aux eaux verdâtres du grand fleuve qui envahissait irrésistiblement le fjord. Je bus une gorgée d'eau.

— Tiens ! Tiens ! L'eau du Saint-Laurent est un peu salée.

À l'embouchure, de dangereux tourbillons mélangeaient l'eau salée à l'eau douce qui semblait réfractaire à ce mariage forcé… comme moi-même. Je décidai de camper là, en sécurité sur la rive ouest opposée à Tadoussac. Je cachai mon embarcation dans une grande anfractuosité rocheuse, derrière un joli églantier. Cela fait, je m'installai confortablement dans le panache de sapins et de cyprès agrémenté de bouleaux, qui coiffait élégamment la péninsule Sainte-Catherine. L'air était mordu de cris d'oiseaux marins et caressé de chants de baleines. Quel paysage exceptionnel !

— Mais où est donc Tadoussac ?

Une légère houppe de brouillard m'empêchait d'apercevoir ce village, à un peu plus d'un kilomètre sur l'autre rive. Malou partit immédiatement en chasse, la truffe frémissante, pour trouver notre repas quotidien. J'allumai un feu pour chasser l'humidité et les moustiques. Dans le calme du soir, j'examinai les armes et les bagages

confisqués au jeune dévoyé ou trouvés dans son canot : silex, marcassite et amadou, une perdrix, un arc et quelques flèches, un poignard, une hache et enfin un vieux mousquet démodé du Régiment de Carignan-Salières, le même que celui de mon oncle Jérémie. Mais je n'avais ni poudre ni balle, ni mèche. Le vaurien avait sans doute gardé les munitions à la ceinture.

Vers onze heures du soir, un bruit me réveilla soudain. Peut-être le jeune scélérat avait-il retrouvé ma trace pour se venger de son humiliation ? Si c'était le cas, je n'aurais plus aucune pitié pour lui, cette fois.

— Qu'est ce que c'est ?

À peine avais-je saisi ma hache et mon poignard, qu'une énorme masse surgit de l'ombre et se jeta sur moi. Un ours, gueule ouverte, se prépara à me tuer en toute impunité. Il reçut à pleine force sur le museau, un coup de hache formidable, tourna les talons et s'enfuit en hurlant. Quelques instants après, Malou arriva à l'aide et s'élança sur les traces du fauve pour le punir d'avoir eu l'audace d'attaquer sa maîtresse.

— Et alors Malou, c'est comme ça que tu me protèges ? T'es jamais ici quand j'ai besoin de toi !

Ouf ! Quelle peur ! J'étais couverte du sang de l'animal sauvage.

14. Sur la Côte de Charlevoix

Le lendemain, 26 mai, je profitai de la marée montante pour m'élancer vers 15 h 30 à l'assaut du grand fleuve Saint-Laurent. Je « portageai », non sans mal, mon canot dans la Baie-Sainte-Catherine qui s'ouvrait largement sur le vaste fleuve. Par ce portage j'évitai les dangereux écueils vers lesquels poussent les vents sournois et les courants marins capricieux qui piègent l'embouchure du fjord. On en parlait souvent quand j'habitais à Tadoussac.

— Allez Alexis ! Rame ! Tu vas y arriver !

Je ne veux pas m'étendre sur les milliers de coups d'aviron dont je frappai les eaux tièdes de l'estuaire du Saint-Laurent. Ces attaques du jeune dévoyé et de l'ours m'avaient laissée dans la terreur d'une nouvelle agression. Je suis une femme forte. Mais la vie se charge de nous apprendre qu'on ne contrôle pas tout. À partir de ce jour, je décidai de m'entraîner chaque soir à jeter la hache et le poignard sur les arbres qui m'entouraient. Grâce à cet exercice quotidien, j'acquis rapidement une habileté indéniable, à quatre mètres, sur des arbres d'un diamètre très modeste.

Je pris également la décision de renoncer pour un temps à mon apparence féminine. Il faut dire que les muscles que me dessinaient l'usage intensif des avirons et le lancer quotidien de la hache, avaient fortement altéré la finesse de ma silhouette et modifié mon charme d'adolescente. J'enfilai un pantalon et une chemise écossaise qui traînaient au fond du canot. Quant à mes longs cheveux châtains, je les coupai au niveau des épaules, comme les garçons de mon âge.

— Désormais, je serai « Alexis » et non plus « Alexie » ! dis-je en sifflant le « s » final comme un serpent prêt à l'attaque.

D'ailleurs, la Nature, si prévoyante, ne m'avait heureusement pas agrémentée d'attributs trop révélateurs. Mais je n'en étais pas moins pleine de charme quand j'étais habillée de vêtements féminins.

Les animaux sauvages présentaient pour moi un danger autrement significatif. Je dormais toujours avec la hache à bonne portée de ma main. Quant au poignard, je le glissai sans gaine sous ce qui me servait d'oreiller. C'était inconfortable mais rassurant. En dépit de toutes ces précautions, mon loup gris restait bien entendu ma plus fidèle sécurité… quand il n'était pas à la chasse. Quelquefois, je lui disais :

— Malou, je te dois mon bonheur ! Sans toi je serais déjà morte !

Il me regardait en inclinant la tête sur le côté et sa bouche semblait esquisser un sourire. La nourriture me causait quelques problèmes que je devais résoudre au jour le jour. Je me contentais désormais, pour survivre quotidiennement, de ce que je pouvais cueillir, pêcher, chasser ou obtenir de mes semblables. J'attachais chaque matin un long fil de pêche autour de mon cou avec un petit nœud fixé à une mèche de mes cheveux, de sorte que le poisson m'avertissait avec courtoisie de sa capture en me tirant les cheveux. J'avais eu l'heureuse fortune de trouver un hameçon et un crin de pêche dans l'équipement de l'Amérindien.

Désormais, le courant et la marée ne pouvaient plus se conjuguer pour m'aider à remonter le Saint-Laurent. Papa, qui aimait bien faire de la lutte dans sa jeunesse, disait parfois :

— Un bon lutteur doit utiliser les forces de son adversaire pour le vaincre.

15. Prisonnière

La ravissante Côte de Charlevoix était entièrement revêtue de son ample manteau de forêt boréale. Parfois, une chaumière aux murs de rondins ou de planches noircies par les intempéries, tâchait de se frayer un passage entre les conifères et les érables. À côté de la bâtisse, un grand jardin ou un champ défriché permettait au trappeur ou au bûcheron de profiter de la courte saison d'été pour faire provision de légumes frais.

Dans la soirée, je pénétrai avec soulagement dans la magnifique Baie des Rochers. « Avec soulagement », dis-je, car je tremblais de voir surgir la goélette qui me pourchassait dans le seul but de me ramener en captivité. Les paroles de mon père me hantaient et décuplaient ma volonté de fuir :

— Ça s'peut-tu d'être aussi têtue, viarge ! Elle va en manger une maudite !

Au loin, une grande maison de bois. Ce n'était qu'une scierie au fond d'une grande baie fortement encaissée entre des falaises rocheuses. Une grande île encombrait la baie. Le soleil généreux m'accorda une couple d'heures de lumière supplémentaire pour que je puisse m'installer tranquillement, allumer un feu et préparer mon repas, en espérant que mon chien aurait la bonne fortune de me ramener le menu : un lièvre ou même un raton laveur.

Tandis que je faisais chauffer de l'eau dans un cornet d'écorce de bouleau en guise de casserole, je m'entraînais à lancer ma hachette sur des épinettes indifférentes. Tout à coup, là-bas, au loin, une femme sortit de sa cabane sombre en serrant dans sa main un fusil peu engageant dont la

mèche fumait. Mon propre mousquet reposait dans le canot, et, de toute façon, je n'avais ni balles, ni poudre, ni mèche.

— Qui es-tu ? cria l'inconnue d'un air méfiant.

— Je viens de la Rivière-aux-Rats et... je vais à Québec.

— La Rivière-aux-Rats ? C'est-y loin d'icitte ?

— Oui ! Très loin dans le Nord, en remontant le Saguenay.

— Tu m'as l'air d'un gars honnête. Mais j'aime pas t'voir avec ta hache.

Je lançai la hache à terre près de mon feu, et ordonnai à Malou de rester paisiblement couché pour ne pas effrayer la forestière. Elle devint aussitôt plus accueillante et baissa son arme.

— Vous pouvez éteindre votre mèche. C'est pas la peine de la laisser brûler inutilement. Je suis une femme comme vous... même si j'en ai pas l'air.

Elle me regarda de haut en bas d'un air soupçonneux, et, enfin mise en confiance, écrasa le bout de sa mèche lente entre deux morceaux de silex qui lui avaient sans doute servi à l'allumer.

— Ça alors ! s'écria-t-elle. On peut dire que tu fais pas dans la dentelle, toé.

— Pour voyager seule, vaut mieux laisser la décoration à la maison. Je vais à Québec chez ma tante pour apprendre les bonnes manières.

— Dure tâche !

— Merci ! dis-je, vexée, avec un demi-sourire.

Finalement, l'inconnue montra, malgré ses manières frustes, un merveilleux sens de l'hospitalité ; au début tout au moins. Elle me força à partager avec elle et son mari, qui arriva bientôt, un délicieux ragoût de lièvre. Elle se dépêcha de manger puis nettoya en un tournemain son écuelle de chêne et sa cuillère de noyer pour me les prêter. Comme chez moi, mes hôtes attrapaient avec trois doigts

les feuilles de salade à même le saladier de bois. Pour ma part, j'aimais mieux utiliser la pointe de mon couteau, car ma mère nous disait toujours qu'il fallait montrer de bonnes manières avec les étrangers. À la fin du repas, la femme s'approcha de moi avec une louche pleine de viande :

— Voilà une micouenne d'os et tout le reste de la viande pour ton chien !

Malou s'en pourlécha les babines jusqu'aux oreilles. Ils me proposèrent même de me laisser dormir dans un coin de l'unique pièce de leur petite chaumière, mais je refusai poliment, en prétextant mon désir de reprendre la mer dès l'aube.

— Pourquoi ne veux-tu pas rester quelques jours avec nous ? me dit-elle.

Je trouvai sa demande curieuse, d'autant plus que j'avais l'impression que les deux forestiers se jetaient depuis quelques minutes des regards de connivence qui m'inquiétaient beaucoup.

— J'espère qu'ils ne vont pas me garder prisonnière jusqu'au passage de la goélette.

J'avais remarqué une grosse pile de bois scié au bord de l'eau. Je demandai innocemment :

— Vous avez beaucoup de bois à expédier. Quand passe la goélette ?

— Demain, répondit le forestier, sans réfléchir.

Voilà, j'ai compris. Ils avaient dû apprendre lors du dernier passage qu'une fille de La Rivière-aux-Rats avait fait une fugue et ils voulaient me renvoyer chez moi. Peut-être y avait-il une récompense promise ! Une idée me vint pour tromper leur méfiance :

— Si la goélette passe demain, je vais partir avec elle. Ce sera plus facile pour moi qu'en canot.

Les deux forestiers se consultèrent du regard. Mais quelque chose me disait qu'ils devinaient que je cherchais à endormir leur méfiance.

— Avez-vous une bécosse[17] ?

— Derrière la maison, au fond du jardin.

Ils me regardèrent disparaître en silence. Puis je les entendis murmurer. Je m'enfermai dans le cabinet d'aisance mais soudain je sentis qu'ils secouaient la porte au risque de renverser la petite cabane de planches.

— Ma p'tit' maudite, si tu crois qu'on va t'laisser filer. Tu te trompes, cria la forestière.

Je compris qu'ils étaient en train d'entortiller le cabinet avec une solide corde.

— Tabarnouche, ils me ficèlent dans la bécosse.

L'idée me vint d'appeler Malou à la rescousse. Je jetai un regard par une fente entre des planches disjointes. Mon fidèle chien était couché derrière la maison et il surveillait avec inquiétude la porte du cabinet de jardin par laquelle il m'avait vu disparaître. Mais comme il ne me voyait pas et n'entendait aucun appel, il ne se rendait pas compte que j'étais en danger. Je décidai de ne pas l'appeler au secours pour ne pas mettre en danger la vie de mes geôliers.

— S'il tuait les forestiers, j'aggraverais mon cas… me dis-je. Ou bien, peut-être que c'est eux qui tueraient Malou d'un coup de fusil ou de hache… et je serais complètement abandonnée entre leurs mains. Non ! Je vais réfléchir pour trouver une solution. Inutile de nous mettre en péril !

---

[17] Bécosse : de l'anglais backhouse. Désigne les toilettes en général, particulièrement celles en plein air.

16. La fuite

Les deux forestiers surveillèrent jusqu'à des heures tardives le cabinet qui me servait de prison. Comme toujours en pareil cas, mon esprit se mit à fonctionner à toute vapeur, en dépit de l'odeur infecte de la fosse septique. J'avais remarqué avant la nuit que la petite toiture de la bécosse était faite de bardeaux grossièrement taillés à la hache. Quelques heures après le coucher du soleil, ma geôlière armée d'une hache, qui veillait dehors au clair de lune en chassant à grands gestes les moustiques et les mouches noires, s'endormit, emportée par la fatigue. La dureté de sa vie finit par avoir raison de sa résistance. Je pris mon poignard que j'avais gardé attaché autour de la cuisse. Je pouvais le sortir par la poche déchirée de mon pantalon. Avec la lame de mon couteau, je soulevai un bardeau en prenant garde de ne pas me piquer aux clous qui dépassaient. Mes geôliers avaient aussi passé deux tours de corde par-dessus le toit, mais je pus facilement repousser ces liens sur le côté. Puis je me hissai à la force des bras hors de la bécosse. Malou se précipita sur moi pour m'accueillir :

— Chut ! Malou. Silence !

C'est à peine si le bon et intelligent chien émit quelques jappements. Je fis le tour de la cabane pour retrouver mon canot qu'ils avaient rangé sur le côté. La hache, le fusil et tous mes objets personnels avaient été abandonnés là, sur le sol, sans doute pour les donner au capitaine de la goélette.

— Pourquoi donc sont-ils si zélés pour me capturer ?… Peut-être pour une récompense… Dieu seul le sait !

Je portai le canot d'écorce dans l'eau, embarquai Malou, mes affaires, et… me voilà partie sans perdre de temps. La marée montait.

— Bon vent, Alexie ! me dis-je. Et que la bonne Sainte-Anne-de-Beaupré te garde, comme elle veille sur tous les navigateurs !

Je m'éloignai au plus vite, propulsée par la vigueur de ma pagaie. Il devait être deux ou trois heures du matin. Les flots du grand fleuve étaient plus calmes que la veille. Deux heures après, le jour commençait à poindre. Soudain, alors que je ramais avec courage et persévérance dans la brume dense, je sentis que ma frêle embarcation était saisie par une main invisible et secouée comme un fétu de paille.

— C'est quoi ça, encore ? me dis-je.

Émergeant du flot noir, apparut une masse ronde, luisante et blanche… blanche comme un voile de fantôme.

— Oh mon Dieu ! Sauvez-moi. Sainte-Anne-de-Beaupré, secourez-moi !

J'en étais malade de frayeur. Soudain, je pensai aux forestiers qui hier soir m'avaient offert une écuelle de ragoût, avant de m'enfermer dans leur cabinet d'aisance. L'homme ne m'a-t-il pas dit qu'il avait été longtemps pêcheur de baleines blanches ? Cette pensée à laquelle je me raccrochai comme une noyée à une bouée, me rassura un peu. Ces animaux marins étaient, affirma-t-il, des êtres paisibles et agréables, à tel point qu'il se sentait souvent coupable de les tuer lorsque les baleines venaient amicalement saluer sa barque de pêcheur.

— Je me sentais, m'avait-il dit, comme un pirate qui hisse un drapeau ami pour donner confiance et attirer ses victimes, et qui, ensuite, les massacre.

J'avançais dans un paysage de charme en oubliant le bélouga trop curieux. J'admirais ces paysages avec des Oh ! et des Ah ! lorsqu'un « Plouf ! » et des lambeaux de voix déchirés par le vent me tirèrent de mon extase. Je me

retournai avec frayeur en pensant que la goélette m'avait rattrapée, et aperçus, à deux cents mètres en aval, un magnifique voilier qui allait me dépasser. Il était surchargé d'une pauvre humanité d'immigrants en piteux état. Je regardais de tous mes yeux ; une planche émergea du bastingage, et un grand paquet enveloppé d'un linge blanc glissa et plongea dans les eaux froides du Saint-Laurent avec un autre « Plouf ! » caractéristique. Je cessai de ramer et de manœuvrer ma frêle embarcation pour crier à pleine voix :

— Que jetez-vous ?

Ma question resta sans réponse durant cinq ou six secondes, puis, au moment où le vaisseau arrivait à ma hauteur, un homme coiffé d'un haut de forme noir se pencha et répondit dans un français hésitant coloré d'un fort accent étranger :

— Nous sommes des immigrants irlandais. Notre île est ravagée par le typhus. Ne cherchez pas à toucher les corps que nous immergeons. Ils sont contaminés par cette maladie. Ça vous tuerait rapidement.

— Mais pourquoi ne leur donnez-vous pas une sépulture décente, plutôt que de les jeter à la mer ?

— Parce que nous perdons des dizaines de femmes, d'enfants et d'hommes chaque jour. Si nous devions nous arrêter si souvent tout le long du Saint-Laurent nous n'arriverions jamais à Québec…

L'homme continua de parler mais le vent qui soufflait du nord-est emporta le vaisseau et les derniers débris de ses horribles paroles. Je vis de loin plonger deux autres corps. L'un vint me frôler au passage et une vague indécente découvrit une jeune fille de mon âge, nue. Couronné d'abondants cheveux blonds bouclés, son visage me regardait, et je restai frappée par ses grands yeux bleus que personne n'avait osé refermer, sans doute par peur de la contagion.

Un grand frisson d'horreur me parcourut l'échine. L'existence de tels malheurs ternissait le plaisir que je ressentais à remonter cette Côte de Charlevoix, si belle, si haute, d'où cascadent par endroits les eaux pures des Laurentides. Dans la soirée se présenta une grande baie dont les rives paraissaient peuplées et cultivées. Je décidai d'y faire halte pour la nuit.

— Comment s'appelle cette ville ?

— La Malbaie ! répondit un pêcheur qui naviguait vers le sud.

Plusieurs goélettes étaient ancrées. Celle qui ravitaillait la Rivière-aux-Rats faisait escale dans ce petit port. La baie elle-même semblait peu navigable – d'où son nom, sans doute – et les immenses battures[18] commençaient à disparaître sous les vagues bleutées de la marée montante.

---

[18]Les battures sont l'estran, le platin, c'est à dire le terrain découvert à marée basse.

17. Narcisse Doucet, de La Malbaie

Je m'engageai avec détermination dans l'un des deux chenaux qui conduisent au petit port. Par-ci par-là, de longues grumes de bois restaient prises dans la vase.

— Oh ! Oh ! Malou ! Il faut qu'on fasse attention aux billes dérivantes qui se sont échappées des radeaux ! Elles peuvent éventrer notre canot et nous noyer.

La ville de 4 000 ou 5 000 habitants se blottissait avec délice dans cette vallée riante et fertile. Des radeaux de bois, amarrés en amont d'une scierie, attendaient d'être débités en planches. Les habitants[19] me prodiguèrent tout de suite leur hospitalité.

— Venez avec moi ! me dit un homme. Laissez votre canot ici à mon embarcadère. Je vais vous conduire chez le curé qui va vous accorder gîte et couvert. J'en suis certain.

Je le suivis à contrecœur, en proie à une certaine appréhension. Mon intuition me conseillait de me sauver au plus vite. Pourtant mes jambes encore habituées à la soumission, obéirent au paysan. Il me conduisit au presbytère et me présenta au curé qui me fit entrer dans sa cuisine.

À la demande du vieil homme, une servante métisse d'un âge canonique s'empressa de dresser la table pour le souper. Elle couvrit une grande planche, posée sur tréteaux, d'une belle nappe blanche immaculée, finement brodée aux initiales « N.D ». Sans desserrer les dents, elle nous servi une bonne soupe de légumes, dans laquelle elle coupa de fines tranches de pain. C'était délicieux et très

---

[19]Habitant = paysan. Le mot *colon* est péjoratif = rustre, mal éduqué.

réconfortant. Mon fidèle Malou eut aussi sa part du festin, devant la porte.

— Est-ce que la nappe est brodée aux initiales de Notre-Dame ?

— Pas du tout, répondit l'ecclésiastique dont le rire fit longuement trembler le triple menton. Ce sont mes initiales. Je m'appelle Narcisse Doucet.

— Ah bon !

— Mais je suis flatté d'avoir les initiales de Notre-Dame. Ma modestie m'empêche d'y avoir pensé plus tôt. Mais toi-même, mon cher enfant, d'où viens-tu ?

— De la Rivière-aux-Rats.

— Vous voulez dire Chicoutimi, jeune homme.

— Oui, monsieur l'abbé.

— Mais Chicoutimi est sous ma juridiction. C'est mon vicaire qui prend soin une semaine par mois de la Mission jésuite de cette paroisse. Comment t'appelles-tu donc ?

— Alexis de La Durantaye. Je me rends à Québec chez un oncle pour y apprendre un métier.

— Tes parents sont bien imprudents de te laisser partir si jeune.

— Ils ont sans doute confiance en moi !

Mon mensonge sortit si naturellement que j'en fus toute surprise. Sans attendre, j'affichai mon meilleur sourire et baissai les yeux modestement pour voiler ou adoucir l'embryon d'impertinence qui transpirait de ma phrase. Il acquiesça en riant, ne trouvant rien à opposer à ma logique.

Après le repas, il se leva pour aller fouiller dans son grand livre des baptêmes de la mission de Chicoutimi. Il en revint rouge de colère :

— Mais tu es une fille et non pas un garçon ?

Je baissai les yeux et me mis à pleurer afin d'apaiser sa colère. Je sais que la plupart des hommes se laissent attendrir par les larmes des femmes, surtout si elles sont belles. J'avais déjà utilisé ce stratagème pour m'éviter quelques

punitions bien méritées. Il me gronda longuement d'une grosse voix amicale de grand-papa qui regrettait de ne pas avoir eu d'enfant à gâter.

— Si tu m'avoues que tu t'es enfuie, je te promets que tu ne seras pas punie. Sinon, tu subiras le pire châtiment.

Comment ne pas avouer devant un choix aussi avantageux. J'admis donc ma fuite. Il fut heureux de sa subtilité dans l'art de bien mener une enquête. Il m'ordonna d'attendre la goélette pour rejoindre ma famille au plus vite. Il n'était pas question qu'il laisse une jeune fille d'un âge aussi tendre partir ainsi à l'aventure, au risque de se perdre corps et âme. Il me promit qu'il interviendrait auprès de mes parents pour m'éviter un mariage forcé. Je fis semblant de me soumettre pour démobiliser son esprit, et, de ce fait, passai une soirée des plus charmantes en sa compagnie. Sans méfiance, il me donna une chambre au rez-de-chaussée. Aussi, vers trois heures du matin, à la barre du jour, comme disait ma mère, tandis que l'abbé chantait avec ferveur ses matines, je me glissai dehors, récupérai Malou qui dormait devant la porte du presbytère, et, retournai au quai privé où j'avais laissé mon embarcation. L'honnête Malbéen n'avait rien volé.

La marée était basse et je me mis à ramer avec l'énergie d'une évadée vers l'amont du fleuve, vers Québec. Derrière moi La Malbaie dormait encore. Une brise légère me poussait dans le dos. Bientôt, la marée montante apporta son concours à cette brise pour me gratifier d'un bon coup de pouce fort appréciable.

J'étais pénétrée d'un immense bonheur, celui d'avoir encore échappé à la recapture.

18. Le massacre des bélougas

Le soleil s'amusait à teinter de rose tendre les nuages cotonneux qui flânaient rêveusement dans le ciel. Les paysages harmonieux de la Côte de Charlevoix séduiraient sans doute les peintres, les poètes, les écrivains et les musiciens. Un poète a écrit que ce pays « enivre comme le champagne, mais sans les maux de tête du lendemain ».

Après des heures de navigation épuisante, j'atteignis une île assez grande, nommée, je l'appris par la suite, l'Île-aux-Coudres.

— On va essayer de se trouver un bon endroit pour passer la nuit, dis-je à Malou qui pencha la tête avec application pour tenter de comprendre mes paroles.

Des cultivateurs s'activaient laborieusement dans les champs. Je longeais des grèves accueillantes, des anses paisibles, des promontoires orgueilleux, des coteaux verdoyants piquetés de boutons d'or, de marguerites et de coquelicots. Certaines battures s'étendaient à perte de vue.

Soudain, la brise fantasque se mit à souffler du sud-ouest et une odeur pestilentielle nous envahit. Mon brave chien se redressa et huma le vent avec grand intérêt. Au loin dans le chenal, quelques barques semblaient vouloir pousser des poissons dans une direction. Les mariniers frappaient l'eau du plat de leurs rames pour faire du bruit. Je leur criai :

— Que faites-vous ? Vous essayez d'effrayer les poissons ?

— Ce sont des marsouins ! Nous essayons de les échouer sur la plage.

La plage était une langue de sable entourée d'eau qui se prolongeait jusqu'à un îlot. Les pêcheurs avaient planté une longue ligne de perches de bois qui servait à canaliser dans la nasse-piège tous ces marsouins qui n'étaient, en fait, que des bélougas, car c'était ainsi que les pêcheurs appelaient ces baleines blanches.

Des dizaines de cadavres de bélougas, abandonnés sur la plage, étaient en pleine putréfaction. Certains parmi ces rabatteurs s'occupaient à dépecer les animaux pour en tirer graisses et huiles, mais ils en tuaient inutilement plus qu'il ne fallait, et les cadavres empestaient l'atmosphère.

Grâce au vent capricieux qui se mit à souffler dans une autre direction, je pus aborder au pied de l'Islette de l'Île-aux-Coudres pour y passer la nuit sans être incommodée par l'odeur nauséabonde.

Le lendemain à l'aube, les goélands nous souhaitèrent bon voyage en déchirant l'air de leurs glapissements incisifs. Je quittai l'Islette et ses pestilences fétides. Très souvent, des vaisseaux me dépassaient. Leurs voiles clapotaient joliment dans la brise désinvolte du Grand Fleuve comme des claquements de langue appréciatifs destinés à montrer leur admiration pour ces paysages somptueux.

Quelquefois un « plouf ! » lugubre me ramenait à la triste réalité et me brisait le cœur, car je revoyais alors les grands yeux bleus partis à la dérive. D'autres vaisseaux redescendaient dignement le fleuve, chargés de bois jusqu'aux écoutilles. J'apprendrai plus tard que ces mêmes bâtiments venaient d'Angleterre après une escale en Irlande pour y charger leur cargaison d'émigrants misérables. Ainsi, les armateurs rentabilisaient leurs armements. Il n'y avait pas 30 minutes que je ramais, qu'un bel esturgeon, capturé à mon hameçon appétissant, me tira une mèche de cheveux. Je le mangeai cru, ce jour-là. Malou l'apprécia bien lui aussi.

De l'Anse Gribane, où je dormis, je décidai de passer au sud de l'île d'Orléans, de peur de rencontrer de nouveaux pièges à marsouins dont l'odeur me hantait encore.

— On va aller vers le sud, annonçai-je à Malou qui n'en eut cure.

Je me lançai donc plein sud, vers la pointe de l'Île d'Orléans. Toute la journée je me battis jusqu'à l'épuisement contre l'impétueux courant qui s'alliait au vent d'Ouest pour contrarier mon aviron. J'avais à peine réussi à dépasser le Bout-de-l'Île-d'Orléans, qu'un vent indomptable me rabattit vers une petite île située là. Un poète a joliment écrit que les îles de l'archipel de l'Île-aux-Oies « sont, des eaux du Saint-Laurent, la plus riche parure ». Pourtant, cette beauté cachait l'horreur.

Vingt ou trente vaisseaux mouillaient le long de cette petite île. L'Union Jack claquait à tous les mâts de misaine.

Mon canot toucha terre dans une anse béante qui s'ouvrait comme la bouche d'un poisson. Les rives de l'île étaient couvertes de cabanes de bois et de tentes militaires.

— Malou, on va débarquer !

19. L'enfer des Irlandais

Je tirai mon canot sur la rive, bien décidée à passer la nuit dans ce havre. J'allumai un petit feu en lisière d'une tremblaie pour chauffer mon eau et griller un beau poisson qui avait eu la mauvaise fortune de s'inviter à mon repas.

Un homme et une femme se promenaient paisiblement en se tenant par la main. Ils s'approchèrent de moi. J'interrompis mon exercice de lancer de la hache pour ne pas les effrayer. Je les saluai poliment :

— Bonjour Madame, Bonjour Monsieur ! Le temps est agréable, n'est-ce pas ?

Ils restèrent silencieux quelques instants, puis l'homme qui portait un manteau noir et un haut-de-forme à claque, me dit en hésitant :

— Bonjour, Monsieur ! Vous avez raison. La température est très « beau ».

En entendant cette curieuse phrase, je leur demandai :

— Vous n'êtes pas Canadiens, je suppose ?

— Monsieur, nous sommes des Irlandais réfugiés au Canada, et nous sommes prisonniers sur cette île de Quarantaine.

— De quarantaine ?

— Oui, cela signifie que nous devons y rester quarante jours au moins. Vous voyez cette longue ligne de vaisseaux ancrés sur deux kilomètres devant Grosse-Isle…

— Ah ! Cette île s'appelle Grosse-Isle ?

— Oui !… Dans cette ligne, Monsieur, 30 navires attendent l'autorisation de décharger leurs malheureux immigrants irlandais. Certains patientent et s'impatientent depuis des semaines. Les vaisseaux se transforment rapi-

dement en tombeaux flottants. Il n'y a plus de place dans l'île, même si des milliers de tentes ont été ajoutées aux cabanes. Chaque nuit, tous ces navires jettent à la mer les corps de ceux qui sont morts durant le jour.

— Comme c'est épouvantable, Monsieur. Mais que se passe-t-il donc en Irlande ?

— Un massacre, jeune homme. Un massacre !

— Un massacre ? Mais qui massacre qui ?

— Depuis des années, la récolte des pommes de terre fait défaut. Ça fait cinq ans que ça dure, Monsieur ! Et la pomme de terre est la base de l'alimentation des Irlandais pauvres. Alors les gens meurent de faim. Ils ne peuvent plus payer leur fermage aux seigneurs…

— Et alors ?

— Alors leur seigneur en profite pour les expulser, et pour détruire complètement leur petite maison d'habitation afin de les forcer à l'émigration. C'est leur seule propriété. Ils l'ont eux-mêmes construite et habitée durant des générations… et on les chasse du village. Des familles entières de 9 ou 10 enfants se retrouvent à coucher dans le froid et la pluie des forêts, sans rien à se mettre sur le dos. Des centaines de milliers de personnes meurent de faim et de froid, et les corps restent dans les fossés, dans les champs. Les chiens errants et les oiseaux de proie viennent arracher des lambeaux de chair aux morts. Il y a même eu des actes de cannibalisme…

— Mais ce que vous dites est difficile à croire, Monsieur. En plein XIXe siècle ! Pourquoi donc les seigneurs ne donnent-ils pas à manger à leurs paysans ?

— Parce que les aristocrates, à qui le roi d'Angleterre a donné les terres d'Irlande, veulent se débarrasser des Irlandais pour repeupler cette île de colons venus d'Angleterre. Et pour couronner le tout, ces centaines de milliers de cadavres pourrissent dans les champs et les bois. Tout cela a entraîné des épidémies de typhus, de choléra et de variole…

— Trois épidémies en même temps ? Quel enfer !...

— C'est exactement cela, jeune homme. Un véritable enfer.

— Mais la grande reine Victoria, Monsieur ? Il faut lui faire savoir !

— Elle le sait, mon cher enfant, mais elle ne s'en inquiète pas. C'est son Premier ministre, lord John Russell, qui refuse obstinément de nous venir en aide. Il a même ordonné de poursuivre l'exportation vers l'Angleterre du blé irlandais, qui aurait été si utile pour nourrir la population pauvre du terroir. Il préfère que les Irlandais meurent ou émigrent vers les États-Unis pour faire de l'île une terre anglaise et protestante.

— Et vers le Canada, comme je peux le voir ici !

— Oui, mais les immigrants préfèrent aller s'installer aux États-Unis. Ne vous en déplaise ! Aussi, pour limiter le nombre de catholiques qui commencent à changer l'équilibre religieux de villes comme Boston, le gouvernement des États-Unis a augmenté en 1847 la taxe d'immigration, et a commencé à confisquer les vaisseaux, de telle sorte que les Irlandais pauvres doivent venir ici, au Canada.

— C'est surprenant !

— Pour les compagnies de navigation britanniques qui ont perdu les bénéfices de la Traite des esclaves, cette émigration massive est une manne, mon cher enfant, car elle permet aux vaisseaux qui arrivent à Liverpool, chargés de bois de construction, de repartir avec ce fret humain qui leur rapporte des fortunes.

— L'infortune des uns fait la fortune des autres !

— C'est exactement cela ! Pas moins de 20 000 Irlandais sont contraints de quitter leur île chaque mois. Vingt mille, mon cher jeune homme !

— Les évêques d'Irlande ne protestent-ils pas contre ces outrages à l'humanité ?

— Oui, mais ça ne donne aucun résultat… Lord Russell les traite de « communistes[20] » pour les faire taire. En tout cas, jeune homme, continua l'inconnu au chapeau haut-de-forme, des centaines de vos compatriotes canadiens meurent en attrapant ces maladies pour soigner mes frères irlandais malades. Je tiens à vous dire que je vous en suis tout à fait reconnaissant.

— Merci de me le signaler, Monsieur, même si je n'ai personnellement aucun mérite. Mais peut-être pouvez-vous me faire visiter le camp ?

— Avec plaisir, si les dangers de contagion ne vous effraient pas. Je sais qu'à votre âge on se croit invincible…

Ils me dirigèrent vers la partie défrichée de l'île où se dressaient des milliers de tentes et de baraquements de bois. Les deux chapelles, catholique et protestante, hébergeaient aussi des malades. Mes hôtes me firent visiter plusieurs cabanes. Dans l'une, les couchettes étaient superposées. Un malade qui souffrait de dysenterie était descendu avec difficulté, mais se trouvait incapable de remonter sur son lit trop haut. Il restait allongé de tout son long sur le sol couvert d'excréments. Il implorait l'aide des autres pour remonter, mais ses compagnons étaient eux-mêmes trop faibles. Je le remontai dans son lit.

Dans une autre tente, les défécations d'un dysentérique de la couchette supérieure tombaient sur le lit inférieur occupé par deux personnes, dont l'une était morte depuis plusieurs heures.

J'en avais assez vu. Je m'enfuis, suivie de loin par le haut-de-forme qui me rejoignit près du cimetière où s'entassaient des milliers d'Irlandais venus finir ici leur pauvre existence dans d'horribles fosses communes.

---

[20]Le mot « communiste » était devenu une véritable insulte en Angleterre car l'année précédente, Marx et Engels venaient de publier « Le Manifeste du Parti communiste ».

20. Les détrousseurs de cadavres

— Venez, je vais vous montrer un détail intéressant, me dit le haut-de-forme. Regardez cet écriteau trilingue au pied de cette croix celtique de pierre de 15 mètres de haut, me dit-il.

Je lus la partie française :

À la mémoire sacrée de milliers d'Irlandais qui, dans le but de préserver leur foi, ont souffert la famine et l'exil, et, victimes du typhus, ont terminé leur affligeant pèlerinage ici, réconfortés et soutenus par des prêtres canadiens. Que ceux qui ont semé dans les larmes récoltent dans le bonheur !

— Et que disent les versions anglaises et gaéliques ? demandai-je.

— La version anglaise n'est que la fidèle traduction de la française, répondit la dame. Mais la version gaélique est très différente. Je vous la traduis :

Les enfants de Gaël moururent par milliers dans cette île, après avoir fui les lois et les tyrans étrangers, ainsi qu'une famine artificiellement provoquée dans les années 1847-1848. Que Dieu leur accorde ses loyales bénédictions. Que ce monument soit un témoignage des Gaëls d'Amériques à leur nom et à leur honneur. Que Dieu sauve l'Irlande.

Il était très tard ce soir-là, lorsque l'inconnu au chapeau haut-de-forme et son épouse anonyme se décidèrent à aller

dormir. L'obscurité les avala en quelques secondes comme un cauchemar. Ils avaient la chance inouïe de ne pas être contaminés par la maladie.

Je dormais depuis longtemps, cette nuit-là, lorsque Malou m'éveilla en sursaut par ses grognements près de mon oreille. Il semblait me dire :

— Réveille-toi, Alexie ! Il y a trois ombres qui ne semblent pas être venues ici pour soigner les malades !

J'ouvris les yeux. Trois silhouettes tenant des lanternes entraient dans une cabane, puis ressortaient après une ou deux minutes de silence pesant.

— Ce sont des voleurs. Bouge pas, Malou. Reste ici !

Après chaque incursion dans une cabane ou une tente, ils se parlaient à voix basse en rapprochant les flammes tremblantes de leurs lanternes. L'un laissa pendre quelque chose qui pouvait être un collier ; un autre de menus objets, sans doute des boucles d'oreille ou des bagues. Quelquefois, à un éclat de lumière, de la lanterne ou de la lune, je devinais du métal précieux ou des pierres de valeur :

— Décidément, ma mère avait raison ; le monde est rempli de malfaisants !... Ils volent ces pauvres gens qui portent sur eux tous leurs biens sous forme de bijoux. Ils ont emporté d'Irlande tout ce que l'infortune a bien voulu leur laisser ! Et voilà que des voleurs sans pitié leur prennent tout ! C'est révoltant, mon Malou !

Je pris ma hache dans une main et me levai d'un bond :

— Viens avec moi, Malou ! On va s'occuper d'eux !

Au moment où ils sortaient d'une tente, le visage grimaçant derrière leur tremblante lanterne, je leur criai en grossissant ma voix autant que possible :

— Holà ! Vous, les sales voleurs ! Ne bougez pas ! Vous êtes pris comme des rats !

De surprise, l'un d'eux échappa les bijoux qu'il avait dans la main gauche. L'autre fit mine de se sauver :

— Malou, va chercher ce chenapan.

Le chien se précipita en aboyant de sa grosse voix de molosse sur celui qui venait de détaler. Le voleur revint aussitôt, préférant rester sous la protection du maître plutôt qu'à la merci des caprices de l'animal.

Inutile d'insister sur les difficultés que j'eus à me faire comprendre et à les interroger. Ils ne parlaient qu'anglais. Je les tins sous la menace de Malou pendant un bon moment. Et il ressortit de l'interrogatoire qu'ils avaient débarqué clandestinement de l'un des vaisseaux anglais en quarantaine dont ils faisaient partie de l'équipage. Grâce à la chaloupe du capitaine amarrée contre la coque, ils venaient chaque nuit voler les mourants et augmenter la misère des malades. Le besoin d'accumuler des richesses semblait plus puissant que la peur du typhus, du choléra et de la variole. Je déposai les bijoux volés dans une cabane.

Le jour se levait quand la chaloupe nous conduisit tous les quatre, sous la garde vigilante de Malou, au pied du vaisseau :

— Le capitaine ? Allez chercher le capitaine ! criai-je à un matelot en guenilles.

Il revint avec un gros monsieur bedonnant qui, heureusement, parlait un peu français. Je décidai de ne pas lui révéler que ses marins étaient des voleurs pour leur éviter le fouet ou pire.

— Ces hommes ont débarqué cette nuit de votre navire. Ils voulaient sans doute s'enfuir !

— Merci ! On va les faire embarquer. Ils voulaient déserter ? Je les comprends. J'aimerais bien me sauver moi aussi ! On nous oblige à rester ici, mais tous nos vaisseaux à l'ancre sont transformés en mouroirs. Chaque nuit nous sommes obligés d'immerger au moins dix ou quinze morts. Même si c'est interdit. Que voulez-vous faire des morts ? Les débarquer pour les enterrer ? Impossible. Il y en a trop.

Je comprenais pourquoi tant de corps partaient au fil du courant en processions silencieuses pour retourner peut-

être au pays mythique de Gaël et à son paradis avalonien. Quelle misère !

21. La légende de la Dame blanche

Dès que les voleurs furent rembarqués, je quittai pour toujours ces rivages abominables afin de poursuivre mon voyage vers Québec. Le courant semblait plus impétueux dans le chenal sud de l'Île d'Orléans, aussi décidai-je de tenter ma chance par le nord.

— Tant pis pour les odeurs de marsouins en décomposition !

Ramer en ces lieux ne fut pas facile car les courants sournois jouaient à cache-cache entre les îles de l'archipel. Et même si j'étais devenue une avironneuse chevronnée, je dus reprendre mon souffle sur une langue de sable de l'Île-aux-Ruaux. À ma vue, une grue timide s'enfuit en traînant ses béquilles. Ma seule obsession était d'atteindre Québec au plus vite.

Le soir, je débarquai, épuisée, sur les grandes battures de Sainte-Anne-de-Beaupré. Quelques draveurs armés de perches ferrées s'activaient encore sur des billes de bois qui encombraient la rivière. Je décidai de dormir dans un bosquet, à deux pas de l'église. La région était belle, mais le désir de revoir au plus vite mon cher Rémi dominait mes pensées et taraudait mon cœur.

Le lendemain soir je campai devant les imposantes Chutes Montmorency que j'admirais en silence, tandis que, pour me taquiner, le vent mutin jouait à souffler sur mon visage des vapeurs d'écume.

Deux dames, parées de longues et somptueuses robes de dentelle blanche, soupaient sur l'herbe, devant ce site monumental que jusque-là je n'avais pu admirer qu'en gravures murales chez mes voisins de la Rivière-aux-Rats.

J'étais fascinée par ces vêtements froufroutants. Je les regardais avec insistance, à tel point que la plus cavalière m'interpella :

— Jeune homme ! Vous nous regardez comme si vous n'aviez jamais rien vu de si beau. D'où venez-vous ?

— De la Rivière-aux-Rats ! répondis-je en notant au passage l'immodestie de sa question.

— Où donc se trouve cette mystérieuse rivière ? insista la jeune fille la moins hardie.

J'essayai de lui expliquer, mais y renonçai en me rendant compte que les coquettes ne cherchaient qu'à me plaire, et que leurs questions n'étaient que des prétextes pour me garder auprès d'elle. Elles m'offrirent à souper et acceptèrent de me donner du pain pour Malou. Tandis que je mangeais, la plus audacieuse me raconta la légende de la Dame Blanche, qui avait un rapport direct avec les chutes Montmorency.

— Au printemps de l'année 1759, une jeune fille de cette région tomba amoureuse d'un très beau soldat qui était lui-même follement épris d'elle. Mais la guerre cruelle faisait rage, et au cours d'un assaut sanglant, précisément au pied de cette Chute Montmorency, le 31 juillet, le jeune homme fut tué par un boulet de canon. Désespérée, la jeune fille revêtit sa robe blanche de mariée et plongea dans les tourbillons de la chute vertigineuse…

— Mon Dieu ! Elle était folle ! m'écriai-je effarée.

— Oui, folle d'amour, répondit la plus timide. D'un amour qui n'avait rien de commun avec les passions médiocres d'aujourd'hui.

Je gardai le silence, me demandant ce qu'elle voulait dire.

— … On ne retrouva jamais son corps, continua la conteuse. Les soirs de pleine lune, on peut voir la belle, en robe blanche comme la nôtre, suspendue au-dessus des remous de la cataracte.

La soirée se passa fort agréablement à écouter les contes et légendes dont les audacieuses semblaient avoir fait ample provision. En fin de soirée, pourtant, la plus fantasque voulut m'emmener avec elle, et, avide de romanesque, me suggéra de m'habiller en fille afin de faire croire à son mari, notaire à Québec, que nul danger ne le menaçait. Mais cette mise en scène me déplut car je ne voulais pas humilier cette jeune infidèle qui me prenait pour un garçon.

22. Enfin Québec !

Le lendemain, en approchant de Québec, je commençai à distinguer la grande, l'immense ville qui comptait, à ce qu'on m'a dit, près de 45 000 habitants. Pour moi qui n'avais jamais vu plus de 100 personnes assemblées – un lointain souvenir des messes dominicales à Trois-Pistoles –, cette masse de maisons de pierre dominées par de nombreux clochers, m'extasiait et m'effrayait un peu. Partie à l'aube, j'arrivai au pic du jour, à midi, au pied du Cap-Diamant.

Le port était très achalandé. Des dizaines de vaisseaux de toutes catégories et de tout gabarit croisaient chaleureusement leurs mâts et leurs vergues. Des multitudes de marins chargeaient leurs navires de poutres et de planches dont les quais étaient encombrés. Tout cela partait pour l'Angleterre.

J'amarrai mon canot à un quai du port et avisai un homme d'assez bonne apparence assis sur une bitte d'amarrage.

— Bonjour, Monsieur ! J'ai besoin d'un conseil. J'aimerais savoir à qui je pourrais confier mon canot jusqu'à demain. J'arrive de la Rivière-aux-Rats, au fond du Saguenay, et je veux rendre visite à un oncle qui habite ici à Québec.

— Où habite ta famille ? demanda l'inconnu sans se soucier de rendre le bonjour.

— À ce qu'on m'a dit, ils habitent juste de l'autre côté de la Rivière-Saint-Charles, au coin de la rue des Sables et du Chemin du Pont. Mon oncle s'appelle Ildefonse de La Durantaye. Vous connaissez ?

— Crois-tu donc, p'tit gars, que je connais personnellement les 50 000 habitants de notre grande ville ? Non ! Par contre, je peux te garder ton canot et les affaires que tu ne voudras pas emporter, car c'est une marche longue et épuisante.

— Vous feriez cela pour moi ?

— Mais bien sûr, tabarnouche ! Il faut s'entraider. Tu vois, je suis le gérant de la taverne du Cheval-Blanc, là-bas. Tu pourras venir les chercher demain. Je te les garde... juste pour faire pénitence ; car, diable, je dois bien m'imposer quelques sacrifices pour que Dieu me pardonne mes peccadilles passées.

Enthousiasmée de voir à quel point cet homme possédait le sens du devoir, je m'écriai :

— Oh vous êtes si gentil, Monsieur. Que Dieu vous bénisse ! Je suis sûr qu'il vous a déjà pardonné. Je vais vous laisser le canot avec l'aviron, le mousquet et un baluchon... Tenez, je vais les apporter chez vous dans votre taverne.

— Non ! Laisse tout ça ici, gamin ! ordonna l'inconnu d'un geste péremptoire. Je termine ma pipe avant d'appeler un valet pour rentrer tes affaires. Tu les retrouveras demain, ici même, dans le même état. Et tout ça, pour faire le bien uniquement. Je refuse toute récompense !...

J'en fus abasourdie d'admiration. On m'avait si souvent répété que les grandes villes étaient des nids de coquins.

— ... Pour le trajet, continua-t-il, c'est très facile. Tu peux suivre le pied de la muraille : la rue du Sault-au-Matelot, puis la rue Sous-le-Cap-Diamant, et tu arrives à Saint-Roch. Tu prends alors le Chemin du Pont, et tu traverses le cours d'eau ; la rue des Sables est juste de l'autre côté de la rivière Saint-Charles.

— Oh c'est facile. Merci de tout cœur !

— Maintenant si tu préfères voir la Haute-Ville qui est très pittoresque, tu montes la Côte-de-la-Montagne, là-bas. En haut, tu demandes la Place du Marché, tu redescends la Côte-de-la-Fabrique, puis t'as plus qu'à te laisser glisser vers la Basse-Ville…

— Je vois ! Mais pourquoi appelle-t-on ce promontoire le Cap-Diamant ?

— Oh ! Petit ! Tu es bien curieux… Mais c'est une qualité, crois-moi ! On dit que Québec est aussi belle qu'une pierre précieuse.

— Ah !… Je crois que je vais passer par la Haute-Ville, ça doit valoir le détour. En tout cas, merci de me garder mes affaires. Je vous retrouve demain à votre taverne. Merci encore, et… au revoir.

Décidément, mon chemin était pavé de bonnes âmes. Ma mère avait une si mauvaise opinion des grandes villes où elle n'était jamais allée. Qu'en savait-elle ? Elle qui n'était jamais sortie de sa famille. Cet inconnu était manifestement un vrai diamant… dans son genre.

L'homme tira sur sa pipe :

— Adieu ! me lança-t-il avec une grimace amicale, au milieu d'un nuage de fumée.

Je partis à l'aventure vers la Côte-de-la-Montagne en compagnie de mon fidèle Malou. Je remerciai le Ciel de m'avoir accordé autant de chance jusqu'à présent. Néanmoins, un point me parut curieux. Il m'avait dit Adieu ! au lieu de *Au revoir* ou *Bonjour* ! comme nous disions à la Rivière-aux-Rats.

23. La grande ville

Après avoir confié mon canot d'écorce au tavernier du port, je montai immédiatement vers la Haute-Ville. Mes premiers pas dans cette grande cité furent pour moi une prodigieuse révélation. Toutes ces rues étaient pavées de pierres taillées, alors que mes pieds n'avaient jusque-là foulé que la poussière de l'été, la boue de l'automne et la neige de l'hiver. Beaucoup de rues portaient des noms de saints, et je me dis que le Ciel ne devait pas être plus divin.

— Ah ! Mon Rémi ! Comment te trouverai-je dans ce labyrinthe de rues ?

Qui pourrait imaginer cette multitude d'immeubles de pierre, ornés de balcons aux balustres sculptés, qui empilaient les familles nombreuses sur trois et même quatre étages alors que, par chez nous, on ne voyait qu'une poignée de cabanes de rondins ou de planches, éparpillées dans des clairières hérissées de souches ? Les toits mansardés, couverts de feuilles de métal ou de bardeaux de cèdre, s'ouvraient en belles lucarnes bourgeoises. Toutes les fenêtres dont les vitres de verre m'éblouissaient de l'éclat du soleil, se fermaient la nuit de contrevents de bois. Chez nous, seuls les commerçants pouvaient s'offrir des vitres.

— Qui aurait pu imaginer tout ça ? répétais-je, bouleversée par l'ébahissement.

De-ci de-là, des églises brandissaient vers le ciel leur flèche effilée, comme de maigres pasteurs, soucieux de garder un œil attentif sur leur troupeau de brebis. Partout, des centaines de fiacres, de coches, de diligences, de berli-

nes, et même de chars à bancs tirés par des bœufs, de calèches et de landaus chargés de belles dames en chapeaux blancs ou roses, de cabriolets, de phaétons, de victorias et de coupés montés de gros messieurs en complet trois-pièces, cigare entre le pouce et l'index, qui se saluaient discrètement d'un signe de tête et d'un sourire.

Toutes ces belles voitures encombraient les rues, aux pavés souillés de crottins et de bouses, que les piétons, les colporteurs lourdement chargés de coffres et les mendiants en haillons, tâchaient, en sacrant, d'éviter avec agilité et grâce.

— Tabarouette ! m'exclamai-je à chaque surprise.

Les cochers et les postillons, en chapeau haut-de-forme et parfois en livrée, plus vaniteux que leurs maîtres, s'invectivaient avec animation, riaient très fort, ou se lançaient des phrases qui me faisaient rougir de honte ou craindre que le Ciel ne leur tombe sur la tête.

— Pauvres gens, ils sont fous de sacrer comme des damnés ?

Des marchands ambulants poussaient leur chariot grinçant en chantant sur deux ou trois notes « Bouteilles à vendre ? » ou « Couteaux, rasoirs, ciseaux à aiguiser ? » ou « Vieux chiffons, vieux papiers ». Des livreurs s'attelaient à un joug horizontal d'où pendaient deux seaux de bois plein d'eau pure. « Bonne eau à boire ! » chantonnait un enfant qui tenait en laisse un chien attelé à une petite charrette chargée d'un baril. Malou s'approcha de son chien qui chercha à fuir au risque de renverser le baril :

— Hé ! Maudit niaiseux ! Tu vas-tu l'tenir à bonne distance ton sale chien !

— Je l'tiens court ! Ne vois-tu pas que je l'tiens court ?

— Alors éloigne-toi… et vite !

Parfois, je ne comprenais pas les cris des vendeurs ambulants. À force d'être lancés à la volée, ces appels s'étaient usés sur les murs de pierre des maisons, polis et

repolis comme des galets… et je devais examiner leur charrette pour savoir ce qu'ils proposaient.

— Ça, alors ! dis-je en apercevant un jeune homme qui chevauchait une petite machine à deux roues. Il se propulsait en prenant appui sur le sol avec ses grands pieds nus.

— T'as jamais vu un bicycle ? C'est une draisienne ! Mais d'où viens-tu, donc ? lança un passant, moqueur.

— De la Rivière-aux-Rats !

— Ah ! dit-il simplement. C'est-y loin dans l'bois creux ?

Tout me surprenait mais je me gardais bien de pousser des cris de surprise, par crainte des moqueries. Ces habitants de Québec semblaient bien sarcastiques pour les autres Canadiens. Un autre homme passa avec un chariot chargé de trois demi-tonneaux. Il ramassait sur le trottoir le contenu des pots de chambre et des vases de nuit, après avoir empoché le petit sou posé sur le couvercle. D'un geste large, il les vidait dans l'un de ses tonneaux, peu soucieux des éclaboussures qui mouchetaient ses mains. Mais malheur à celui dont le petit sou avait été volé par un chenapan. Ses pots de chambre restaient pleins.

— Avance ou recule, mais reste pas là planté comme un piquet ! Tu bloques le passage, avec ton chien grand comme un joual[21], cria une femme.

Dans la rue Saint-Jean, une artère assez commerçante, chaque magasin brandissait une enseigne qui indiquait le genre de commerce. Les boucheries montraient une tête de bœuf et celles qui se spécialisaient dans la viande de cheval une tête de cet animal. En général, c'était un outil d'artisan, un rabot de menuisier, un marteau et un fer de maréchal-ferrant…

— Une clé… ça doit être un serrurier !

De-ci de-là, des pauvresses tâchaient d'amadouer le cœur les passants en offrant à la vue des bourgeois un enfant sale, dépenaillé et affamé. Un mendiant sournois

---

[21]Joual – jval – chval – cheval.

regardait fixement dans quelle poche le bourgeois qui venait de lui faire l'aumône replaçait sa bourse. Je pensai à la phrase de ma mère :

— Toi, mon p'tit gars, j'te donnerais pas l'Bon Yeu sans confession !

J'arrivai bientôt devant la halle du marché, sur cette immense place publique où les paysans de Beauce vendaient leurs légumes frais aux citadins en marchandant jusqu'au dernier sou. Les Québécois facétieux et railleurs les surnommaient avec sympathie les Jarrets Noirs à cause de la boue qu'ils accumulaient dans leurs chemins creux en venant en sabots dans la capitale. Tout me fascinait.

— J'en aurai des montagnes de souvenirs à raconter en rentrant à la Rivière-aux-Rats, dans quatre ou cinq mois !

Dans la Basse-Ville, à Saint-Roch et dans les autres faubourgs industriels situés au-delà de la Rivière Saint-Charles[22], je remarquai que les maisons étaient plus souvent en bois et se tenaient séparées les unes des autres. Le larmier de quelques toitures se relevait légèrement[23]. Toutes se fermaient de contrevents, car la plupart des fenêtres de ces quartiers ouvriers ne se couvraient que de papier ciré translucide, comme à la Rivière-aux-Rats. Plus que dans la Haute-Ville, on apercevait des gens qui portaient des sabots.

L'air vibrait en permanence sous les coups cristallins d'un marteau de forgeron qui frappait inlassablement une enclume. Elle tintait en deux notes de musique : « ré-mi, ré-mi, ré-mi ! » qui voletaient dans le brouhaha de la rue comme un papillon de fleur en fleur.

— Mon p'tit Rémi d'mon cœur… où te caches-tu donc ?

---

[22]Ils portaient les noms anglais de Hedleyville, de New-Waterford, de Parkville et de Smithville. Ces quatre villages fusionnèrent en 1893 sous le nom de Limoilou, nom du manoir où mourut jadis le Malouin Jacques Cartier.

[23]Comme ceux des isbas russes.

Je voulais croire que c'était ces deux notes parce qu'elles me rappelaient mon cher amour pour lequel j'errais dans ce monde inconnu et si étrange, mais j'avoue que je ne connaissais rien à la musique.

À travers Saint-Roch, je remarquai des terrains vagues calcinés qui semblaient avoir été la proie d'un incendie gigantesque[24]. De loin en loin, de grands rectangles noirs donnaient cette impression. La moitié des maisons du quartier avaient été reconstruites, certaines en pierre pour éviter sans doute une autre catastrophe similaire. Les rues non pavées se bordaient de trottoirs parfois faits de madriers de bois, surélevés à 30 cm du sol ou plus encore, pour éviter aux piétons de patauger dans la sloche[25] du printemps et dans la boue de l'automne.

Ma curiosité me fit perdre un temps précieux à musarder d'une étrangeté à l'autre, et il me fallut plusieurs heures de marche pour atteindre le quartier industriel situé au-delà de la rivière Saint-Charles. En dépit de la proximité de plusieurs scieries, de maintes manufactures et du vieil Hôpital Général, cette rivière coulait des eaux d'une pureté remarquable. Lorsque je franchis le pont, je notai que plusieurs pêcheurs à la ligne tâchaient d'en tirer leur repas quotidien. Je criai à l'un d'eux :

— Ça mord-tu ?

Le pêcheur ne daigna pas me répondre. Partout ronronnaient des moulins à scie. Des industries diverses fumaient leurs longs cigares, leurs cheminées, qui montaient le plus haut possible pour cracher dans les nuages, leurs poisons étouffants.

---

[24]Quatre ans plus tôt, deux désastreux incendies à 30 jours d'intervalle [28 mai et 28 juin 1845] venaient de réduire en cendres les faubourgs Saint-Roch et Saint-Jean laissant sans asile près de 18 000 personnes, soit près de la moitié de la population de la ville de Québec.

[25]Sloche = neige boueuse, gadoue, corruption de l'anglais slush.

24. Rémi a disparu

Suivie de mon fidèle Malou, j'arrivai enfin à l'entrée de la rue des Sables où habitaient mon oncle Ildefonse et sa famille. Mon cœur battait très fort dans ma poitrine, Boum ! Boum ! Boum !, car j'allais enfin retrouver mon beau Rémi et ses yeux bleus, et, avec lui, un gîte et du travail dans l'une des manufactures de Québec. Je n'aurais que l'embarras du choix : bois d'œuvre, textiles, chaussures ou aliments…

— Enfin, nous y voilà !

La rue des Sables, à peine ébauchée, ne comprenait que quelques maisons de bois plus ou moins éloignées les unes des autres. La chaussée était de terre battue et de sable fin. Deux maisons faisaient le coin avec le Chemin du Pont. L'une était une petite construction dont la façade de bois fané semblait n'avoir jamais connu la grâce de la peinture. Je tirai la ficelle. Une clochette tinta à l'intérieur. Un homme grimaçant entrebâilla les volets de sa fenêtre en clignant de son unique œil. Un bandeau de cuir noir cachait l'autre. Il était mal rasé. Ce n'était sans doute pas mon oncle, car il n'avait, Dieu merci, aucun air de famille avec mon père. Je lui demandai :

— Bonjour Monsieur. Je suis à la recherche de mon oncle Ildefonse de La Durantaye et de mon cousin Rémi Bernier. Je suppose qu'ils habitent ici ?

Son œil de cyclope cligna et sa bouche édentée s'ouvrit pour vociférer :

— Va voir ailleurs, p'tit gars ! Y'a personne de c'nom icitte, tabarnac !

— Oh, je m'excuse pour le dérangem…

Je n'eus pas le temps de finir ma phrase. Le contrevent de bois claqua. J'en restai figée de frayeur. Malou s'approcha de moi et me donna une lèche sur la jambe pour me rassurer. Je traversai la rue vers l'autre maison, encore plus petite : une masure à façade de fausses pierres rehaussée d'une galerie de bois. Je tapai légèrement sur la porte. Une grande fille vint ouvrir :

— Que voulez-vous ?

— Je cherche Monsieur Ildefonse de La Durantaye. On m'a dit qu'il habitait ici avec mon cousin Rémi Bernier…

L'adolescente me regarda d'un air soupçonneux. Elle cria :

— Hey, « sa mère » ! Pouvez-vous venir un instant ? Y'a un homme…

Une femme maigre, tête échevelée sous un fichu aux couleurs éteintes, s'encadra dans le seuil de la porte :

— Que voulez-vous ?

— Bonjour Madame. Je recherche mon oncle Ildefonse de La Durantaye qui devrait habiter ici avec sa famille. Connaissez-vous cette personne ?

— Non ! Ya pas personne de c'nom icitte, pantoute. J'ai habité icitte plus d'un an et j'ai jamais entendu c'nom-là…

— Oh mon Dieu ! dis-je découragée. Que vais-je faire ?

L'adolescente qui m'avait accueillie se tenait derrière sa mère. Elle s'avança :

— Oui, je me rappelle que le gars qui habitait ici avant nous s'appelait Ildefonse. On s'amusait à dire « Ildefonse la porte » pour rire… et Rémi était beau !

Mon cœur fit un tel bond que je crus qu'il allait jaillir hors de moi. Je mis machinalement ma main droite sur ma poitrine pour le retenir.

— Ptêt' ben ! ajouta la mère. J'm'en souviens pas, pantoute. Mais j'me rappelle par contre qu'ces gens sont partis vers Montréal ou vers « les États » ; tout l'monde s'en va aux États, icitte.

Je remerciai la femme en dépit de ses renseignements déconcertants. Que faire ? Où aller ? Je devais retourner en toute hâte vers le port pour retrouver mon canot et le fusil, les vendre, et, avec l'argent récupéré, prendre la malle-poste ou le bateau à roue pour me rendre à Montréal. J'avais encore une chance de retrouver mon Rémi chéri, lui qui me faisait tant rêver d'un amour éternel.

Le soir tombait rapidement. Un gazier alluma la lanterne à l'entrée du pont à l'aide d'une flammèche fixée au bout d'une longue perche. J'avançais, découragée, accompagnée de mon chien qui trottinait près de moi. Je n'avais rien mangé depuis le matin.

25. Les bandits

Je marchai un long moment avant de me décider à faire halte pour me reposer un instant – et peut-être pour la nuit – sous une galerie de bois. Il faisait chaud. Je ne craignais rien. Entre les planchettes de la claire-voie qui fermait le dessous de la galerie, je pouvais admirer, de l'autre côté du Chemin du Pont, une belle maison bourgeoise construite en pierres de taille au fond d'un parc verdoyant. Elle faisait penser à une construction romaine avec un portique central percé d'un œil-de-bœuf.

— Ces gens doivent être ben riches !

Des érables, alignés comme des petits soldats, faisaient une double haie d'honneur à la majestueuse allée centrale. Deux clochetons flanquaient la bâtisse pour lui donner l'aspect d'un manoir. Le toit d'ardoise s'ouvrait en quatre jolies lucarnes décorées de volutes de pierre.

Bien couchée sur la terre battue, la tête sur une bûche qui me servait d'oreiller, et Malou tout contre moi, je pris soin de planter ma hache en terre, à portée de main. Quant au poignard, il resta contre ma cuisse, dans sa gaine. En cas ! Certains des faciès que j'avais pu entrevoir dans la journée m'inspiraient la prudence.

— En tout cas, je suis prête à toute éventualité, pensai-je. Malheur à celui qui voudra nous faire du mal !

Les grandes villes ne présentaient pas que des avantages. Finalement, la Rivière-aux-Rats n'était pas si mauvaise. Là-bas, même les rats avaient leur valeur ; les rats musqués.

— Qu'est ce que je suis venue faire dans cette galère ? Peut-être aurais-je dû épouser tout bonnement ce... com-

ment s'appelait-il donc… cet Augustin Tremblay, forgeron au fin fond de la Baie des Ha ! Ha !

J'étais déprimée et les heures s'écoulaient sans que je sache prendre la moindre décision. Seule la pensée de revoir mon Rémi entretenait ma détermination à poursuivre plus loin mes recherches. L'amour donne de l'endurance.

— Au secooooooouuuuuurs ! Au secooooooouuuuuurs !

Mon esprit épuisé commençait à perdre conscience, vers trois heures du matin, à la barre du jour, lorsque des cris stridents et un long hennissement déchirèrent ensemble la sérénité de la nuit.

Mes yeux s'ouvrirent tout grands pour laisser entrer un spectacle effrayant à travers le treillage de bois. De l'autre côté de la rue, une grande berline noire s'était immobilisée devant le portail de fer forgé flanqué de lions de pierre, qui servait d'entrée au beau manoir. Le cheval se cabrait violemment en dépit des efforts du cocher assis sur le siège du coupé. L'homme tirait ses rennes avec force et détermination afin de maîtriser l'animal sur le point de s'emballer. Un individu masqué d'un foulard noir, debout devant la portière ouverte, brandissait un pistolet en direction du cocher, en criant :

— Toi, mon maudit fou, tu vas-tu arrêter ton joual ou j'te brûle la cervelle !

Pendant ce temps, un autre homme masqué s'était à demi introduit dans la berline dont la porte restait ouverte. Les hurlements redoublèrent :

— Donne ta booouuuurse, môôôôdit ! Ta boooouuuurse ou t'es moooort ! De toute façon, les gros pooorcs, trop riiiches comme toi, méritent de creeeever !

Je saisis ma hache en murmurant à voix basse à mon chien :

— Attaque ! Attaque ! Malou. Vas-y ! Attaque !

Tandis que je me glissais péniblement hors de ma cachette en me cognant la tête aux planches de la galerie, mon loup gris s'élança comme la foudre à travers la rue

pour venir percuter le dos du bandit aux épaules impressionnantes. L'homme lâcha son pistolet menaçant, culbuta et alla donner de la tête contre la cuisse du cheval qui lui allongea une terrible ruade, l'envoyant rouler sur la terre battue de la chaussée. Pour ma part, après avoir traversé la rue, j'arrivai dans la mêlée et cognai, d'un grand coup de plat de hache, la nuque du deuxième assaillant dont le buste s'écroula sur les genoux du bourgeois terrorisé. En quelques secondes, les deux bandits avaient été mis hors d'état de nuire.

— Enlevez-moi donc cette racaille qui saigne comme un cochon, se mit à crier le riche propriétaire, comme pris d'hystérie en voyant que tout danger était écarté. Son chatoyant complet de laine noire se couvrait rapidement du sang qui coulait à flot de derrière le foulard noir du voleur.

Comme subjuguée par l'autorité du bourgeois, je saisis les pieds du bandit pour le tirer hors de la berline. Son corps vint atterrir avec rudesse au bas de la voiture tandis que sa tête rebondissait sur le sol. C'est à ce moment que le cocher hurla en pointant son doigt derrière moi :

— Attention à toi ! Môôôdit ! Il va t'tuer !

Je me retournai d'un bloc au moment ou le premier bandit, celui qui avait été renversé par la ruade du cheval, m'attaquait par-derrière avec une longue dague effilée. Il avait perdu son foulard. Le sang coulait de sa bouche. Je m'apprêtais à lui envoyer un violent coup de pied dans le bas-ventre, lorsque Malou lui sauta à la nuque et le projeta sur son complice qui gisait sans connaissance.

— Malou, lâche-le ! Couche-toi là et bouge pas ! J'ai pas besoin de ton aide ! criai-je à mon chien qui se préparait à l'achever.

Malou se coucha à regret sur le trottoir de bois en me jetant un regard de reproche dans lequel je lus :

— Toi Alexie, je t'adore, mais tu es vraiment un casseux-de-veillée[26] !

— Ouvrez vite la porte de mon parc ! se mit à hurler le bourgeois effrayé. Mais ouvrez donc, que diable !... Qu'attendez-vous ?

Le cocher sauta au bas du coupé et ouvrit le lourd portail. Puis il attrapa le cheval par la bride et la voiture s'engouffra dans le parc pour aller disparaître derrière le manoir. Un portier en chemise de nuit blanche et bonnet à franges sortit de la loge du gardien qui flanquait le portail d'entrée. En clignant des yeux comme un dormeur réveillé en sursaut, il referma la porte, maugréa dans sa grosse moustache tombante et repartit se coucher. J'observai tout ce remue-ménage avec grand intérêt. L'ensemble de l'agression n'avait pas duré plus de cinquante secondes.

Le calme revint subitement dans la rue. Personne n'avait pris le temps de me remercier pour mon intervention au péril de ma vie. Je trouvais cela curieux. À la Rivière-aux-Rats, la reconnaissance était sacrée. Aider quelqu'un qui se trouvait en mauvaise posture faisait de nous un ami de la famille pour l'éternité.

Les deux bandits gisaient l'un sur l'autre, sur la terre battue du Chemin du Pont, sans doute évanouis ou peut-être morts. Celui du dessus saignait abondamment par la bouche. Son sang inondait l'autre, dessous, qui, pour cette raison, paraissait le plus abîmé. Sous les corps, une mare de sang. Un faible gémissement glissa entre les lèvres de l'un d'eux :

— Ah !... Aïe !... Môôôôô !...

Je tirai les deux corps sur le bas-côté du Chemin du Pont, pour leur éviter d'être frappés par les roues ferrées d'une voiture ou par les sabots d'un cheval, car de rares véhicules commençaient à circuler. On entendait de très loin les premiers martèlements des sabots.

---

[26]Casseux-de-veillée = rabat-joie, trouble-fête, éteignoir, bonnet de nuit, empêcheur de s'amuser.

Mon coup de hache avait blessé et démesurément enflé la nuque du deuxième voleur qui saignait de la bouche. Quant à celui que Malou avait mis hors de combat, il allait sans doute se vider de son sang. Je devais faire quelque chose ; mais quoi ? J'essayai d'arrêter une voiture pour conduire les blessés à l'Hôpital Général que j'avais aperçu la veille au soir, mais le cocher interpellé fouetta au contraire son grand coursier noir très élégant pour accélérer son train. Il ne voulait sans doute pas salir sa belle voiture avec le sang de vulgaires malandrins.

Soudain, le portail s'ouvrit et un cavalier s'élança dans la direction de Québec. En passant, il me jeta, avec un sourire :

— J'va avertir la police municipale[27].

— Mais il faudrait les conduire à l'Hôpital-Général. Ils sont gravement blessés !

— Tant pis pour eux. Y n'avaient qu'à bien s'conduire. Penses-tu, p'tit-gars, qu'M'sieur Légaré s'porte ben ? Il a été blessé par le couteau d'ces brigands ! Y méritent la corde…

Le reste de sa phrase se perdit dans la fraîcheur matinale, car son cheval galopait à perdre haleine vers le sud, vers Saint-Roch et la Haute-Ville. Comment soigner ces deux blessés ? Je devais d'urgence demander de l'aide en frappant aux portes, mais c'était bien trop tôt. Je restai donc sur place pour les réconforter, et peut-être aussi pour les empêcher de s'enfuir, au cas où ils retrouveraient leur esprit. Malou dormait paisiblement sur le trottoir de madriers. J'appliquai avec délicatesse une pression sur la nuque du blessé que j'avais assommé. Pour l'autre, il me

---

[27]La police municipale de Québec avait été créée 11 ans plus tôt, en 1838 à la suite de la terrible Insurrection de 1837. Il n'y avait pas encore de Police provinciale ou *Sûreté du Québec* qui ne fut créée qu'en 1870 à partir de la Police municipale de la ville de Québec. La Gendarmerie fédérale fut fondée 24 ans plus tard en 1873. Les policiers se déplaçaient à cheval, bien sûr.

paraissait évident que mon intervention aurait été bien inutile. Je murmurai une petite prière pour lui.

26. À l'Hôpital Général de Québec

Deux heures plus tard, un fourgon de police s'arrêta bruyamment pour prendre livraison des deux blessés. C'était une grande voiture tirée par deux chevaux. L'immense caisse du fourgon était divisée en deux compartiments qui faisaient cellules d'emprisonnement. Le compartiment de l'avant était coupé et le cocher de Monsieur Légaré s'était assis à côté du policier après avoir attaché son cheval à un anneau derrière le fourgon.

— On embarque tout le monde, cria le policier.

Ils chargèrent les deux bandits, sans ménagement, comme des sacs de blé, et le policier décida de les conduire à l'Hôpital Général. La circulation était déjà assez dense le long du Chemin du Pont. Le policier m'autorisa à m'asseoir à côté d'eux sur la banquette du cocher. Malou suivit le mouvement sur le trottoir de bois.

— En route pour l'Hôpital Général ! lança le cocher.

Le gros fourgon s'ébranla lourdement. Non sans mal, les deux civières furent déposées dans un dortoir de l'hôpital. Partout s'activaient des religieuses hospitalières de la Miséricorde de Jésus, qui, comme des ombres fugitives évoluaient silencieusement entre les lits. Leur mère supérieure qui trottait menu de-ci de-là se présenta à nous comme étant la révérende mère Marie-Joseph Sirois, originaire de Saint-Roch.

— Le blessé qui a subi une hémorragie buccale est mort depuis longtemps. Il s'est vidé de son sang ! annonça-t-elle d'un air grave. Je vous demanderai de l'amener à la morgue.

La morgue se trouvait dans une aile du cimetière de l'hôpital. La sœur nous recommanda de ne pas flâner dans les chambres des malades, car Québec était la proie d'une épidémie de choléra qui décimait cruellement la population, non seulement de ces lieux mais de la ville tout entière.

— Nous avons eu les ravages du typhus, il y a deux ans, en 1847, et voilà ceux du choléra. Nos frères irlandais en sont la cause bien involontaire. Que Dieu nous bénisse et nous sauve dans son immense bonté !

— Vous avez bien du mérite de travailler dans un tel enfer, ma mère, lui dis-je.

— L'Enfer, jeune homme, sera sans doute plus terrible !... Regardez tous ces enfants qui courent partout, reprit-elle par modestie, pour couper court aux éloges. La plupart sont de petits orphelins irlandais dont les parents sont morts, en mer ou en arrivant au Canada. Je leur recommande de ne pas s'approcher des malades, mais vous savez... les enfants ! Certains se laissent contaminer et meurent dans des souffrances atroces. Les Québécois en ont déjà adopté des milliers, ils deviennent les enfants des familles d'ici et peuvent ainsi oublier les infortunes et les chagrins qu'ils ont subis. Malheureusement, ceux-là ne trouvent pas de famille d'accueil.

Plusieurs dizaines d'enfants jouaient dans les couloirs et dans les chambres-dortoirs de l'Hôpital Général, entre les lits où, dans une puanteur infecte, agonisaient des malades aux yeux vitreux, au corps déjà cadavérique et à l'haleine létale. Pourtant, les sœurs de la Miséricorde nettoyaient, frottaient, lavaient sans se lasser, sans pour autant venir à bout des miasmes qui envahissaient l'hôpital. On sentait que la Déesse de la Mort était la véritable maîtresse de ces lieux, et que, chaque jour, elle choisissait avec délectation ceux qui allaient faire partie de son festin quotidien.

— Mais vous, jeune homme… qui êtes-vous ? me demanda la mère supérieure en plantant dans mes yeux son regard bleu acier.

Je restai sans voix, bouche bée. Je ne le savais pas encore, mais cette simple question allait résoudre mes problèmes les plus immédiats.

— Je m'appelle Alexis de La Durantaye. Je viens de la Rivière-aux-Rats… très loin d'ici… Et c'est moi qui suis la cause des blessures de cet homme… Et j'ai sans doute tué l'autre qui a été amené à la morgue dans le fourgon de la police municipale…

— Doux Jésus, êtes-vous un justicier ou un criminel ?

— Ni l'un ni l'autre, ma mère. Je me trouvais simplement là, par hasard, cette nuit, lorsque ces deux voleurs ont attaqué Monsieur Légaré, et grâce à mon chien Malou, j'ai pu lui porter secours.

— C'est ça l'héroïsme, jeune homme, dit la mère supérieure. On se comporte comme tout le monde, et puis, un jour, par hasard, on se surpasse !

— Ah ! C'est donc toi qui nous as sauvé la vie ! s'écria le cocher du bourgeois. Tout s'est passé si vite, et j'étais si fatigué cette nuit que mon esprit a tout effacé comme un dessin dans la neige. Je m'excuse, p'tit gars ! Mais j'suis sûr que M'sieur Légaré s'ra content de t'récompenser !

— C'est très gentil, répondis-je. Mais… ma Mère, Vous avez fait transporter cet homme à la morgue… Pourquoi pas chez lui ?

— Mon cher enfant, quand on ne sait rien sur l'identité d'un cadavre, comme c'est malheureusement le cas, on l'expose à la morgue à la vue de tous, en espérant que quelqu'un reconnaîtra sa « morgue », c'est-à-dire son visage.

— Ah ! C'est donc cela !

27. Un certain Monsieur Ovide Légaré

Au retour, le policier poussa la bienveillance jusqu'à nous déposer devant le portail du parc. Le portier nous ouvrit en reconnaissant le cocher et je fis entrer Malou, le héros du jour. On avertit le bourgeois de notre présence, et, dix minutes plus tard, je fus introduite dans un salon, d'un luxe et d'une beauté que je n'aurais jamais pu imaginer. Tous ces meubles de formes variées étaient totalement inconnus de moi-même, et j'aurais été bien incapable de les énumérer sans l'aide des servantes qui m'en révéleront les noms et les usages dans les jours qui suivirent.

Je traversai un long couloir décoré de beaux tableaux. Plusieurs salons s'ouvraient sur ce corridor, et, comme les portes à panneaux de tissus étaient restées entrebâillées pour se laisser admirer, je pus voler au passage des images merveilleuses dont je n'avais pas idée jusque-là. Je murmurais :

— C'est pas possible ! Qui aurait pu croire qu'il existait de si belles choses ? À la Rivière-aux-Rats, je n'ai vu que des coffres, des tables et des chaises, et ici j'aperçois en quelques secondes plus de meubles que je n'en connaissais et que je n'en pourrai sans doute admirer jusqu'à la fin de ma vie que j'espère longue.

Mes yeux émerveillés effleurèrent des buffets-vaisseliers vitrés, débordants de vaisselle peinte et cerclée d'or, de lourdes armoires dont les portes entrebâillées laissaient entrevoir des piles de beaux draps blancs brodés et damassés, des guéridons sur lesquels trônaient des chandeliers à lourdes branches, rehaussés de feuilles de vigne en argent, et chargés de nombreuses bougies immaculées ;

des commodes aux poignées de cristal, des canapés dont le dossier de bois sculpté brillait sous un vernis étincelant, des fauteuils rembourrés à souhait pour recevoir dans un confort suprême des fessiers de princes du sang ; des bergères aux accotoirs capitonnés pour leurs princesses, des horloges hautes et rutilantes dont les aiguilles grignotaient inlassablement le temps à chaque tic, à chaque tac ; et même des bibliothèques pleines de livres neufs dont les pages non tranchées montraient qu'ils n'avaient jamais eu le plaisir d'être lus, car un livre non lu, si beau soit-il, doit être aussi triste qu'un être non aimé.

Les murs se couvraient de belles tapisseries représentant des scènes campagnardes où les paysans étaient dodus, bien vêtus, souriants et heureux. Je me demandai dans quel riche pays les modèles avaient été pris – sans doute "aux États" qu'on dit pleins de promesses – car, par ici, nos paysans étaient si maigres et si misérables ! Partout des tableaux aux teintes pastel et des statuettes de bergères frivoles égayaient les endroits qui auraient pu nous laisser un instant réfléchir sur la pauvreté de nos colons et de nos ouvriers. Le plancher de chaque pièce était recouvert d'un épais tapis, et le plafond illuminé par un grand lustre de 20 ou 25 bougies qui devait transformer les nuits sinistres en jours ensoleillés. Les vitres étaient si propres et si transparentes que j'écrasai mon nez sur l'une d'elles en voulant passer la tête par la fenêtre sans lever la guillotine. S'il est vrai que, selon monsieur le curé, les riches auront du mal à entrer au Paradis, je ne pus m'empêcher de penser :

— Ce pauvre Monsieur Légaré... il doit se sentir ben ben coupable d'être aussi riche au milieu de tant de misère !

Monsieur Ovide Légaré, le bourgeois qui m'inspirait toute cette pitié singulière, était, paradoxalement, un être d'une gentillesse et d'une simplicité remarquables. C'était un homme de cinquante ans, 5 pieds 5 pouces, quelque

peu ventripotent. Son double menton frémissait à chacune de ses exclamations comme pour donner de l'emphase à ses paroles. Ses yeux, agrandis par un binocle pincé sur son long nez bourbonien, donnaient à l'ensemble du visage un délicieux aspect de mansuétude et de bienveillance qui avait dû charmer bien des cœurs. Il inspirait de la sympathie à ceux qui lui parlaient pour la première fois. Je fus moi-même séduite. Je me suis longtemps demandé si j'avais été plus charmée par la douceur de son regard que par sa fortune immense. Peut-être bien par les deux. Dieu seul sait ce qui nous inspire vraiment au fond du cœur.

À sa demande expresse, je lui racontai en détail mon intervention qui lui avait sauvé la vie. Il m'avoua qu'il avait tout simplement oublié sa bourse, à son grand regret d'ailleurs ; et le bandit, qui ne le croyait pas, voulait à toute force lui faire avouer qu'il cachait son argent dans la voiture.

— Mon imprudente distraction m'aurait coûté la vie si vous n'étiez intervenu. Ce vaurien m'a tailladé le cou et piqué à la poitrine pour m'effrayer, et ainsi me faire avouer une cachette qui n'existait pas.

Monsieur Légaré me pria d'accepter de sa part une récompense que je refusai obstinément ; assez inconsidérément, je dois dire, car je n'avais pas le moindre sou, et la vente du canot et du fusil, avec laquelle j'espérais regarnir mon gousset, n'allait pas me rapporter autant que j'escomptais. Mais je n'en savais rien alors.

Quoiqu'il en soit, mon détachement exemplaire – qui n'était qu'apparent – vis-à-vis des biens de ce monde, et mon refus de toute récompense en monnaie sonnante et trébuchante charmèrent beaucoup Monsieur Légaré. De même que le méchant apprécie le faible qui ne sait pas se défendre, les gens les plus avides sont naturellement attirés par les plus désintéressés.

Mon hôte montra immédiatement une attention toute particulière aux détails de mon voyage et à ma recherche infructueuse de l'oncle Ildefonse. Bien entendu, mon intuition féminine me garda bien de lui révéler que ma course ne s'arrêterait qu'aux pieds de mon cher Rémi que j'aimais. Dans mon récit, je finis par avouer que j'étais une fille. Ils furent tous – lui et sa famille – si ébahis qu'ils ne purent le croire, d'abord.

— Vous en êtes sûr ? murmura curieusement Monsieur Légaré en arrondissant ses yeux de surprise.

Je leur expliquai que je risquais moins en garçon qu'en fille et ils en convinrent. Mais Madame me donna immédiatement une robe afin que je puisse retrouver mon état. On aurait dit qu'ils me considéraient en situation de péché tant que je n'aurais pas réintégré mon vêtement féminin. Curieuses réactions !

28. Mademoiselle Alexie est bien jolie…

— Vous serez gentille d'aller vous changer, Alexie ! Vous donneriez une bien curieuse impression aux servantes en venant dîner dans cet accoutrement ! Il vous reste presque deux heures avant de passer à table. Vous avez largement le temps.

Avant de me vêtir en fille, je dus prendre un bain dans une grande cuve de bois. Je n'avais pas encore eu, de ma vie, l'occasion de me laver entièrement le corps, en une seule fois. Nous avions vis-à-vis de l'eau une grande méfiance, car les docteurs pensaient qu'elle transportait toutes les maladies du monde, et les épidémies de choléra, de typhus et de variole étaient là pour nous effrayer davantage. Aussi, nous contentions-nous d'habitude de changer fréquemment de chemise pour tâcher d'éponger la transpiration, la crasse, et, bien sûr, les parasites qui ne manquaient pas de trouver gîte et couvert sur notre corps.

— Méfie-toi de l'eau, répétait toujours mon père.

Pour des raisons mystérieuses, peut-être par esprit de contradiction, Monsieur Légaré était en avance sur son temps. Beaucoup le prenaient pour un excentrique. Il refusait de croire que l'eau était si dangereuse pour la santé, et il incitait sa famille et son personnel à se laver fréquemment… une fois par mois. Il avait même prévu trois cuves de bois dans son entreprise pour permettre à ses employés de faire leur toilette après le travail quand ils en éprouvaient le besoin.

Deux servantes vinrent donc apporter une baignoire de bois utilisée habituellement pour laver le linge. Elles la remplirent de quelques gallons d'eau chauffée dans la

cheminée de la cuisine. Lorsque je voulus me déshabiller complètement, elles pouffèrent de rire et me forcèrent à me rhabiller partiellement, pour respecter les règles strictes de la décence.

— Remettez votre camisole !… Vite, Mademoiselle !… Quelqu'un pourrait vous voir ! avaient-elles du mal à dire tant elles riaient.

L'une d'elles m'aida à me laver. Elle me nettoyait à l'eau et au savon, surface après surface, et bientôt je me sentis toute bizarre sans mon habituelle couche de crasse qui flottait et ondulait à l'abandon, à la surface de la grande cuve de bois. J'avais l'impression d'avoir perdu ma chemise. Cela fait, elles me revêtirent d'une belle robe de dentelle serrée à la taille, qui s'évasait largement vers les chevilles. Elle était habilement décorée de dentelle, de pompons et de rubans de soie au niveau du corsage, dont j'avais eu la hardiesse de rehausser les seins de quelques mouchoirs brodés abandonnés sur une commode. Une capeline me couvrait la tête et cachait mes cheveux mal coupés, ne laissant entrevoir que quelques mèches mordorées. Je me sentais un peu ridicule et regrettais de leur avoir révélé mon secret.

Ceci fait, ce fut le moment d'aller dîner. Je demandai à ce que Malou ne soit pas oublié, lui qui m'attendait si patiemment dehors. J'allai moi-même lui apporter son repas. Mon odeur nouvelle le rendit quelques instants suspicieux, mais il s'habitua vite à ma propreté inaccoutumée.

Mon retour dans le salon me laissa entrevoir que j'avais bien fait de me plier à leurs désirs. Monsieur Légaré tomba immédiatement sous mes charmes, solidement rehaussés de mouchoirs brodés, et, comme midi approchait, il m'invita à passer à table.

— Votre oncle est probablement parti vers Montréal pour émigrer vers les États-Unis. Les six États de Nouvelle-Angleterre se couvrent de manufactures textiles grâce au coton produit à très bas prix par les états esclava-

gistes du Sud-profond. Les lois de l'Angleterre nous interdisent de nous industrialiser pour nous forcer à acheter la production anglaise, d'où le chômage et la pauvreté inimaginables, ici. Tout le surplus de notre population canadienne-française émigre pour ces emplois américains qu'ils ne peuvent malheureusement pas trouver chez nous. Cela va permettre aux Anglais de prendre le contrôle démographique du Canada. Le bénéfice est double pour l'Angleterre.

— Mon oncle est sans doute parti avec sa famille, dis-je simplement, ignorant volontairement tous ces calculs perfides de l'Angleterre auxquels je n'entendais rien.

— Probablement ! Mais… cet eldorado risque de se tarir… Selon les journaux, les états du Sud de l'Union envisagent de développer une industrie manufacturière. Ils ont le coton, et grâce à l'esclavage, ils pourraient produire les textiles à des prix imbattables. Cela ruinerait l'industrie des états du Nord, qui, eux, ont aboli l'esclavage.

— Les Canadiens-français de Nouvelle-Angleterre perdraient alors leur emploi ?

— Sans aucun doute ! Vous avez raison. Ainsi notre hémorragie démographique cesserait.

— Probablement, ajouta Madame. Mais cela ne donnera pas de l'ouvrage à nos concitoyens, sauf si l'Angleterre cesse d'interdire notre industrialisation pour nous forcer à acheter chez elle. Les fermes sont surpeuplées. Il faudrait ouvrir d'autres régions à la colonisation, pour les retenir !

— J'arrive justement d'une région qui vient d'être ouverte, dis-je. La région du Lac Saint-Jean et du Saguenay.

— Oui, mais c'est insuffisant, on devrait développer les Pays-d'en-Haut[28] et l'Abitibi.

— Ça viendra un jour peut-être. Le problème avec le développement manufacturier des États esclavagistes du

---

[28]Les Laurentides ou Bouclier canadien au nord de Montréal. L'expression Pays-d'en-Haut signifiait aussi, à la même époque, les routes de la fourrure (Rivière Rouge au Manitoba, les Grands Lacs…)

Sud, c'est que les industriels du Nord ne peuvent pas se permettre de laisser faire. Ce serait pour eux la ruine la plus complète et le chômage pour le peuple américain.

— Comment pourraient-ils les en empêcher, si c'est ce que le Sud désire ? demandai-je.

— Les industriels du Nord ont déjà commencé à encourager le mouvement pour l'abolition totale de l'esclavage dans le Sud. Ils distribuent généreusement aux Mouvements abolitionnistes de fortes sommes d'argent, afin de les aider dans leur propagande antiesclavagiste et ainsi changer l'opinion des foules…

— Ah !, dis-je.

— … Oui, car les foules sont facilement manipulées par les financiers. Mais je crains que tout cela ne conduise à une guerre entre les états industrialisés du nord et les états qui veulent le devenir, au sud… Bah ! Cessons toutes ces discussions trop sérieuses pour une créature adorable comme vous. Que comptez-vous faire maintenant, jeune fille ?

— Je vais d'abord retourner au port pour récupérer mon canot et mon vieux fusil… essayer d'en tirer autant d'argent que possible et prendre le chemin de Montréal, dans l'espoir que mon oncle Ildefonse ne sera pas parti pour la Nouvelle-Angleterre.

— Mon cocher vous accompagnera et vous ramènera ici. Votre fusil m'intéressera peut-être ; j'aime les vieux fusils du XVIIe siècle. Sinon, je connais quelqu'un qui pourra vous l'acheter.

29. ...et même trop jolie

Dans l'après-midi, le cocher Olivier Larocque me conduisit au port. Il préféra passer par la Haute-Ville, sous prétexte que la Rue-Sous-le-Cap était trop étroite pour laisser circuler une voiture hippomobile.

— On y passe à peine une voiture à bras, me dit-il en riant.

Olivier était devenu un peu timide depuis que j'étais habillée en fille. Curieux ! J'ai remarqué que certains hommes, même parmi les plus forts et les plus courageux, deviennent gauches et embarrassés en présence d'une fille qui leur plaît. J'ai du mal à comprendre cela, moi qui me sens hardie et assurée devant n'importe quel homme. Ma mère m'a souvent dit :

— En présence d'un homme, il est de bon ton qu'une jeune fille bien élevée baisse les yeux et paraisse timide. Si tu peux rougir, ce sera mieux encore. Tu seras mieux jugée et tu plairas beaucoup plus.

À quoi je répondais laconiquement :

— C'est ridicule !

— Oh, avec toi tout est ridicule. Tu es récalcitrante à toute bonne éducation ! Je ne sais pas ce qu'on fera de toi !

Tous ces souvenirs de ma mère venaient me hanter comme de bons vieux fantômes, alors que nous nous pavanions dans un joli tilbury, derrière un élégant cheval noir dont le collier tintait de tous ses grelots et les sabots claquaient sur les durs pavés de la Haute-Ville.

Bien abrités du soleil brûlant sous le parasol de cuir blanc, bordé de longues franges de lin beige qui trem-

blaient au rythme des pavés, nous déambulions avec bonheur dans les rues magnifiques de la vieille ville. Je m'imaginais être une belle princesse, ou peut-être la reine Victoria elle-même, en compagnie de son cocher vêtu de noir et couvert d'un haut-de-forme distingué. En fermant les yeux, j'entendais même les sabots de mon escorte de cavaliers de la Garde aux casques d'or et d'argent. Quel rêve admirable !

J'évitais de faire part à Olivier de mes pensées profondes, de peur de le blesser. Il me regardait souvent à la dérobée et me trouvait sans doute très belle dans ma robe longue et décolletée. Heureusement qu'il ne savait pas que l'essentiel de mon charme n'était fait que de mouchoirs. Sous ma coiffe brodée de rose, je le regardais en coin ; il me souriait et détournait vite la tête d'un air gêné. Je me sentais vraiment femme. La vie est si merveilleuse quand on se croit belle et désirée. Même si l'on sait que ce n'est qu'une illusion.

Je répondais aux coups de chapeaux des messieurs par un léger sourire, en baissant les yeux modestement pour leur faire croire que j'étais bien élevée. Ma mère aurait été si fière de me voir. En passant sur la Place d'Armes, je tendis mon éventail vers l'autre rivage du grand fleuve et demandai à Olivier[29] :

— Quel est le nom de cette ville sur l'autre rive du Saint-Laurent ? Est-ce un faubourg de la ville de Québec ?

— C'est Aubigny[30], répondit gentiment le cocher. À côté, vous voyez Lauzon… où se construisent des navires de toute taille. On appelle ça des chantiers maritimes !

— Ah ! Très intéressant !

---

[29]Le château Frontenac n'était pas encore construit et l'autre rive était alors visible de là. Il n'ouvrit ses portes qu'en 1893.

[30]La ville d'Aubigny fut rebaptisée Lévis en 1861 en hommage au général Lévis pour célébrer le centenaire de la défaite qu'il infligea aux Anglais sur les Plaines d'Abraham en 1760.

Tout à coup, une bande de jeunes gens bien habillés traversa la Place d'Armes en chantant une marche militaire. Certains brandissaient de curieux drapeaux vert-blanc-rouge[31] ou même bleu-blanc-rouge. Des policiers municipaux suivaient à cheval.

— Ce sont des étudiants républicains des collèges, expliqua Olivier. Ils chantent « La Marseillaise », et « À la claire fontaine », l'hymne des Patriotes de 1837, pour protester contre les événements tragiques de Montréal.

— Que s'est-il passé à Montréal ? demandai-je, soudain inquiète.

— Le gouvernement colonial triche sur la représentation électorale. Il donne aux Canadiens-Français un nombre de députés égal à celui des Anglophones de l'ancien Haut-Canada alors que notre population est supérieure. Mademoiselle Alexie, l'injustice donne toujours naissance à la révolte…

J'étais surprise et flattée de me faire appeler Mademoiselle Alexie. Mais cette émeute m'inquiétait :

— Mon Dieu que ne suis-je restée sur les bords de ma Rivière-aux-Rats, pensai-je. La vie y était si paisible… Mais non ! La vie est plus passionnante ici !

Après avoir reçu quelques coups de bâton, les jeunes républicains protestataires disparurent avec leurs drapeaux tricolores. Les rythmes belliqueux de 1837 et de la Marseillaise se fondirent dans la cacophonie de la rue et dans le crépitement des sabots de la multitude de chevaux. Olivier engagea notre élégant cabriolet et son cheval noir dans la Côte-de-la-Montagne pour descendre vers le port, envahi de mâts, de poutres de bois et de cordages. La plupart des beauprés ou des mâts de misaine arboraient des pavillons rouges avec l'*union jack* au canton.

---

[31]C'était le tricolore des Patriotes qui avaient combattu durant l'insurrection de 1837. L'autre tricolore était le drapeau révolutionnaire français qui servit aussi aux révolutionnaires russes.

— Olivier, le tavernier était assis là-bas, dis-je en pointant mon doigt ganté de blanc vers un quai, mais sa taverne est celle du Cheval Blanc, ici !

Mes yeux fouillaient les quais encombrés de bois et de marchandises diverses pour trouver le fameux gérant de la taverne du Cheval Blanc… en vain !

Olivier s'arrêta devant le débit de boisson, et entra pour m'éviter de devoir pénétrer dans un lieu malfamé. Il revint cinq minutes après, avec un inconnu à l'air important :

— M'sieur est le gérant d'la taverne. Il prétend qu'il n'a reçu aucun canot d'écorce ni de fusil.

— Non ce n'était pas lui… répondis-je. Je crois que je me suis fait voler.

Au retour, monsieur Légaré me sermonna pour avoir d'une façon aussi irréfléchie, confié mon canot et mon mousquet au premier venu.

— Je vous assure, Monsieur, que j'ai appris une bonne leçon pour le restant de ma vie.

— Je l'espère ! L'important dans l'existence c'est de tirer des leçons de ses erreurs. Ainsi, tout n'est pas perdu. Dans mon cas personnel, je m'arrange désormais pour avoir toujours sur moi une certaine somme d'argent… Lorsque des voleurs décideront de m'attaquer, ils seront satisfaits du fruit de leur agression et ne chercheront pas à se venger en m'ôtant la vie.

30. Monsieur Légaré est vraiment trop gentil

Le soir, alors que j'étais seule avec Monsieur Légaré dans le boudoir, il tenta de me convaincre de m'installer à Québec :

— Vous savez lire et écrire… je souhaite vous employer dans les bureaux de mon entreprise. Les lettrés ne sont pas nombreux dans le milieu ouvrier…

— Heu…

— Vous savez que je favorise toujours les gens d'origine modeste. Mon père n'était que bardelleur[32]. Quand on a de l'ambition on peut réussir, et je suis prêt à vous donner un coup de pouce.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ?… Pourquoi ?… répéta-t-il pour se donner le temps de réfléchir. Eh bien ! Uniquement pour rendre service à une personne intelligente qui a un grand potentiel.

Je cherchais désespérément une échappatoire.

— Mais… je n'ai peut-être aucune qualité pour occuper un tel poste…

— Si vous restez avec moi, me dit-il en me prenant la main droite entre ses gros doigts velus, je vous promets que vous vivrez ici à Québec comme une princesse.

Plus son imagination avançait, plus la mienne reculait. Ses yeux couraient sur mon visage, caressaient l'arrondi de mes jeunes lèvres, et s'échouaient dans mon décolleté

---

[32]Le bardelleur fabriquait des bardeaux de cèdre ; il était en même temps couvreur (de maisons).

dans lequel ils semblaient rechercher quelque chose. Un instant je me demandai s'il n'avait pas repéré les coins des mouchoirs de soie qui faisaient l'essentiel de mon charme. Je changeai de position dans l'espoir qu'ils disparaîtraient. L'embarras m'envahissait.

— Je me sens très coupable… de refuser votre grande… générosité, Monsieur Légaré. Mais je dois repartir au plus vite pour retrouver mon oncle Ildefonse…

— Mais qu'est-ce qu'il a donc de si particulier ce… cet oncle Ildefonse ! s'exclama Monsieur Légaré, frustré et furieux… Bon… quand voulez-vous partir ?

— Le plus vite possible, dès que j'aurai gagné un peu d'argent.

— Ça, ça peut prendre beaucoup de temps, dit-il en se levant et en sortant de la pièce.

Je restai pétrifiée dans mon fauteuil. Je vérifiai si mes mouchoirs n'étaient pas apparents et me mis à réfléchir :

— C'est moi et personne d'autre qui choisirai ma vie… Monsieur Légaré est un peu trop… gentil, mais il est vieux et marié. Et puis son autoritarisme me paraît pesant. J'ai quitté mes parents avant l'âge de la majorité et ce n'est pas pour retomber sous la coupe d'un adulte dont le seul désir est de contrôler mes faits et gestes.

Je ne réalisais pas encore que dans la vie tout le monde doit obéir à quelqu'un, ou, à défaut, à des principes. Pour ma part, j'aimais mieux orienter mon destin selon mon propre désir.

— J'accepterais de travailler ici un mois ou deux pour gagner l'argent de mon voyage vers Montréal, mais pas plus !

Ma décision était prise ; pas plus de deux mois. Soudain Madame Légaré entra dans le boudoir :

— Ah ! Vous êtes là, me lança-t-elle en affichant un semblant de surprise.

— Oui, madame !

À son visage crispé, j'eus l'impression qu'elle avait entendu les propositions de son mari :

— Je voudrais vous offrir une belle récompense, Alexie, qui vous permettra de partir sans délai pour Montréal.

— C'est gentil, Madame Légaré, mais j'aimerais mieux gagner mon argent. Je ne suis pas une mendiante !

— Mais que vous êtes donc orgueilleuse !... Il n'est pas question de vous faire l'aumône. Vous avez sauvé mon mari.

Elle m'annonça qu'ils me préparaient une somme substantielle, pour lui avoir sauvé la vie au péril de la mienne. Grâce à leurs largesses, j'avais enfin la liberté de partir immédiatement et de rejoindre mon cher cousin qui s'attardait peut-être à Montréal.

— Comme c'est l'été, vous avez le choix entre la malle-poste et le bateau à vapeur. Le bateau est moins fatigant mais plus cher.

— J'irai par la malle-poste.

— La diligence part de la Place du Marché, dans la Haute-Ville, cinq jours par semaine, m'expliqua Madame Légaré ; tous les jours sauf les dimanches et les vendredis.

31. Le faux tavernier était un vrai voleur

Le lendemain après-midi, Olivier Larocque me conduisit dans la Haute-Ville en compagnie de Madame Légaré qui voulait m'acheter un manteau confortable pour l'hiver suivant. Soudain, dans la Côte de la Fabrique j'aperçus mon voleur qui déambulait sur le trottoir devant le Collège des Jésuites[33].

— Regarde, Olivier. Cet homme là-bas !

— Oui ?

— C'est mon voleur du port !

— Vous en êtes sûre, Mademoiselle Alexie ?

— Tout à fait.

Or, par une coïncidence exceptionnelle, au moment où nous le regardions tous les trois, le voleur s'empara de la bourse d'une dame qui sortait du Collège des Jésuites et se sauva à toutes jambes vers la Côte de la Montagne. Olivier arrêta notre tilbury, vissa le frein en disant :

— Excusez-moi, Madame Légaré ! Attendez-moi un instant, Mademoiselle Alexie. Je reviens tout de suite.

Puis il se lança à la poursuite du voleur. Il partit comme une flèche, disparut et revint dix minutes plus tard avec un œil au beurre noir, en tenant le malandrin par le poignet qu'il tordait vers l'arrière.

— Où as-tu mis le canot et le fusil de cette jeune fille ? répétait Olivier.

— Je ne connais pas cette jeune fille, répondit le voleur.

---

[33] À la place duquel fut construit, quarante six ans plus tard, l'Hôtel de Ville de Québec [en 1895]. Aujourd'hui la Place du Marché est devenue la Place de l'Hôtel de Ville avec une partie de la Côte de La Fabrique ; la *Fabrique* étant en fait le *Conseil de Fabrique* qui gérait les biens temporels de la paroisse, et non pas une manufacture.

— Elle était habillée en garçon.

Impossible de lui faire avouer quoi que ce soit. Finalement je demandai à Olivier de le relâcher car la Justice anglaise de l'époque pendait pour une peccadille et je ne voulais pas être la cause de sa mort. Mais avant de le laisser repartir, je ne pus m'empêcher de lui faire un brin de morale :

— Pourquoi mènes-tu une vie de voleur ?

Sans doute désireux de m'amadouer, le garçon fit semblant de se laisser convaincre.

— Parce que je n'ai pas de travail.

— Pourquoi n'en cherches-tu pas ?

— Impossible d'en trouver en ce moment. Aussi j'ai pris la mauvaise habitude de voler. Mais je vous jure qu'à partir d'aujourd'hui, si vous me laissez en liberté, je prends la résolution de me laisser mourir de faim plutôt que de voler.

— Tu as été assez mauvais pour voler un jeune qui arrivait à Québec et qui ne connaissait personne. C'était vraiment très mal.

— Je m'en rends compte et je promets que je ne ferai plus jamais cela. Je vous le jure sur tout ce qui est le plus sacré !

— Il faut lui faire rembourser les objets volés, dit Madame Légaré.

— As-tu de l'argent dans ta bourse. Montre ta bourse ! ordonna Olivier

Il avait 9 piastres, 7 chelings et 8 sous.

— Je comptais vendre mon canot et mon fusil pour 5 piastres. Donc tu me donnes 5 piastres et c'est tout à toi.

— Non, tabarnouche ? J'ai besoin de l'argent pour payer mon loyer.

— Tu dois d'abord payer tes dettes. C'est la justice. Sinon on te livre à la police.

Il eut un regard terrifié, et donna cinq pièces de huit en argent. Je fis un geste à Olivier :

— Laisse-le partir, Olivier. Il a payé sa dette.

32. Départ pour Montréal

Le dimanche suivant, j'allai, en compagnie de ma famille d'accueil, à la messe de 10 heures. La famille Légaré était au grand complet : Monsieur, Madame et les deux enfants, François et Napoléon. En sortant de l'église j'éprouvai un autre choc : mon voleur m'observait du trottoir voisin avec un regard de haine. Loin de chercher à se faire pardonner, il ne souhaitait que la vengeance.

— Si vous voulez préparer vos bagages pour le départ, vous ne pourrez malheureusement pas venir aux vêpres avec nous, cet après-midi, murmura Madame Légaré.

— J'en suis désolée, répondis-je, pour lui faire plaisir.

À l'église, Madame Légaré avait une chaise réservée avec une plaque d'argent à son nom, au premier rang, à la place d'honneur assignée aux seigneurs dans les campagnes. Elle m'expliqua que chaque année les chaises étaient vendues à l'encan par le Conseil de Fabrique. Le bedeau, juché sur une chaise, faisait monter les enchères tout à fait cérémonieusement, en présence du curé, des marguilliers et des francs-tenanciers :

— Combien ce banc-ci ?... Une piastre... deux piastres... trois piastres... huit piastres... Envoille ! Envoille[34] ! Grimpe ! Grimpe !... neuf piastres...

La vanité familiale faisait que certains citoyens dilapidaient de fortes sommes pour se donner la satisfaction de paraître l'élite de la paroisse.

Le lendemain, de bonne heure, Madame et Monsieur Légaré m'accompagnèrent à la Place du Marché, pour

[34] Allez ! Allez !

prendre la diligence de Montréal. Monsieur restait obstinément silencieux. J'avais tenu à arriver vers 7 h 00 car la malle-poste partait à 8 h 00. Je voulais être sûre d'obtenir un siège.

La Place du Marché était un grand espace pavé, flanqué de trois beaux édifices : le Collège des Jésuites, les Halles du Vieux Marché, et la magnifique cathédrale Notre-Dame de Québec[35]. Afin de ne pas paraître trop modestes à côté de ces merveilles architecturales, les immeubles riverains se dressaient aussi haut que possible sur trois et même quatre étages, en écarquillant leurs élégantes lucarnes comme des yeux étincelants de verre.

Nous attendions la diligence, lorsque vers 7 h 30 passa un tombereau tiré par un bœuf placide. Le bouvier frappa à une porte de chêne qui s'ouvrit. Après un conciliabule, on sortit un corps sous un drap de lin. Il fut déposé dans la carriole. Lorsque le curieux équipage passa devant nous, je pus apercevoir cinq cadavres. Madame Légaré qui me regardait du coin de l'œil, me prit l'épaule :

— Ce sont les décès de la nuit… Vous savez que le choléra fait rage dans notre région… Il est nécessaire de les enterrer aussi vite que possible sans rassembler les familles. Tout le monde risque d'être contaminé.

— C'est bien triste, dis-je.

Au fond des bois, je n'avais même pas entendu parler de ces malheurs. Vers 7 h 45, arriva la diligence ; elle palpitait de tous ses grelots. Elle se prépara à entamer courageusement son lointain voyage pour desservir toutes les seigneuries jusqu'à Montréal, tout au long du Chemin du Roy. Puis avec un autre équipage, elle s'exilerait peut-être vers New York. Le courrier européen, durant l'hiver, arrivait par cette grande ville américaine à cause de la

---

[35]L'Hôtel de Ville a remplacé le Collège des Jésuites. Les Halles du Vieux Marché ont disparu. Seule la cathédrale Notre Dame existe encore.

banquise. L'été, il suivait les voies traditionnelles du Saint-Laurent.

Notre malle-poste était une lourde voiture, très haute sur roues, aux lignes assez arrondies. Il ne fallait pas moins de six chevaux pour la tirer. L'équipage se composait de deux hommes, bien vêtus de livrée foncée et couverts d'un chapeau haut-de-forme luisant. Le postillon et le maître-cocher portaient fièrement une grosse moustache à la gauloise, pointant vers le bas comme deux gros glaçons de poil. Cela leur donnait un air de brute alors qu'ils étaient très gentils.

— Je ferai une prière à Saint-Christophe pour qu'il vous protège, dit Madame Légaré. C'est le saint-patron des voyageurs. Avec lui, vous ne risquez rien !

Je voyageais en diligence pour la première fois, et tout m'intéressait au plus haut point. Les trois compartiments de la voiture étaient occupés par des voyageurs ; celui de devant, ouvert vers l'extérieur, comportait un seul banc, sur lequel s'asseyaient le cocher et trois passagers. Cette section se nommait le coupé car le toit était ouvert.

La pièce du milieu s'appelait « l'intérieur ». Elle contenait une grosse malle dans laquelle le postillon rangea le courrier à emporter, en paquets ficelés selon les destinations :

— As-tu embarqué la malle ? demanda le maître-cocher.

— Oui monsieur ! répondit le postillon avec respect.

— Et l'as-tu bien divisée en paquets pour chaque seigneurie ?

— Oui, monsieur.

Le compartiment de l'arrière, arrondi, se nommait pour cette raison la rotonde. Sur l'impériale s'entassaient les paquets, les valises et les malles de chêne, le tout solidement arrimé et recouvert d'une bâche de cuir. Deux ou trois pauvres voyageaient à prix réduit sous cette bâche à bagages ou même au-dessus, pour moins cher encore,

agrippés aux cordages qui tenaient en place le monceau de paquets. Si je n'avais pas rencontré Monsieur et Madame Légaré, j'aurais voyagé là-haut. Heureusement, la veille au soir, Madame Légaré m'avait remis une bourse de cuir qu'elle avait dissimulée sous ma belle robe blanche de dentelle immaculée. Elle l'avait solidement attachée à une ceinture qui maintenait la bourse au niveau du ventre. Cela m'arrondissait un peu, mais je ne m'en souciais guère.

— Prenez place, invita le cocher. On ne va pas tarder à partir !

Madame Légaré me serra longuement contre elle, et je sentis que je l'aimais déjà comme une mère. Monsieur me donna une simple accolade sans le moindre sourire. Pour mieux voir le paysage, et aussi pour garder un œil sur Malou qui devait me suivre à la course, je demandai poliment au cocher l'autorisation de m'asseoir à côté de lui, sur la haute banquette du coupé, si haut perchée. Il fut surpris de cette requête. Les jeunes filles de si bonne famille – il semblait connaître la famille Légaré, au moins de réputation – voyageaient habituellement dans la rotonde où le panorama pouvait s'admirer dans trois directions. Le cocher évitait de placer dans cette rotonde les traîne-misère dont l'odeur aurait pu incommoder fortement les narines plus sensibles des personnes de qualité.

— Allez ! Nous partons !

Après nos adieux touchants, je tâchai de me hisser sur le siège haut perché du coupé.

— Oh non, Alexie, s'écria Monsieur Légaré qui sortit soudain de sa léthargie crispée. Il n'est pas question pour une jeune fille distinguée de s'asseoir sur ce perchoir ! Descendez, je vous prie, dans la rotonde !

En pestant entre mes lèvres, quoiqu'avec un sourire, je me soumis à sa volonté. Je lui devais bien cela.

— En avant ! cria le cocher.

Deux claquements de fouet du postillon mirent en branle l'énorme diligence. La bonne Madame Légaré se

tamponna les yeux de son mouchoir de soie, brodé à ses initiales et à celles de son mari. Quant à Monsieur, il resta dignement figé, la main levée en signe d'adieu. Malou se mit à trotter à côté de nous. Le cocher avait refusé de lui accorder une place près de la malle du courrier. Il est vrai que mon fidèle et impressionnant loup-malamute au poil aussi dur que du chiendent, n'avait rien d'un petit ange.

La lourde diligence s'engouffra dans la rue de Buade qui longeait la belle basilique, tourna dans la rue du Fort et s'engagea résolument dans le Chemin Saint-Louis qui courait vers le Sud-Ouest, vers Montréal. Le jeune postillon faisait le voyage sur le dos du dernier cheval à gauche, d'où, grâce à un long fouet semi-rigide, il pouvait atteindre les trois chevaux de tête. C'était vraiment lui qui dirigeait l'attelage, car le cocher se contentait de causer paisiblement avec les passagers.

Je partais sans avoir revu mon frère François, pensionnaire au Petit Séminaire de Québec, de peur qu'il ne se sente moralement tenu de me dénoncer aux autorités religieuses lors de ses confessions obligatoires.

— Non ! Pas question de prendre le risque d'être renvoyée à la Rivière-aux-Rats ! pensai-je. Prudence !

Soudain, en entrant dans le Chemin Saint-Louis, je vis un homme avec un grand chapeau qui regardait fixement la diligence. Alors que les chevaux passaient à son niveau, il releva le bord de son chapeau pour dégager son visage et je reconnus mon voleur qui me jeta un regard de haine à travers la vitre. Malou faillit le bousculer en passant au petit trot. Le voleur regarda l'animal avec crainte et continua son chemin.

33. Le long du Chemin du Roy

Lorsque la bonne famille Légaré eut disparu derrière le clocher qui flanquait le coin droit de la cathédrale Notre-Dame, et qu'il devint inutile de lui manifester ma reconnaissance par des signes amicaux, j'essuyai discrètement du revers de la main la dernière larme, pris une grande gorgée d'air et jetai un coup d'œil à Malou qui trottinait gentiment derrière la diligence.

Au début, mon loup gris, qui paraissait si redoutable aux passants, afficha quelque panique en me voyant partir, et il ne cessait de chercher mon image à travers la vitre de la rotonde. Mais, au bout de quelques kilomètres, il s'accoutuma, et finit par considérer que sa maîtresse rassurante était la grande voiture tout entière.

Tant et aussi longtemps que la chaussée fut pavée, la diligence garda la vitesse d'une personne au pas, c'est-à-dire une lieue à l'heure[36]. En longeant les murailles épaisses et les douves asséchées de la citadelle Vauban, mon voisin de gauche remarqua l'*union jack* qui flottait au sommet d'un mât. Cela sembla éveiller dans son esprit quelques aigres considérations sur la politique mondiale du moment :

— Les Français viennent de capturer l'émir Abd el-Kader, et désormais ils achèvent leur invasion de l'Algérie. Les Anglais annexent le Punjab, continuent de voler le sud de l'Afrique aux Boers, font la guerre à la Chine pour forcer les Chinois à acheter leur opium ; les États-Unis dérobent la Californie au Mexique. Ce

[36] 4 km/h.

XIXe siècle marque vraiment le règne de la rapine et de l'immoralité, s'écria-t-il de la voix forte et grave d'un condamné à mort qui tâche de dominer le roulement des tambours pour adresser son dernier discours à une foule de badauds.

Bien que sa voix ait prévalu sur le bourdonnement assourdissant des roues ferrées au contact des pavés, personne ne releva le commentaire provocateur, pas même un roux à moustaches qui feignait de ne pas entendre. La diligence continua sa marche bruyante, franchit les fortifications de la ville par la Porte Saint-Louis, et s'engagea sur les Plaines d'Abraham.

Comme un chien qui s'ébroue, la chaussée se dégagea d'un seul coup de ses maisons riveraines, et les pavés disparurent par enchantement, à la plus grande satisfaction des voyageurs. Le bruit devint un grésillement continu, qui, au moins, permettait de s'entendre lorsqu'on voulait parler. Par endroits, surgissaient des plaques de pavés, fort utiles par temps de pluie dans les dépressions boueuses ; mais nous étions en période sèche, et notre postillon avait tôt fait de tirer notre attelage sur les larges bas-côtés de terre battue, pour éviter de nous replonger dans l'étourdissant roulement de tambour.

— On ne s'entend plus ! disaient les bavards pour interrompre le cours de leur conversation.

Les banquettes de la rotonde, capitonnées de velours bleu, étaient occupées par six personnes, cinq hommes et une femme ; moi-même. Du plafond pendaient de gros pompons de laine jaune, salis par les mains des passagers qui les utilisaient pour se soulever ou changer de place. Tous les voyageurs semblaient assez aisés, socialement. Je le paraissais moi aussi. C'est du moins ce que laissaient croire ma belle robe blanche toute rehaussée de dentelles, de pompons et de broderies, et mon grand chapeau décoré d'une aigrette dont les plumes palpitaient de vie à chaque nid-de-poule.

J'avais pris soin de me munir d'un baluchon qui contenait mes vêtements de garçon, ma hache et mon poignard, gages de ma vertu toujours en péril. Mes manières semblaient un peu frustes pour une jeune fille de si bonne famille. Aussi, ne voulant pas trahir la femme des bois que j'étais, au milieu de ces Québécois instruits et railleurs, je gardais le silence et tâchais de rester bien droite, tout en pensant que certains de ceux qui m'entouraient auraient dû faire de même, plutôt que de débiter leurs platitudes, car, comme disait ma tante Ursula :

— Parmi les gens qui n'ont rien à dire, les plus acceptables sont ceux qui savent se taire.

34. Le cadeau d'adieu de Madame Légaré

Madame Légaré avait insisté, en guise de récompense pour avoir sauvé la vie de son cher époux, afin que j'accepte une grosse bourse de 200 piastres ; une somme que je n'avais jamais vue devant moi jusque-là. Cet argent me permettait de partir immédiatement sans attendre de le gagner par mon travail. Ainsi, ce départ arrangeait tout le monde, et particulièrement Madame Légaré qui devait certainement savoir que son mari me trouvait… attrayante.

La veille au soir, juste avant de dormir, j'avais pris le temps d'étaler ma petite fortune sur le lit, pour contempler chacune des pièces reçues. À la faible lumière vacillante de ma lampe à huile de baleine, j'avais pu admirer des pièces totalement inconnues de moi : il y avait plusieurs dollars américains, quelques livres sterling et des chelings[37] en argent, des pennies de cuivre, une guinée et un souverain en or. Je remarquai aussi des pièces d'or espagnoles d'Amérique du sud : trois doublons, une pistole, ainsi qu'une multitude de réals d'argent qui servaient de petite monnaie à toutes les pièces d'or espagnoles. Je trouvai aussi dans mon petit trésor cinq écus d'or (escudo) et

---

[37]Prononciation et graphie française de shillings. Au Canada, la monnaie française est périmée depuis la Loi des Monnaies de 1841. Mais près de 80 ans après la session de la Nouvelle-France, la monnaie française est encore utilisée à cause du manque de liquidités qui règne dans les colonies anglaises. Le but de l'Angleterre est d'entraver le commerce de ses colonies afin de s'en faire des chasses-gardées économiques. La guinée était à l'origine la livre sterling de l'esclavage en provenance du Golfe de Guinée où l'on trouvait aussi de l'or.

trois « pièces de huit » en argent pur, dont le 8 stylisé en S, barré des deux colonnes d'Hercule, allait devenir le symbole de nos dollars quand ils seraient frappés en 1866, tellement les pièces espagnoles avaient de prestige partout en Amérique.

— Je suis à l'abri de tout besoin ! avais-je pensé en soupirant d'aise.

À ma grande surprise, j'y trouvai aussi avec attendrissement quelques vieilles pièces de monnaie françaises du temps de la Nouvelle-France : un louis d'or, une livre et deux écus d'argent, cinq deniers et plusieurs sols de cuivre. Nous avions le choix entre, faire du troc ou utiliser cet ensemble hétéroclite de monnaies d'origines diverses, bien étranges pour moi qui sortais des bois. Seuls les commerçants rusés et les banquiers retors y trouvaient leurs comptes, car ils pouvaient voler à loisir les gens simples, qui n'avaient qu'une idée approximative de leur valeur.

— C'est tout ce que je peux vous donner pour votre argent, Madame, sinon j'en serais de ma poche ! me diront-ils pour excuser leur pingrerie et leur malhonnêteté, lorsque je voudrai changer mes monnaies.

Madame Légaré m'avait sans doute donné toutes ses économies personnelles pour me permettre de partir au plus vite, afin d'éloigner de son mari toute possibilité de faux pas. Pour ma part, même si je ne connaissais pas l'équivalence exacte de ce cadeau, je m'estimais fort rassurée de posséder cette petite fortune qui m'évitait les soucis immédiats « de voyager à pied ou de rester chez moi », comme le faisaient en général les pauvres. En effet, le voyage de Québec à Montréal, si l'on inclut les repas obligatoires et les nuits dans les auberges, représentait deux mois du salaire d'un ouvrier de scierie, et il fallait être bien nanti pour se l'offrir.

En face de moi, à côté de l'inconnu qui feignait l'indifférence devant les commentaires provocateurs de

mon voisin, se tenait un vieux quadragénaire[38] plutôt replet, qui s'était présenté comme étant notaire à Repentigny. Il était venu à Beauport rendre visite à sa fille et repartait fort satisfait d'avoir pu constater qu'elle était bien établie. Il nous expliqua avec force détails qu'il avait marié sa fille à un notaire de Beauport grâce à l'intercession du curé de Repentigny qui se trouvait être, par une heureuse coïncidence, le frère du curé de Beauport.

— C'est une famille très bien ! conclut-il avec satisfaction.

Notre diligence entra enfin dans les Plaines d'Abraham, au point le plus haut, la Butte-à-Nepveu.

— C'est ici qu'a été pendue la Corriveau en 1763, commenta un passager.

— Pourquoi ici ? demanda l'un des passagers.

— Parce que c'est le point le plus élevé des plaines d'Abraham[39]. C'était un avertissement pour tout le monde.

La conversation s'embrasa sur les deux batailles sanglantes qui avaient fait rage en 1759 et 1760 sur ces plaines de si triste mémoire, et au cours desquelles les Français d'abord, puis les Anglais en 1760, avaient été mis en déroute. De loin en loin, le long des chemins de Sillery et de Sainte-Foy, je remarquai des moulins à vent et une poignée de chaumières.

Je jetais très souvent un coup d'œil inquisiteur à l'extérieur de la voiture pour vérifier si Malou suivait bien,

---

[38]La moyenne de vie à l'époque était de quarante ans. On était donc vieux dès cet âge. Seuls les riches et les plus vigoureux vivaient jusqu'à soixante dix ou quatre vingts ans. C'était avant tout la forte mortalité infantile qui abaissait la moyenne de vie.

[39]C'est à cet emplacement, au sommet de la Butte-à-Nepveu que fut construite l'Assemblée Nationale du Québec vers 1880. L'ancien parlement du temps du Bas-Canada siégeait dans l'évêché de Mgr de Saint-Vallier, après qu'il fut reconverti en Hôtel du Gouvernement. Il avait déjà été détruit par les flammes et reconstruit.

car sur le chemin de terre battue, la diligence avait pris sa vitesse de croisière, deux lieues à l'heure.

Un peu plus d'une heure après notre départ, notre diligence changea d'attelage à l'étape de Sainte-Foy. Les relais de la poste étaient bien organisés. En quinze minutes – ou trente durant les étapes de nuit – des chevaux fringants et reposés étaient attelés, et les passagers avaient le temps de descendre pour se restaurer prestement ; ceux du moins qui ne s'étaient pas munis d'un panier à provisions. Il faut dire que les aubergistes, qui avaient chèrement acheté le privilège de tenir la poste, faisaient leur possible pour servir les voyageurs avec zèle et efficacité.

— Pour ceux qui ont des besoins pressants, c'est le moment, s'écria le cocher.

— Les bécosses sont au fond du jardin, compléta le maître de poste.

— Vous allez avoir 29 relais le long du Chemin du Roy jusqu'à Montréal, me précisa le notaire.

Il semblait m'avoir prise en affection et tenait à me dire quelque chose, n'importe quoi pourvu qu'il me parle. Avait-il une idée derrière la tête ? Décidément, dès que j'étais habillée en belle fille, j'avais de la part des hommes des attentions insistantes qui me semblaient de moins en moins agréables. Je caressai la tête de Malou qui venait de me rejoindre.

— C'est votre chien ? me demanda le notaire un peu inquiet.

— Oui ! Il me suit au galop… Vingt-neuf relais ? C'est beaucoup, ça !

— Ce n'est pas trop pour les 270 km du Chemin du Roy. Vous savez, ce fut la première route carrossable du Canada. Si vous allez jusqu'à Montréal, vous allez traverser 16 rivières sur des ponts ou des bacs.

Le bon notaire était, selon ce qu'il me confia avec fierté, *Président des marguilliers du Conseil de Fabrique de la Paroisse Notre-Dame de la Purification de la Bienheu-*

reuse Vierge-Marie. Il reprit son souffle à deux fois pour énoncer son titre. Grâce à son autorité, l'église était en pleins travaux d'agrandissement :

— La nef va être agrandie et la façade refaite !

— Vous vous dévouez sans compter, lui dis-je avec grande admiration.

— J'ai tellement reçu de mes semblables que je me sens obligé de me donner, de me dévouer pour eux, répondit-il avec un air de simplicité et de pudeur désarmants.

Puis le cocher revint en se suçant les moustaches pour les nettoyer des fragments d'aliments ou des gouttes de sauce qui avaient pu s'y accrocher. Toutes les quatre-vingt dix minutes nous traversions une étape : Saint-Augustin, Neuville, Les Écureuils, Cap Santé, Deschambault 18 km plus loin, etc.

35. Un notaire un peu trop obligeant

Je parle toujours de Québec en tant que capitale, mais en 1849, au moment où je traversai cette belle ville, elle ne l'était plus. Cette ville historique avait été en son temps la redoutable capitale de la Nouvelle-France que les Bostonnais comparaient à l'imprenable Troie tant ils craignaient la valeur combative de ses habitants qui n'hésitaient pas à aller les attaquer en plein hiver, par des froids polaires. Cependant, en ce milieu de XIXe siècle, au moment où se déroulait mon escapade, la capitale du Canada-Uni était Montréal, mais à cause des violences qu'avaient déclenchées les Orangistes, elle se préparait à déménager à Toronto, ville alors moins populeuse.

— Les politiciens ont tendance à s'installer loin des foules dont ils redoutent le regard critique, avait dit le notaire.

Nous trottions le long du chemin Saint-Louis qui traverse à la course les plaines d'Abraham Martin, et se perd dans le lointain. Par endroits, nous passions à côté de grands moulins à vent qui nous saluaient de leurs ailes.

— Ces moulins à vent sont si majestueux… Et les tours qui n'ont pas de moulins, c'est quoi ?

— Des tours de défense. On les appelle des Tours Martello. Les Anglais les ont construites pour empêcher les Américains de leur prendre le Canada.

Je n'avais vu jusque-là que le moulin de Trois-Pistoles qui se perdait presque entièrement derrière l'horizon de mes souvenirs, de même que celui dont j'ai récemment aperçu les grandes ailes de toile blanche, caressant inlassablement le ciel bleu de l'Île-aux-Coudre

À la troisième étape, je réussis à prendre place dans le coupé, et je constatai que le cocher et le postillon faisaient preuve d'une imagination des plus fertiles pour jongler avec les jurons originaux et les imprécations pittoresques qui amusaient les uns et scandalisaient les autres.

— Ils ne cherchent qu'à faire les intéressants, me dis-je. Je vais éviter de sourire car j'ai remarqué qu'après chaque juron, ils cherchent mon regard pour voir l'effet produit.

Moi qui croyais avoir tout entendu parmi les bûcherons et les trappeurs du lointain Saguenay, je me rendais compte que les habitants des grandes villes montraient une créativité toute rehaussée d'humour. Ces multiples invocations, mêlées aux claquements secs du fouet, étaient fort efficaces pour éperonner nos six fringants chevaux canadiens lorsqu'ils gravissaient une côte. Pour aller à gauche, le postillon criait "dia"; et pour la droite "hue" ; comme chez nous à la Rivière-aux-Rats.

Je fis huit étapes ce jour-là avant de laisser la diligence continuer sans moi. Je m'arrêtai à La Pérade, bien décidée à reprendre ma course le lendemain avec une diligence matinale. La fatigue me faisait regretter un peu de ne pas avoir pris le bateau comme la plupart des gens à la bonne saison.

Au relais de La Pérade, au bord de la Rivière Sainte-Anne, je pris donc congé de mes compagnons de voyage. Mais, en m'entendant déclarer forfait, le vieux notaire quadragénaire se rendit soudainement compte que lui aussi était fatigué. Je demandai au chef de relais s'il avait de quoi m'héberger.

— Pour vous toute seule ?

— Oui, dis-je.

— Bien sûr, Madame ! J'ai un excellent lit.

Sa femme me conduisit à une grande chambre tout encombrée de deux grands lits doubles et de trois petits. Je choisis le plus petit et déposai mon baluchon sous le gros sommier rehaussé de quatre pieds sculptés en pattes de lion. Après quoi je descendis pour souper. Sur le mur, un écriteau : « Qui dort dîne. »

— Ça veut dire qu'il suffit de dormir pour calmer sa faim ? demandai-je au notaire.

— Détrompez-vous ! L'aubergiste est moins désintéressé que vous ne le pensez. Il veut dire que le repas est obligatoire pour ceux qui veulent le gîte.

Le notaire qui semblait tout savoir, insista pour m'offrir le souper : une délicieuse *sagamite*[40] suivie d'une belle assiettée de ragoût de pattes de cochon. Malou apprécia le meilleur repas de sa vie, car il termina mon écuelle en bois, et l'aubergiste lui accorda même un petit supplément.

Je me rends compte à quel point ma belle robe de dentelle agrémentée de broderies fines et de fanfreluches, et peut-être aussi les fameux mouchoirs brodés que je m'étais permis de garder, me donnaient des privilèges que je n'aurais pas eus avec mon pantalon et ma chemise écossaise. Comment résister au plaisir de ne pas en profiter un peu trop ?

Après s'être délecté de tous nos restes dans l'écurie de l'auberge, Malou y passa la nuit en compagnie d'un charretier, d'un bouvier et du palefrenier. Ils n'en menèrent pas large.

— Est-ce qu'il est méchant ? s'inquiéta le bouvier.

— Non, pas du tout ! Il faut l'ignorer et il vous ignorera ! lui répondis-je.

— Bon, je suis désolée mais je dois aller me coucher. Cette journée a été fatigante, déclarai-je après ce repas en compagnie de mon notaire.

— Moi aussi, je crois. Je suis fourbu ! La journée a été éprouvante ! répondit mon tabellion.

J'entrai dans la vaste chambre obscure, et heurtai le grand lit central de la pièce. J'entendis alors une protestation pâteuse :

— Faites attention, donc ! Il y en a qui dorment ! Tabarouette ! Les gens sont d'un sans-gêne !

Mes pupilles s'habituèrent vite à l'obscurité. Les lits étaient presque tous occupés par des dormeurs. Je me glis-

---

[40]Soupe au lait et au maïs.

sai jusqu'au mien et me couchai tout habillée, au risque de froisser mes belles dentelles, tandis que le notaire ôtait son haut-de-forme et son complet-veston pour se glisser dans une chemise de nuit et un bonnet qui faisaient une grande tache claire dans l'obscurité. Curieux tout de même ! Je ne savais pas que les chambres étaient communes dans les auberges. Vers minuit, je fus réveillée par… une main. Elle se glissait furtivement dans mon lit comme un serpent sournois. J'ouvris les yeux tout grands, et, dans l'obscurité, je constatai que l'allée entre ma couche et celle de mon vieux compagnon, avait disparu. Son lit fripon s'était subrepticement rapproché du mien. La main fureteuse avançait imperturbablement dans mon lit comme pour explorer les lieux. D'abord, je me contentai de me pousser pour la fuir. Elle continua son intrusion comme si le bras du notaire était démesuré. Il s'était targué durant le repas d'avoir le bras long au sein du Conseil de Fabrique de sa paroisse, mais je ne m'attendais pas à en faire la pénible et irritante expérience le soir-même. Exaspérée, je lui criai d'une voix tonitruante :

— Dites, Monsieur, vous me réveillez ! Pouvez-vous ôter votre main de mon lit ?

— Excusez-moi, murmura-t-il, humilié… Je ne pensais pas que cela vous réveillerait !

— Vous plaisantez, sans doute.

Mais il avait du mal à renoncer à la volupté qu'il s'était promise et dont peut-être il me pensait débiteuse à son égard. D'une voix qui n'était plus qu'un souffle, il insista :

— Écoutez, Alexie !… Vous me plaisez beaucoup…

— Nous en reparlerons demain. En attendant, enlevez votre main d'ici et laissez-moi dormir. Je suis très fatiguée !

— Hé ! Allez-vous bientôt arrêter d'chialer ! cria une grosse voix irritée. Si j'me lève, ça va faire mal en môôôdit !

36. Je retrouve mes vêtements de garçon

Au matin, à mon réveil, je constatai que le notaire avait pris une diligence plus matinale. Son lit, redevenu vertueux, avait mystérieusement repris son alignement tout militaire dans le dortoir. Au moins, je n'aurais pas le déplaisir de revoir sa mine pateline. En repensant à l'incident, j'entendis distinctement dans ma tête la voix édifiante de ma mère me sermonner en ces termes :
— C'est de ta faute, Alexie ! Tu n'aurais jamais dû accepter de cadeaux de cet homme. La générosité des hommes n'est jamais gratuite. Pas plus que celle des femmes, d'ailleurs. Ils s'attendent à un retour. Et si tu prévois de ne rien accorder – comme j'ose l'espérer de la part de ma propre fille –, il ne me paraît pas honnête d'accepter leurs cadeaux ! Pourquoi faut-il que je pense à ma mère chaque fois que j'ai un reproche à me faire ? J'ai l'impression qu'elle est dans ma tête pour me surveiller. Cela m'enrage !

Cette leçon me servit toute ma vie. Je défroissai rapidement mes vêtements et mon chapeau pour repartir. Après le déjeuner, je pris la diligence de 10 h 00. Je m'installai dans le coupé avec le cocher. Il gardait derrière lui deux mousquets, pour lui-même et pour le postillon, en prévision de quelque mauvaise rencontre. Il y avait vraisemblablement de fortes sommes d'argent dans la grosse malle à courrier, et ils devaient les protéger au péril de leur vie. La Rivière Sainte-Anne fut franchie dans un bac sur lequel je fis embarquer Malou, et les étapes se mirent à défiler au milieu d'un paysage radieux.

En début d'après-midi, l'étape des Trois-Rivières nous offrit un excellent repas. La ville était bien belle, perchée comme un aigle farouche sur une falaise qui dominait et surveillait le Saint-Laurent. À chaque étape, le cocher ouvrait la malle dans le compartiment central pour en tirer le paquet de lettres destiné à la seigneurie que nous traversions, ou aux paroisses plus éloignées du Chemin du Roy.

— Ce n'est pas comme en hiver, me dit le cocher. À la morte-saison, le volume de courrier est ben plus grand. Mais en été, le bateau de poste nous fait concurrence.

En arrivant à Repentigny, le surlendemain, la diligence passa devant l'église Notre Dame, en pleins travaux d'agrandissement. Le notaire ne nous avait donc pas menti. Elle embarqua sur un bac pour franchir la Rivière des Prairies dont le chenal se mariait à celui de la Rivière des Mille-Isles. Nous étions arrivés dans la vaste île de Montréal.

D'autres bacs en provenance de Repentigny transportaient les véhicules et les chevaux vers d'autres destinations. Puis défilèrent les paroisses de Pointe-aux-Trembles, Longue-Pointe, Saint-Laurent et enfin l'immense cité de Montréal, encore plus grande que Québec puisqu'elle comptait près de 60 000 habitants.

Comment allais-je pouvoir me retrouver dans ce labyrinthe de rues et cette fourmilière humaine ? Je fis une petite prière à Dieu pour lui demander de m'aider à ne pas commettre d'erreur irréparable. Ah ! Si mes parents me voyaient affronter ces dangers, quelles angoisses les étreindraient !

En débarquant à Montréal, l'idée me vint immédiatement de m'habiller en garçon. C'était mon refuge contre la plupart des dangers. Je m'isolai dans une chambre de l'auberge-relais de poste pour enfiler rapidement ma chemise écossaise et le pantalon de velours. Je pris soin de glisser la hache dans ma ceinture sous ma chemise de laine, d'attacher contre ma cuisse le poignard dans sa

gaine de cuir. La doublure déchirée, au fond de ma poche, me donnait accès au couteau. Mieux valait prévoir le pire. Ceci fait, je plaçai quelques piastres dans ma poche droite,... et la belle robe de dentelle et le chapeau à aigrette dans mon baluchon, au risque de froisser leur féminité et de briser les fragiles plumes d'aigrette.

— Et maintenant, il ne me reste qu'à retrouver mon oncle Ildefonse et surtout mon beau Rémi... Une aiguille dans une meule de foin ! pensai-je.

La ligne de poste poursuivait son éternel voyage vers New York. Plusieurs émigrants montèrent pour occuper nos places. C'était, comme je l'ai dit, l'itinéraire habituellement suivi par les dizaines de milliers de Canadiens français et d'Irlandais qui allaient repeupler la Nouvelle-Angleterre. La population protestante de ses six états, hostile à cette invasion papiste, fuyait la côte Atlantique pour aller fonder de nouveaux Portland protestants sur la côte du Pacifique, avant d'y être rattrapée aussi, car on ne réussit jamais à fuir ses peurs, surtout quand elles sont imaginaires.

Je sortis sur le trottoir de l'auberge. Malou me rejoignit, et pour m'exprimer sa joie délirante de me revoir dans ma tenue de garçon, il se mit à sauter autour de moi en jappant de bonheur. C'était une réaction plutôt rare, car mon chien avait plutôt tendance à demeurer peu démonstratif dans les moments les plus exaltants ou dans les dangers les plus imminents ; comme un vrai gentilhomme. Il retrouvait enfin son maître, son vrai compagnon de voyage.

— Allons-y, Malou ! Nous voilà arrivés à Montréal !

37. Perdue dans la misère

J'avais quitté sans regret la belle diligence aux murs capitonnés, qui, durant trois jours, m'avait rompu les reins sans toutefois réussir à briser mon entêtement inébranlable à retrouver mon cher Rémi, que je suivais de loin comme les Rois Mages l'étoile du Berger.

Ma satisfaction d'arriver au bout de mon voyage était pourtant loin d'être débordante, car je savais que désormais et jusqu'à ce que je les retrouve, j'étais livrée à mes seules forces dans la plus grande ville du Canada et même de l'Amérique du Nord. On croit toujours avoir atteint le terme de ses épreuves sans se rendre compte que ce n'est qu'une simple étape de la vie.

Je sentais mon estomac fort serré sous ma chemise écossaise ; serré par la bourse rebondie de la généreuse Madame Légaré, certes, mais aussi par la peur de me perdre dans cette masse humaine, même avec mon cher et fidèle Malou derrière mes mollets.

Pour me conseiller sur le choix d'un hôtel, je décidai sagement de m'adresser à trois dames fort décemment vêtues qui péroraient sur le trottoir :

— Pardon Mesdames, pourriez-vous m'indiquer un hôtel pas trop dispendieux ?

Les dames tournèrent vers moi leurs grands yeux étonnés, et l'une d'elle me répondit dans une langue étrange que je ne compris pas. J'étais sur le point de répéter ma question, sans doute mal formulée, lorsque, avec un ensemble parfait, elles me tournèrent le dos pour s'éloigner. Tel fut mon premier contact avec la langue anglaise.

Une autre femme, dont la tenue révélatrice ne me révéla rien, tant j'étais peu familiarisée avec les vicissitudes de cette grande ville, faisait le pied de grue dans la rue Saint-Paul. Je lui posai la même question.

— L'Hôtel Rasco est très bien si tu n'as pas trop d'argent, mon tourtereau, me répondit-elle avec gentillesse. Continue tout droit et tu trouveras cet hôtel sur ta gauche, juste en face de la rue du Marché Bonsecours.

— Merci, Madame.

— De rien, et que Dieu te protège !

Je marchai quelques minutes et trouvai enfin une enseigne un peu rouillée qui indiquait *Rasco's Hotel*. C'était un vaste bâtiment dont la façade lépreuse laissait aussi deviner la même inscription gravée dans les pierres taillées du linteau de la porte. Les nombreuses fenêtres de ce grand édifice regardaient tristement la rue Saint-Paul. La plupart des vitres de l'hôtel, brisées depuis longtemps, arboraient de vulgaires morceaux de carton. Après quelques hésitations, j'entrai dans le hall. Le réceptionniste, barricadé derrière un comptoir crasseux, dirigea sur moi son œil gauche, car un bandeau noir couvrait le droit.

— Bonjour Monsieur. Avez-vous des chambres pas trop chères ?

— Je n'ai que ça, mon p'tit gars ! Pour combien de personnes ?

— Pour moi seul.

— Pour combien de temps ?

— Je ne sais pas encore. Je suis à la recherche de mon oncle Ildefonse de La Durantaye et de mon cousin Rémi Bernier… Vous connaissez, non ?

— 'Coute-moi, p'tit gars, répondit l'homme en s'esclaffant. Il y a près de 60 000 habitants à Montréal. C'est la plus grande ville d'Amérique du Nord…

— Oui, bien sûr… Ma question est niaiseuse.

— Un p'tit peu, oui ! Je n'te l'fais pas dire !... J'te donne la chambre pour une semaine. Ça f'ra une piasse[41] et vingt-cinq.

Je payai sur le champ. Il me rendit quelques sous de monnaie. Puis, il prit dans un tiroir une clé de fer un peu rouillée, une chandelle de suif toute boursouflée de coulées figées, et m'entraîna par des couloirs obscurs, malpropres et nauséabonds. La peinture des murs s'écaillait et j'aperçus un enfant sale et mal peigné qui arrachait un copeau de peinture et le croquait avec bruit dans sa petite bouche affamée ourlée de morve brillante.

La plupart des portes de chambres restaient entrebâillées, et la faible lueur de la chandelle fumante laissait entrevoir un désordre indescriptible. Tout était sordide et puait l'urine, les ordures et le whisky. Partout, des trous dans les murs, cicatrices de coups de poings ou de pieds, exhalaient la violence, la négligence et l'abandon.

Dans les décombres des chambres à coucher, je discernais des hommes, des femmes, des enfants déguenillés, presque nus, couchés sur des grabats infects. Certains essayaient d'entonner des refrains grimaçants de leur voix hésitante d'ivrognes ou de déments. D'autres semblaient désespérément malades et poussaient des gémissements lamentables d'agonisants. D'autres, encore, s'insultaient à grand renfort de blasphèmes. J'en vis même, par la suite, qui se battaient aux poings ou au couteau.

C'était vraiment l'enfer des pauvres, sous-produit de la révolution industrielle de l'Angleterre qui nous interdisait de la concurrencer.

— Oui, je sais, murmura le réceptionniste un peu gêné par tant d'horreur. Ça pourrait être mieux. Mais oubliez pas que pou'l'prix d'une seule journée, vous avez tout'la s'maine.

— Oui, bien sûr ! dis-je simplement.

---

[41]Piastre.

— Les uns sont des blessés ou des victimes d'accidents de travail congédiés pour cette raison. Les autres, sans emploi, ont attrapé la tuberculose, le typhus, la variole ou même le choléra apporté par les pauvres Irlandais…

— Oui, je suis au courant…

— Leur seule consolation est le laudanum…

— Le lauda… ?

— Laudanum. C'est de l'opium… de la drogue qui est produite en grande quantité dans les Indes par la *British East India Company*. Elle vend cette peste dans tout l'Empire et même ailleurs.

— Et… cette drogue est autorisée ?

— Non ! Mais elle est tolérée par les autorités car cette compagnie est très puissante. Elle achète les députés et tout l'gouvernement à Londres. Cette drogue est importée en contrebande en Angleterre, et vendue au grand public par les apothicaires qui en tirent d'énormes profits.

— C'est terrible ! Comment la reine accepte-t-elle tout cela ?

— Mon cher monsieur, elle accepte de faire la guerre à la Chine pour forcer ce pays à fumer cette drogue… Elle tolère de laisser crever les Irlandais d'faim plutôt que d'leur apporter des secours, alors qu'ils sont censés être ses prop' sujets… Alors, s'il vous plaît, ne m'parlez pas de Monarchie. La République seule est souhaitable !

— Mais cet hôtel ?

— …Cet hôtel n'est pas vieux, m'expliqua-t-il. Il a été inauguré en 1836, et, pendant plusieurs années, il a été à la grande mode. Les cantatrices célèbres, les favoris d'la fortune, les usuriers buveurs de sang ; toute la bourgeoisie riche se pressait avec délice à l'endroit même où vous vous tenez. Et puis d'autres hôtels plus récents lui ont volé la vedette de même que la clientèle… Aussi, depuis cinq ans, de déchéance en déchéance, nous ne louons qu'aux pauvres. Je vous conseille de garder votre porte barrée à double tour. Certains locataires, poussés par la nécessité et

le dénuement, peuvent se montrer dangereux. Vous semblez être un bon garçon.

— J'essaie de l'être… J'ai un chien… Est-ce que je peux le garder dans ma chambre ?

— Oui, mais ce sera quinze sous de plus.

— D'accord !

Il ouvrit une chambre et me fit entrer. L'ameublement était rudimentaire. Dans un coin, un lit avec un vieux matelas. Une chaise. Une table de bois dont un pied cassé reposait sur une caisse. Sur la table, une cuvette de faïence ébréchée et une grosse cruche vide.

— Voilà ! Vous êtes chez vous ! Chambre 222. C'est facile à se rappeler ! J'vais vous mettre des draps au lit et remplir la cruche d'eau potable. Les draps sont pour la semaine. La salle des pots de chambre est là-bas ! Je vais vous en faire placer un sous votre lit ! Quand il est plein, vous le videz dans l'un des autres pots de la salle, là-bas !

38. Un hôtel plein de canailles et de vermine

L'hôtel était un vrai nid de vermine et de canailles. Je fis entrer Malou qui trouva, lui, l'endroit des plus convenables. Il fit le tour du propriétaire en reniflant les milliers d'odeurs qui évoquaient sans doute dans sa tête les mets et les êtres les plus divers. L'examen terminé, il se coucha, satisfait, dans un coin tranquille. Quelques minutes plus tard, je sortis avec lui pour acheter de quoi manger dans une épicerie toute proche. Le quartier était l'un des plus vieux de la ville.

À mon retour, dans la soirée, je passai devant les chambres ouvertes que la flamme tremblante de ma chandelle de suif remplissait de fantômes misérables. Des yeux curieux s'accrochaient à mon ombre fugitive.

— Hé ! Toé ! Tu viens-tu voir par icitte ?

J'accélérai le pas pour fuir l'étreinte de ces regards de détresse et de ces appels à l'aide. Ma chandelle et les rares becs de gaz installés contre les murs du corridor me permettaient de distinguer les physionomies grimaçantes de la pauvreté. Je n'avais jusque-là jamais réalisé à quel point la profonde misère rend hideux et repoussant.

— As-tu un peu de monnaie ? J'ai p'us de laudanum pour me soigner. Chui malade, malade à mourir !

Le lendemain, après une nuit passée à traquer en vain les poux et les punaises, je me mis en quête d'un emploi en espérant plus de succès que dans la recherche des parasites. Il me restait encore de quoi vivre, mais je redoutais de me trouver démunie comme ces pauvres humains réduits à la dernière mendicité. Je n'aurais plus, alors, que

ma jeunesse et ma santé ; mais je savais que ces deux privilèges étaient aussi éphémères et fragiles que les roses.

Mon but ultime restait de retrouver mon cher Rémi et sa famille. J'appris dans les semaines qui suivirent que, parmi ces pauvres gens qui vivaient dans notre arche de Noé, presque tous venaient de la campagne où ils avaient fui des fermes surpeuplées.

J'arrivai un jour dans ma chambre, lorsqu'une enfant blonde, aux yeux bleus profondément enfoncés dans leur orbite, sortit dans le corridor et me lança :

— Hey ! Hey !

Je me retournai.

— Que veux-tu, petite ?

— Dia diout ![42]... Ma... maman... mourir !

Je revins sur mes pas.

— Quoi ? Ta maman est morte ?

— Oui ! C'est ça !

J'entrai dans la chambre... infecte. Je donnai involontairement un coup de pied dans une grande boîte de carton. Quatre cafards affolés se sauvèrent à toutes pattes pour disparaître dans une fente de la plinthe disjointe. Dans le visage décharné de la pauvre mère, de grands yeux bleus, tout ouverts, paraissaient envahir ses joues faméliques. Elle gisait sous une pile de vêtements. Je touchai son front... glacé par la mort. Ses mains étaient déjà rigides.

— Maman... caressait souvent... mes cheveux... Elle demandait de... l'embrasser... pour la réconforter... Aujourd'hui... elle a rien demandé... Je croyais... elle dormir... Mais dormir trop longtemps... j'ai voulu la réveiller... par un baiser... Elle était très froide... je l'ai couverte... tous nos vêtements... pour la réchauffer... Mais elle restait froide... Alors j'ai pensé elle était morte. J'ai essayé... avertir le réceptionniste... il écoute pas...

Je descendis à la réception pour demander de l'aide. L'homme de service m'avisa qu'il fallait attendre le len-

[42] *Bonjour !* en gaélique d'Irlande. [Note de l'auteur]

demain, car la soirée était trop avancée. Le tombereau pour le ramassage des cadavres ne passait qu'à l'aube. Ce soir-là, je pris la pauvre enfant dans mon lit.

— Comment pourrais-je laisser cette gamine dormir auprès du cadavre de sa pauvre maman ? pensai-je.

Le lendemain, le corps décharné fut emporté. La charrette contenait déjà trois épaisseurs de cadavres. C'était bien triste de voir le chagrin de la pauvre enfant quand sa mère fut emportée à la morgue municipale, dernière étape avant la fosse commune. Comme par un fait exprès, j'entendis parler le jour même d'une organisation caritative qui recueillait les enfants abandonnés.

— Vous savez, me dit le réceptionniste borgne. Les enfants ont peu de valeur de nos jours. Les enfants nés en dehors du mariage, sont appelés « les enfants du péché ». Comme si c'était leur faute. Certains de ces petits deviennent des « enfants cachés », ils sont élevés incognito à la campagne.

— C'est terrible. Et nous nous croyons de bons chrétiens !

— Vous avez raison. Mais il existe dans la rue Saint-Nicolas une association appelée, la Société Saint-Vincent-de-Paul.

— À quoi sert-elle ?

— Elle recueille tous les enfants abandonnés, et elle les élève grâce aux aumônes recueillies par leurs aumôniers.

— Voilà ce qu'il me faut.

— Elle s'occupe des pauvres sans se soucier de leur religion.

— J'y vais dès cet après-midi !

39. Un client courageux mais pas téméraire

Ma recherche assidue de mon cousin Rémi et d'un emploi m'amena à explorer les rues insolites de Montréal qui me comblaient d'émerveillement. Il ne se passait pas une semaine sans que je découvre une nouvelle surprise qui m'ébahissait. Un jour, c'était un violoniste qui grattait sur son instrument des airs romantiques.

— Tiens ! Un violoneux ! Je vais m'arrêter un instant pour l'écouter !

— Venez ! Approchez, Mesdames et Messieurs ! criait un peu plus loin un joueur d'orgues de Barbarie en tournant sa manivelle sur des rengaines frivoles de Paris. Venez écouter les chansons du Tout-Paris !

C'était si beau ! Un dimanche après midi, un funambule dansait sur un câble au-dessus de la rue Saint-Paul tandis que, circulant dans la foule de badauds, ses acolytes recueillaient les petits sous en criant :

— Donnez un penny ou une piastre ! Peu importe ; mais donnez quelque chose. Cet artiste ne vit pas de l'air du temps. Soyez généreux ! Il risque sa vie pour vous distraire ! Soyez très généreux !

Un petit galopin qui se permit de quêter dans la foule sans appartenir au groupe se fit rudement secouer par le collet. Un samedi, un joueur de marionnettes s'installa sur le trottoir pour faire rire les gens. Et, tandis que le Guignol bastonnait le policier, ses comparses tâchaient de voler les goussets des spectateurs.

Au milieu des passants, circulaient de jeunes vendeurs de journaux. Ils hurlaient :

— *Le Monde ! Le Monde* !

D'autres criaient :

— *The Gazette ! The Gazette !*

On voyait aussi, comme à Québec, des colporteurs de toutes sortes qui annonçaient ce qu'ils vendaient, des guenillous[43], des commissionneux[44] toujours pressés, qui couraient du matin jusqu'au soir, à pied ou à cheval. Un jour, j'en vis passer un très grand, équipé d'un pilon à patates[45]. Le pauvre garçon courait à perdre haleine sous les quolibets des passants. Mais, il faut bien vivre !

Grâce à mes vêtements de garçon, j'avais obtenu un emploi de serveur depuis un mois environ dans une taverne de la Place d'Armes, quand il se produisit un événement notable. Un soir de mauvais temps, un client, de taille plutôt modeste mais large d'épaules, avec des muscles impressionnants, vint s'attabler dans notre établissement. Une mauvaise et profonde cicatrice déformait sa joue, probablement dessinée par quelque vicieux coutelas dans une sombre ruelle de notre grande ville. Son nez en pied-de-marmite indiquait qu'il n'avait pas fait que donner des coups.

Nous, les serveurs, nous connaissions les vices et les vertus de chaque buveur. L'un était plutôt « constipé du pourboire » comme disait mon patron tavernier ; l'autre avait l'ivresse joyeuse et généreuse... Dès la première semaine, on put se rendre compte que cet individu avait l'ivresse morne et coléreuse, et qu'il s'en prenait facilement aux serveurs à partir du cinquième verre.

— Tabarouette ! pensais-je souvent. J'espère qu'il ne viendra jamais à l'une de mes tables !

Malheureusement, un petit mois après sa première visite, il vint se placer dans ma section après m'avoir regardée avec insistance. Dès qu'il leva la main en bran-

---

[43]Des chiffonniers.

[44]Des commissionnaires, coursiers ou courriers.

[45]Une jambe de bois.

dissant quatre doigts noueux dont l'un n'alignait que deux phalanges, je lui servis aussi vite que possible ses quatre premières bières ; une simple « entrée en matière » pour son gosier toujours aride. Il allait d'ailleurs faire de la place toutes les trente minutes dans le local voisin, la salle des pots de chambre.

Alors que je déposais devant lui une troisième tournée de quatre verres, il se mit à observer fixement mes bras, mes jambes et mes épaules d'un air qu'il voulait méprisant. Il regarda ensuite ses propres bras en simulant une immense admiration. Puis il plaça son bras près du mien et éclata d'un rire bruyant d'ivrogne :

— Hey ! Toé, t'es un vrai bûcheron, ah ! ah ! ah !

— Non ! Pantoute ! dis-je, à demi effrayée. Je suis un serveur de bière !

— Moé, sacrifice ! J'pensais qu't'étais un bûcheron, avec tes gros bras et tes jambes de créature. Ah ! Ah ! Ah !

Ses commentaires qu'il voulait insultants et provocateurs ne me touchaient guère, car les gros bras n'ont jamais suscité mon admiration. Les brutes et les abrutis accordent en général une importance excessive à la force physique, qu'ils sont fiers de posséder ou qu'ils désirent acquérir. Malheureusement, ses propos, que je trouvais non blessants en eux-mêmes, finissaient par m'exaspérer, car sa façon de les proférer était outrageante. Tout est dans la manière et dans l'intention !

L'alcool aidant, l'ivrogne devint de plus en plus hostile face à mon absence de réaction. Il commença à me provoquer, espérant une victoire facile qui flatterait son orgueil :
— Moé, j'va t'montrer c'que c'est un vrai homme ! R'garde donc mes bras… ils sont plus gros qu'tes

jambes.

Espérant le calmer, j'abondais dans son sens :

— Vous avez raison, vos bras sont plus gros que mes jambes.

Mais c'était en vain, il voulait sa minute de gloire avec un plus faible que lui, et il l'aurait coûte que coûte. Il recherchait quelque compensation puérile pour sa vie ratée. Mes concessions et ma faiblesse apparente l'incitaient à m'agresser. Rien n'est pire que les pacifistes trop débonnaires face aux brutes.

— Viens donc par icitte, mon p'tit fifi[46]. Moé, j'va t'culbuter. Viens donc, mon p'tit niaiseux ! T'as l'air d'une créature !

Alors, n'ayant pas assez de muscle, je fis marcher mon cerveau. Je me mis à parler fort ; très fort, pour que tout le monde, le personnel comme les clients, soit témoin de l'humiliation de cet imbécile. Il y avait dans cette salle Jérôme Sanschagrain, une espèce d'hercule, gentil comme un agneau, comme le sont habituellement les vrais hommes, ceux qui n'ont pas à se prouver qu'ils le sont. Il était assis à une table, et savourait paisiblement sa bière, sans rien dire. Je me mis donc à parler très fort mais avec toute l'apparence du calme.

— Mais qu'est-ce que vous avez contre moi ? Je ne vous provoque pas, moé ! Je vous sers, c'est tout ! Vous me bavez[47] ! Pourquoi ?

L'insolent resta un instant interdit, muet, surpris par la force de ma voix. Mais, il retrouva vite son ton hargneux :

— Hey toé ! T'es ben arrogant, mon p'tit sacrifice ! J'va t'fermer ta sale gueule, moé !

Furieuse, je me mis à vociférer en faisant de grands gestes :

— Pourquoi vous acharnez-vous contre moi ? Parce que je ne suis pas aussi fort que vous ? Vous voulez prou-

---

[46]Garçon efféminé.

[47]"*Vous me harcelez, vous me tourmentez.*"

ver votre courage à bon compte ! Si vous voulez vraiment montrer votre courage… Si vous êtes vraiment courageux, essayez de culbuter Jérôme Sanschagrain !

Et, ce disant, je m'approchai de Jérôme pour poser la main sur son énorme épaule en espérant le sortir de sa torpeur d'ivrogne. Ce dernier leva la tête d'un air ahuri :

— Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui s'passe, icitte ?

— Il y a un homme là-bas, qui veut te casser la gueule. Moi je gage un 5 sous que tu vas lui en faire manger une bonne, de raclée ! Qui veut parier un 5 sous pour Jérôme ?

Après deux secondes d'hésitation, quelques mains se levèrent, puis tout le monde voulut parier pour Jérôme en considérant les muscles du butor.

— Allez, venez donc vous mesurer à Jérôme Sanschagrain ! C'est le moment de prouver votre courage. Viens nous faire gagner de l'argent !

Le résultat confirma mes attentes. Le butor se tassa sur sa chaise en baissant la tête. Tous les muscles de son visage, qui, sous l'effet de la colère et de la haine, s'étaient armés comme le chien d'un fusil, se détendirent alors de peur, et ses traits se mirent à pendre de son visage flasque d'ivrogne.

— Alors, vous vous dégonflez ?… Finalement, vous n'êtes pas si courageux que ça !

— Sacrebleu ! murmure-t-il en me lançant un regard mauvais, en dessous. Y m'a rien fait, lui !

— Il t'a rien fait, et moi non plus j't'ai rien fait. Bon maintenant ça suffit. Payez vos bières et allez vous-en. Vous devez une piastre et vingt-trois sous.

L'inconnu sortit un billet de 2 $ américain tout froissé, me le tendit en baissant la tête, je lui rendis 77 cents. Il empocha la monnaie sans la regarder, enfila sa tuque et sa veste, et, le regard de biais, se dirigea vers la double porte à chicane, faite pour que la clientèle en état d'ébriété ne blesse pas la vue des passants par leur aspect désolant. Avant qu'il ait disparu, je lui lançai :

— Et merci pour les cinq sous que tu as payés pour chacune des vingt personnes qui ont gagé contre toi.

Je me tournai vers les autres clients et criai :

— Il vous offre deux bières gratuites.

Il ne revint jamais dans notre taverne de la Place d'Armes. Mais j'avoue que j'étais bien fière d'avoir mon loup gris à mes côtés quand je rentrai chez moi, ce soir-là.

40. Le duel à la hache

À une autre occasion, un client qui pensait resquiller sur le nombre de bières consommées, contesta l'addition finale. Je sais que certains taverniers trichent sur les nombres. C'est d'autant plus facile quand les clients perdent la raison après avoir ingurgité une quantité effarante de bière.

Mon client, donc, prétendit avoir bu dix verres, alors qu'il en avait englouti seize. J'allais devoir éponger moi-même le manque à gagner, car le barman, lui, me réclamait le prix des seize consommations.

— Débrouille-toi comme tu peux, mais tu m'as pris seize bouteilles et tu me payes ce nombre ! me disait le barman.

Je refusai donc d'accepter l'exigence malhonnête du client, même pour éviter sa fausse colère. L'idée de l'injustice m'a toujours révoltée. Je m'obstinai à lui réclamer mon argent, de telle sorte que l'individu, hargneux et frustré, en vint rapidement à m'insulter, croyant s'en tirer à bon compte dans le cas où nous en viendrions aux mains. Il ignorait que Malou, couché derrière le comptoir, semblait dormir mais écoutait religieusement le ton de ma voix.

À la grande surprise du client, c'est moi qui le provoquai :

— Vous m'insultez, c'est donc mon droit de réclamer réparation.

— Qu'est-ce qu'il bave, ce niaiseux ?

— Oui, vous m'avez insulté. On va se battre, et comme j'ai le choix des armes. Je veux qu'on se batte à la hache.

Joignant le geste à la parole, je tirai ma hachette d'une guenille. J'entendis des "Oh !" et des "Ah !" Les clients n'en croyaient pas leurs yeux et leurs oreilles. Certains me prirent sans doute pour un demi-fou ou tout au moins un fanfaron qui cherchait à frimer et qui allait sans doute perdre son ardeur et son courage dès que le tricheur se lèverait pour en venir aux mains. Toute l'assistance était fort captivée par la tournure inouïe que prenait l'événement. Enfin, un spectacle palpitant allait distraire les buveurs et chasser un instant l'ennui mortel qui dévorait leur pauvre vie à belles dents comme une hyène vorace !

Pour ma part, je n'ignorais pas non plus que les duels étaient proscrits par la loi et que le survivant serait jeté en prison et pendu pour assassinat. Mon père m'avait affirmé que, au temps de la Nouvelle-France, les duellistes étaient pareillement étranglés et pendus. Comme j'escomptais être la survivante, je ne tenais pas à finir au bout d'une corde de chanvre.

Agréablement impressionné par l'étroitesse de mes épaules, ainsi que par la minceur de mes bras et de mes jambes qui avaient perdu la musculature acquise avec les avirons et le lancer de la hache, le client accepta immédiatement le défi, qu'il ne pouvait d'ailleurs pas refuser sous peine de ridicule. Il demanda simplement une hache. Enfin convaincus qu'il ne s'agissait pas d'une bravade de ma part, les clients commencèrent à écarter les grandes tables de bois pour dégager un espace au centre.

— Avant d'aller chercher une autre hache, et de vous fendre le crâne, je voudrais faire un petit concours de tir avec vous, lui dis-je. Ainsi vous saurez avec qui vous avez accepté de vous battre.

L'homme pâlit un peu, se demandant avec appréhension s'il n'avait pas commis une erreur en acceptant le défi. Je lui passai ma hache en l'invitant à la jeter à quatre mètres de là, au centre de la porte de chêne. Le client se

mit en position, mais, avant de lancer la hache, il me dévisagé durant plusieurs secondes, puis ses yeux se posèrent sur la hache. L'homme semblait hésiter sur le parti qu'il devait prendre. Je commençais moi-même à pâlir, sachant que l'ivrogne pouvait facilement se jeter sur moi et me tuer d'un seul geste.

Tous les clients retenaient leur souffle. J'avais fait une erreur en lui donnant cette arme dangereuse. C'est alors que trois ou quatre clients sortirent un pistolet de leurs vêtements, et le tavernier cria :

— Côôôlline, fais pas l'niaiseux, Jean-Paul Prudhomme ! Tu s'rais mort avant Alexis !

— Mais sapristi, qu'est-ce que vous allez imaginer ? J'suis pas capable de traîtrise ! répondit l'homme en posant son chapeau haut-de-forme sur une table.

Seule, la crainte du châtiment fait réfléchir les scélérats. Il se pencha, visa longuement la cible et lança la hache avec une force considérable. L'arme manqua la porte mais vint frapper le chambranle avec violence, puis tomba sur le plancher dans un fracas assourdissant.

Je ramassai la hachette, pris ma position de tir, visai soigneusement, car il y avait plusieurs semaines que je ne me m'étais pas entraînée ; et Vlan ! Avec un sifflement de vipère, elle vint se planter au beau milieu de la porte. Tout le monde resta d'abord stupéfait, puis au bout de quelques secondes, applaudit en criant bravo !

— Dis donc, Jean-Paul Prudhomme. Si c'tait ta face, tu s'rais déjà en enfer. Moi, j'te conseille de faire ta dernière prière ou de t'excuser pour tes insultes, cria le tavernier au provocateur dont le visage trahissait le désespoir et la peur.

L'individu paya ses seize bières sans rechigner, puis quitta immédiatement les lieux sans prononcer le moindre mot.

— Alexis, conclut le patron. Tu vas finir par me faire perdre toute ma clientèle, à force de ridiculiser les imbéci-

les. Il faut absolument que tu fasses payer les consommations à chaque commande. Ça t'évitera les problèmes !

Grâce aux succès remportés contre ces énergumènes coléreux, tout le monde me considéra avec respect depuis ces événements. Tous ceux qui, jusque-là, me regardaient avec un brin de condescendance pour ma carrure peu impressionnante, me témoignèrent de l'amitié.

Depuis ma première altercation avec un client, je pris l'habitude de toujours venir au travail en compagnie de Malou. Avant cet événement, il venait de temps en temps. Je le fis coucher derrière le comptoir, et, un jour qu'un voleur vint revendiquer la caisse du tavernier en appuyant sa demande d'un pistolet fort convaincant, il bondit à mon appel, et saisit le bras menaçant de l'agresseur qui échappa son arme. Cela permit son arrestation.

41. Le messager du paradis

Cet exploit donna définitivement à Malou ses lettres de noblesse. Désormais, tout le monde nous considéra dans le quartier de la Place d'Armes comme des phénomènes. En conséquence de notre renommée, d'autres taverniers me firent des propositions très intéressantes. Pour nous garder à son service, mon patron dut se résoudre à doubler mon salaire hebdomadaire, et même à ajouter une obole pour la surveillance vigilante de mon loup gris.

— Malou, tu es un grand chanceux. Tu travailles en dormant, sans même t'en rendre compte, lui disais-je souvent. Et il remuait la queue comme s'il comprenait mes paroles.

Mon travail quotidien ne m'empêchait pas de rechercher mon cher Rémi et de m'occuper activement des pauvres de l'Hôtel Rasco. Je rendais visite aux curés de chaque paroisse, et le vicaire de service fouillait dans les registres paroissiaux pour voir s'il n'y avait pas un nouveau paroissien du nom de Rémi Bernier ou Ildefonse De La Durantaye. Invariablement, il secouait la tête en me disant :

— Désolé, mon p'tit gars. Ils n'habitent pas icitte !

Je repérais les nécessiteux de l'hôtel et les signalais aux œuvres charitables. L'aide gouvernementale était inexistante. Le peu d'aide aux malades et aux pauvres ne provenait que de sources privées. Le responsable du bureau de la Société Saint-Vincent-de-Paul m'expliqua qu'il voulait organiser une grande quête annuelle dans toute la ville, peu avant Noël. Il espérait ainsi aider les pauvres à

franchir sans trop de souffrance la difficile période des fêtes de fin d'année.

— Il vaudrait mieux quêter dans les quartiers riches seulement, dis-je spontanément, un jour.

— Mon cher Monsieur, je suis désolé de vous décevoir. Mais sachez que les pauvres donnent proportionnellement plus que les riches. J'en ai fait l'expérience à Paris.

Je lui promis de participer à la cueillette des dons[48]. Il avait un accent très difficile à comprendre, et ne faisait aucun effort pour articuler avec soin. Après son départ, je demandais toujours à la secrétaire ce qu'il avait dit

— Monsieur Legentil est français ; mais c'est vrai que son accent régional n'est pas facile à saisir.

En fait, je m'habituai vite aux différentes variétés d'accents français, à tel point que je fus capable de reconnaître d'où ils provenaient.

— Tiens vous venez de Gaspésie… de Québec, d'Acadie, des Cantons de l'Est, de Marseille, de Paris…

Un soir glacial d'automne, mon patron, Jules Gaudreault, m'annonça que son frère Alphonse était sur le point de mourir d'une longue maladie, et qu'il voulait organiser une « soirée de prières et de messages » pour préparer son arrivée « de l'autre bord ». Je m'y rendis car je souhaitais témoigner de mon intérêt et de ma compassion envers ce patron que j'aimais bien.

Son frère habitait un faubourg pauvre, aux rues non pavées et aux minuscules maisons de bois totalement dépourvues de revêtement de pierre, de stuc ou de mortier ; une de ces maisons qui caractérisaient l'habitat des classes laborieuses, que la municipalité de Montréal interdira après le grand incendie de 1852, pour ne permettre

---

[48]Cette quête annuelle de décembre subsiste encore aujourd'hui. Elle a pris le nom de Guignolée sans que l'on sache pourquoi. Les quêteurs chantent une chanson devant la porte afin de stimuler la générosité des gens.

que les revêtements de brique et les toits plats de zinc ou de gravier ignifugé.

Nous fûmes fort bien reçus avec un repas léger car certains venaient de très loin : de Bytown[49] à l'ouest et de Trois-Rivières à l'est. De nombreux voisins et amis avaient tenu à être présents pour l'ultime rendez-vous, car beaucoup voulaient confier quelque urgente commission au mourant, allongé derrière un lourd rideau de velours qui lui servait d'isoloir. Son corps, corrompu par la tuberculose, demeurait extrêmement contagieux.

Comme nous tous, Alphonse avait traversé la vie en marchant sur la pointe des pieds pour éviter le choléra, le typhus et d'autres maladies plus horribles encore. Mais la vie étant elle-même une maladie mortelle, il avait malencontreusement contracté la tuberculose qu'il avait négligé de surveiller. Cette maladie lui avait accordé une agonie beaucoup plus longue, certes. Mais en dépit de ce délai de grâce, la mort avait tout de même fini par prendre la liberté de s'inviter chez lui.

La foule des visiteurs se tenait dans l'unique pièce de la maison. L'un après l'autre nous venions nous planter devant le paravent de velours épais pour charger Alphonse de nos recommandations, que j'entendais très distinctement, car j'avais le privilège involontaire d'être assise près du rideau :

— Bonjour Alphonse Gaudreault. C'est Jean-Pierre Duval… Y paraît qu'ça va pas ben ben ? hésita un quémandeur.

— Bonjour Jean-Pierre Duval… L'docteur y m'a dit que j'pars d'main matin… Si t'as… que'qu'chose à dire… à ta femme… ?

— J'aimerais que tu dises à ma pauvre Symphorienne que les enfants vont bien. Notre truie Lucie a mis bas une belle portée de cochonnets… Mais la vache laitière n'fait pres-

[49]Le village forestier de Bytown fut renommé Ottawa sept ans plus tard, en 1857, pour devenir la capitale fédérale du Canada.

que p'us d'lait… Et peut-être ma Symphorienne pourrait-elle s'arranger avec l'Bon Yeu pou' la guérir…

— Oui, j'va lui en parler… T'as ben ben souffert, hé, quand ta Symphorienne est partie ?

— Oui, ben, ben. Cré moé, ça fesse[50]!… Et p'is, à part de tça… si elle pouvait m'faire trouver une job dans l'boé pour c't'hiver ; parce que d'après c'qu'on m'a dit, la bonne ouvrage s'ra rare, c't'hiver !

— Tu peux compter sur moé, mon Jean-Pierre !

Chacun chargeait Alphonse de communiquer avec les âmes qui avaient fait partie de sa vie. L'un voulait envoyer un simple petit message d'amour, l'autre désirait que l'agonisant intercède auprès de qui de droit pour guérir un malade, ou auprès de saint Antoine de Padoue pour retrouver un objet perdu, punir un coupable, obtenir justice… ou même décrocher un petit passe-droit.

Cette veillée fut pour moi mémorable et déchirante. Alphonse quitta effectivement ce bas monde au petit matin, mais accompagné, au moins jusqu'à la porte, par tous ses amis et voisins. Il eut sans doute beaucoup de mal à voler vers le Paradis, tant il était lourdement chargé de toutes les demandes et recommandations, si importantes pour chacun des pauvres mortels qui attendaient leur tour de se charger eux-mêmes des commissions de leurs frères humains. Car la mort est toujours là, dans un coin de la chambre d'un malade, comme une araignée qui regarde voleter une mouche près de sa toile-piège. Et si le malheureux guérit, la mort sourit car elle sait que ce n'est que partie remise. Tôt ou tard, elle gagnera.

---

[50]Ça fesse ! = ça frappe ! C'est frappant !

42. L'agression

Soucieuse de venir en aide aux pauvres gens de l'Hôtel Rasco rongés par la phtisie, je me rendais souvent au bureau montréalais de la Société Saint-Vincent-de-Paul, qui se trouvait dans la rue Saint-Nicolas. En ces lieux, des personnes dévouées recueillaient les enfants abandonnés, comme ils avaient fait avec la fillette irlandaise dont la mère était morte de misère :

— Je sais qu'on ne pourra jamais remplacer ta maman, mais ici tu auras trois papas et cinq mamans, lui dit le responsable en lui tenant la main.

Les docteurs, qui en savaient à peine plus que leurs patients dans le domaine médical, amputaient des bras et des jambes, ouvraient des poitrines et des ventres sans trop se soucier de propreté, arrachaient avec des tenailles de forgeron une dent pour 15 sous, et deux pour 25, introduisaient dans les gorges malades des pilules, mauvaises comme du fiel et nauséabondes comme de la fiente. Tout était si coûteux que les pauvresses de l'Hôtel Rasco et des autres « cours des miracles » de Montréal, devaient accoucher seules, car elles n'avaient pas les moyens de débourser une piastre et cinquante pour faire venir un médecin accoucheur, ou même "un-trente-sous[51]" pour une visite à domicile. Il fallait fuir le pays au plus vite, car la pauvreté et le malheur rôdaient comme des loups affamés en quête de proies faciles, blessées par la vie ou trop épuisées pour avancer.

Ma vie à Montréal était toujours pleine d'imprévus. Il n'était pas rare qu'une femme de ménage de la taverne me

---

[51]Qui équivaudra à 25¢ au moment où fut créé le dollar canadien. De ce fait, le quart de dollar fut toujours appelé « un trente sous ».

demande de la raccompagner chez elle, avec mon chien et ma hache qui m'avaient acquis une réputation des plus enviables.

— Ça te dérangerais-tu, Alexis ?

— Non, pantoute. C'est avec plaisir, Élodie !

J'en soupçonnais d'ailleurs certaines de vouloir me faire la cour et de me ramener intentionnellement à leur domicile, même si cette hardiesse n'était pas courante à l'époque. Je restais toujours habillée en garçon pour garder mon emploi de serveur de taverne, et puis j'avais commencé mon séjour à Montréal en vêtement masculin, et il devenait délicat d'envisager un changement trop brusque sans choquer mon entourage.

Je devais souvent me déplacer de nuit dans les rues mal éclairées soit pour rentrer chez moi après le travail, soit pour retrouver la trace de mon cher cousin Rémi. Je profitais de tous mes jours de loisir pour lancer en vain d'incessantes incursions dans les nombreuses paroisses des faubourgs de Montréal ou dans les villages avoisinants. Toutes ces paroisses s'étoffaient rapidement des milliers de pauvres gens, surplus des campagnes surpeuplées, qui venaient chercher un travail bien hypothétique dans la grande ville. Les déplacements nocturnes restaient donc dangereux et semés d'embûches, surtout en cette période de marasme économique. Tout allait mal au Canada et le nombre d'agressions dans les rues de nos deux grandes villes s'était multiplié. Afin d'éviter de tomber sur des malandrins, je changeais très souvent d'itinéraire pour rentrer à mon hôtel ; surtout après mes violentes altercations avec les clients querelleurs de ma taverne.

L'éclairage des rues laissait beaucoup à désirer, et, en dépit de mon habileté à la hache et au couteau, ainsi que la présence occasionnelle de mon chien-loup, je préférais éviter les mauvaises rencontres toujours dangereuses. Un coup de couteau est vite donné ; les médecins et les chirurgiens avaient la fâcheuse habitude d'achever leurs patients plus qu'ils ne les soignaient.

— Ces charlatans guérissent les malades en les envoyant au paradis, où la maladie n'existe plus, plaisantait mon patron en riant.

Un jour, j'avais laissé Malou à la taverne pour assurer la sécurité de mon patron, et je marchais, toujours sur le qui-vive, dans une ruelle sombre du centre-ville, lorsqu'une fripouille me ceintura par-derrière et me glissa une lame de dague sous le cou :

— Donne-moi tes sous sinon t'es mort, mon maudit ! cria-t-il d'une voix affolée qui montrait qu'il n'était pas un voleur endurci.

— J'ai vingt chelings, mais c'est pour acheter du pain pour mes enfants ! dis-je en faisant semblant d'être paralysée de frayeur pour lui faire commettre quelque erreur.

Il faut dire que dans ma crainte d'une agression, j'avais maintes fois répété dans ma tête la scène de la riposte au point qu'elle était presque devenue un réflexe. D'abord, je devais rassurer le voleur en lui répondant que je me préparais à lui donner mon argent pour qu'il patiente un peu avant de me tuer. Puis, profitant du délai, je fouillais dans la poche de mon manteau comme pour prendre ma bourse alors que j'en tirais ma hachette. En sortant mon arme, j'allongeais un coup de talon dans l'entrejambe du voleur pour distraire efficacement son attention. J'imaginais même une pointe d'humour, en lui donnant le coup de pied bien placé :

— Oh ! Excusez-moi, Monsieur ! Oh que je suis donc maladroit ! J'espère que je ne vous ai pas fait trop mal !

À chaque répétition je riais toute seule en imaginant la tête qu'il ferait sous mes moqueries. Mais je savais aussi que ce n'était pas un jeu et que la plupart des voleurs me tueraient froidement si je ne les neutralisais pas en un éclair, sans leur laisser le temps de se ressaisir. Profitant de la surprise, je lui assénais un coup de plat de hache sur la tête pour le mettre hors de combat, lui prendre sa dague et disparaître dans la nuit. Je ne voulais pas le faire arrêter car il risquait la corde pour vol à la tire.

À l'occasion de cette agression, tout se passa exactement comme prévu. En deux ou trois secondes – juste le temps de lui réciter ma tirade moqueuse – mon voleur se retrouva allongé sans connaissance sur la terre battue de la ruelle obscure, tandis qu'une énorme bosse se développait sans doute sur son front. Je le tirai sur le trottoir de bois surélevé pour lui éviter de se faire écraser par une charrette, et continuai mon chemin au pas de course après avoir murmuré :

— Désolée, mon p'tit gars, la prochaine fois, tu devrais mieux choisir ta victime !

Le courage intelligent consiste à essayer de prévenir les problèmes pour ne pas avoir à les résoudre, quitte à leur faire face avec courage en cas de nécessité. Toute ma vie j'ai tâché de me soumettre à ce précepte ; surtout en ces temps de stagnation économique qui créait la pauvreté. Car la pauvreté engendre les petits voleurs comme l'amour donne naissance aux enfants et aux poètes. Les riches, eux, préfèrent voler en période de prospérité économique ; le butin est plus abondant.

Certains jours, j'envisageais même d'acquérir une de ces fameuses draisiennes à deux roues dont on voyait quelques exemplaires dans notre grande ville de Montréal. Elles attiraient les regards envieux des passants. Mais tous ces « bicycles » coûtaient trop cher pour mes faibles moyens.

43. Les fantômes

Ce fut au cours de l'une de ces nuits du fameux hiver 1849-1850, que, cette fois escorté par Malou, je raccompagnais chez elle Jocelyne Ducharme, une femme de ménage qui travaillait à la taverne. J'avais en vain rendu visite à deux Conseils de Fabrique pour leur demander s'ils avaient, parmi leurs ouailles un dénommé Rémi Bernier. Au retour, je longeais un cimetière situé à l'angle des rues Saint-Pierre et Saint-Jacques, non loin du Bastion de la Paroisse, lorsque, en regardant distraitement par-dessus le mur, j'aperçus deux fantômes tout blancs. L'un d'eux s'agitait en gesticulations endiablées sur une tombe. L'autre semblait curieusement fouiller dans l'un des tombeaux. La pleine lune les éclairait très distinctement.

Je n'ai pas l'habitude de croire naïvement aux fantômes, mais celui-là secouait frénétiquement son drap blanc, sans doute pour effrayer les passants.

— Je suppose que certaines âmes qui s'ennuient dans l'Au-Delà, veulent parfois se distraire, pensai-je en hâtant le pas. L'oisiveté engendre toujours les mauvais comportements. Certains revenants cherchent à s'amuser de temps à autres en taquinant les humains… Je ne les blâme pas.

Rassurée par la présence de mon chien-loup, j'étais pourtant curieuse de voir si la Camarde[52] en personne n'allait pas apparaître pour tâcher de m'épouvanter, moi qui refusais de fuir devant elle.

— Tiens ! Tiens ! Que se passe-t-il donc ?

---

[52]La Camarde = surnom de la Mort au milieu du XIXe siècle. [Note de l'auteur]

Je me dissimulai dans un buisson qui couronnait le mur d'enceinte. À quinze mètres tout au plus de ce vieux mur de pierre, les deux fantômes vêtus de leur drap blanc traditionnel étaient laborieusement occupés à sortir un cadavre d'une tombe.

— Quoi ? Impossible !

D'une main, je me frottai les yeux, tout en serrant, de l'autre, le cou de mon fidèle Malou qui grondait doucement contre moi. Et le plus étrange de tout, c'est que les fantômes faisaient des commentaires à voix basse :

— Alors ? Tu m'aides ou tu m'aides pas, tabarnouche ? ronchonnait celui qui devait être le chef.

— J'fais d'mon mieux. Arrête de baver et de rouspéter, môôôdit !

— Fais attention, innocent ! cria le premier.

— Je me suis tordu la cheville, et j'ai un ongle incarné qui me fait souffrir, se défendit l'aide fantôme.

Je fus surprise d'entendre qu'un être désincarné comme un fantôme puisse souffrir d'un ongle incarné. Mais rien n'est sans doute impossible dans l'Autre Monde, le Monde des Ombres.

— Celle-ci sera pour toi, et la prochaine pour moi, reprit le chef.

Peut-être avais-je surpris le bon Dieu et le diable en train de se partager les âmes.

— Sapregué ! Dépêche-toi, Pierrot, dit l'aide-fantôme. Celle-ci est vêtue et décorée de bijoux comme une princesse égyptienne momifiée.

— Torrieu !... Elle aurait été surprise avant sa mort si elle avait pu imaginer qu'sa tombe serait ouverte comme un sarcophage de pharaon, ajouta l'autre en riant aux éclats.

— Ne ris pas fort, môôôdit ! Bon... déshabillons-la complètement ! Attention ! Batêche !

— J'fais d'mon mieux, sapré mille gueux[53] !

Je ne voulus pas en voir ou en entendre davantage. Pour la première fois de ma vie, je me sauvai à toutes jambes suivie de Malou qui se demandait quelle mouche m'avait piquée.

Le lendemain, je parlai de cet étrange spectacle à mon patron, le tavernier. Je pensais qu'il allait me prendre pour une folle et me suggérer que j'avais été victime d'une hallucination. À ma grande surprise, il ne parut pas étonné.

— Oui, je sais. Ce sont des étudiants de l'école de Médecine, murmura-t-il simplement, comme si l'événement était banal. Ils volent des cadavres fraîchement enterrés et les vendent pour leurs travaux pratiques en dissection. Ils peuvent ainsi payer leurs études !

— Quoi ? Parlez-vous sérieusement ?

— Tout à fait ! Les étudiants en médecine ont besoin de pratiquer l'art de la dissection des corps humains, aussi y a-t-il un gros trafic de cadavres. Les riches sont prêts à débourser plusieurs piastres pour leurs travaux pratiques, de sorte que les étudiants pauvres déterrent les morts pour les utiliser ou les vendre. Ça leur permet de payer leurs propres études.

— Mais que fait la police municipale de Montréal ?

— Rien ! Selon la loi, le vol de cadavre pour des fins de dissection n'est passible que d'une amende symbolique de 25 à 50 sous[54].

— Quoi ? C'est tout ?... C'est pas croyable, ça !

---

[53]Lénification de sacres : Sapré mille gueux ! ou Sapregué ! (en abrégé) = sacré mille Dieux ! Batêche ! ou Batoche ! = Baptême ! Torrieu ! = Tordieu ! ou Tort de Dieu !

[54]Le dernier vol de cadavre au Canada eut lieu en 1883. Après cela, une nouvelle loi considéra le vol de cadavre, avec ou sans vêtement, comme un crime grave. Pour connaître le prix de l'amende en dollars canadiens de 2012, il faut multiplier ces nombres par 25 ; soit entre 6,25$ et 12,50$, aujourd'hui dix fois moins qu'une simple contravention pour excès de vitesse.

— Oui, tout à fait. Par contre, les étudiants sont obligés de déshabiller complètement les cadavres volés, s'ils ne veulent pas être condamnés à de lourdes peines de prison pour vol de bijoux ou de vêtements.

— Un comble !

— C'est pourquoi ils enlèvent jusqu'au moindre bas, jusqu'à la moindre culotte ou boucle d'oreille. Et ainsi ils ne risquent rien… Ils se déguisent en fantômes pour effrayer les passants trop curieux.

— Ah ! Les sacripants ! Les Montréalais sont…

— Ce ne sont pas seulement les étudiants de Montréal. C'est une coutume qui se pratique partout en Amérique du Nord et en Europe. À Londres, c'est pire. Certains trafiquants tuent des passants, la nuit, pour vendre leur cadavre aux étudiants en médecine.

44. Jocelyne Ducharme

— Alexis, tu viendrais-tu te promener avec moi, dimanche après-midi ?

J'adorais visiter, en compagnie de Jocelyne Ducharme, la vieille ville de Montréal dont les fortifications avaient été démolies mais qui gardait tout son cachet ancien. J'aimais bien cette collègue et je l'appréciais beaucoup pour sa gentillesse et ses connaissances historiques. J'ai toujours ressenti une grande admiration pour le savoir. Mais, je me gardais bien de lui révéler mon secret pour ne pas compliquer nos rapports. J'aimais toujours Rémi, un rêve après lequel je courais. Jocelyne me conduisait partout et me prenait parfois la main. Je la laissais faire car elle voulait me signifier son affection. Ça me flattait, mais je me demandais quelle serait sa réaction si elle apprenait que j'étais une fille.

— Jocelyne, tu es un amour, et si j'étais vraiment l'homme de ta vie, c'est toi que je choisirais ! lui dis-je un jour.

Elle me regarda avec des yeux pleins d'inquiétude :

— Pourquoi tu dis-tu ça ? On dirait que tu as un secret !

— Peut-être !

— Tu aimes mieux les garçons ?

Pouvais-je lui avouer que je préférais les garçons ?

— Non, mais je sais que je ne pourrai jamais avoir d'enfant avec une femme !

— C'est triste parce que je veux des enfants, murmura-t-elle.

— Dans ce cas, fais attention de ne pas t'attacher à moi. Tu le regretterais.

Jocelyne était une gentille fille, et bien sûr, je ne tenais pas à ce qu'elle souffre inutilement. Elle me conduisait ainsi dans les paroisses de l'île de Montréal où je pouvais consulter les Conseils de Fabrique pour demander s'ils n'avaient pas de paroissien nommé Rémi Bernier ou Ildefonse de La Durantaye. À trois reprises j'eus de grands espoirs qui me firent battre le cœur avec violence, mais, finalement, ce n'étaient que des homonymes. Ma déception me précipitait à chaque fois dans un désespoir plus profond.

La jolie Jocelyne Ducharme au nom si pertinent me fit visiter la belle église Notre-Dame, toute neuve, située en face de la Place d'Armes, et bâtie, expliqua-t-elle, suivant les plans de Notre-Dame de Paris.

— Elle vient juste d'être terminée il y a vingt ans.

— Elle est toute neuve.

— Par ses dimensions, cette église est la deuxième du continent américain, m'expliqua-t-elle.

Un soir que nous passions devant un bâtiment en ruines, surgit une foule de jeunes gens armés de bâtons et brandissant des drapeaux tricolores vert-blanc-rouge et bleu-blanc-rouge. Ils chantaient la Marseillaise et l'hymne des Patriotes de 1837. Jocelyne poussa un soupir de découragement :

— Pourquoi soupires-tu ? lui demandai-je.

— Tous ces jeunes sont des Fils de la Liberté. Ils se battent pour que la minorité anglophone du Canada et ses extrémistes orangistes respectent les règles de la démocratie.

— Mais ces ruines ? Qu'est-ce qu'elles ont à voir avec cette histoire ?

— Il y a eu une tentative de coup d'état orangiste. Le Palais du Gouvernement du Canada[55], c'est-à-dire ces ruines, a été incendié par les extrémistes orangistes.

— Ah ?

---

[55]C'était l'immeuble du Marché Sainte-Anne qui servait de Palais du Gouvernement lorsque Montréal était la capitale de la Province du Canada.

— Résultat, cela a provoqué l'agitation des Fils de la Liberté francophones qui voulaient une vraie démocratie. Une bataille de rue s'en est suivie. Finalement, les Orangistes ont pris la fuite.

Il neigeait souvent, mais ce n'était jamais des peaux-de-lièvre[56] comme à la Rivière-aux-Rats. La pluie et la froidure me faisaient apprécier le confort relatif de la taverne, mon lieu de travail, surtout si je le comparais au froid qui régnait dans l'Hôtel Rasco dont la température des chambres pouvait, certains jours, s'abaisser jusqu'à 7 ou 8° C.

La Conférence de Saint-Vincent-de-Paul prit l'habitude d'apporter plusieurs fois par semaine de la soupe chaude aux réfugiés irlandais et aux Canadiens pauvres. Voyant un jour le directeur de l'hôtel jeter dehors une famille irlandaise qui ne parvenait plus à payer son modeste loyer, je les hébergeai dans ma chambre.

Je dormais sur le lit avec le père et la mère. Les quatre enfants tâchèrent de trouver quelque repos sur le plancher grinçant. Ils commençaient à parler français, et me racontèrent un jour :

— Avant de quitter l'Irlande, nous avons vécu quatre mois dans les champs, dans les fossés, car le seigneur anglo-protestant de la région avait incendié notre maison pour nous forcer à partir. Aussi, le plancher de ta chambre est beaucoup plus confortable que l'herbe des champs, l'eau des fossés, et les cailloux des chemins ! Crois-moi !

Les puces, les punaises et les poux n'étaient donc pas les seuls à se réjouir de cette cohabitation.

---

[56]Peaux de lièvres = gros flocons de neige.

45. Enfin, mon amour Rémi

En dépit de mes recherches permanentes, je ne pouvais retrouver la moindre trace du beau Rémi ni de la famille de mon oncle. Ils avaient probablement émigré. Je ne pouvais les en blâmer. Un jour de février ou de mars, je devais aller dans un faubourg afin de rendre visite à un vieux couple malade qui m'avait été chaudement recommandé par Monsieur Gustave Larouche, sous-directeur de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul.

Je tenais sous le bras, enveloppées dans du papier-journal, une belle miche de pain et deux généreuses tranches de lard avec lesquelles j'allais pouvoir redonner quelques forces à ces miséreux.

Je marchais dans la rue dont la neige avait été tassée par une « charrue » après la tempête de la semaine précédente pour permettre aux véhicules sur patins de glisser plus aisément et aux chevaux de ne pas « caler » jusqu'au ventre. Cette charrue était un grand triangle de madriers massifs tiré par un puissant équipage de gros chevaux Percheron. Au moment de mon passage en ces lieux, elle aplanissait une rue adjacente et j'entendais clairement les claquements de fouets des charretiers municipaux et leurs exclamations :

— Ho !... Dia !...

Soudain, je passai devant un mendiant emmitouflé dans des vêtements hétéroclites bleu marine. Je reconnus une vieille jaquette à sangles blanches, de celles qui servaient d'uniforme aux séminaristes et que mon frère François portait aux dernières vacances. Les séminaires donnaient leurs vieux manteaux usagés à la Société de Saint-

Vincent-de-Paul et les clochards de nos villes se reconnaissaient de plus en plus à ces uniformes, lesquels commençaient une deuxième « carrière » plus temporelle. Je n'avais pas de « petits sous » pour lui faire l'aumône mais je le gratifiai d'un sourire aimable et compatissant.

— Merci, me répondit l'homme en me regardant dans les yeux. Dieu vous le rendra !

Je ne savais pas comment prendre sa remarque. Voulait-il dire que mon sourire l'avait réconforté ou bien, au contraire, que Dieu me punirait de ne pas lui avoir donné autre chose qu'un sourire ? Habitée par ce doute, je revins sur mes pas pour lui demander :

— Vous avez sans doute très faim ?

— Oui ! me répondit-il.

En lui parlant, je remarquai l'éclat de ses yeux bleus et la mèche mordorée sous le rebord de sa tuque grise. Et je compris soudainement la raison inconsciente pour laquelle j'étais revenue sur mes pas afin de lui poser cette question ; je voulais savoir si ce n'était pas Rémi.

— Je vais vous donner un peu de pain et de lard, lui dis-je en déballant ma nourriture. Je suis à la recherche d'une personne. Connaissez-vous Rémi Bernier ?

Le jeune homme me regarda avec méfiance :

— … Je connais un Rémi Bernier !… Mais il est parti aux États.

— Quand ?

— L'automne passé !

— Est-ce que son oncle s'appelait Ildefonse ?

— Oui !

— Et vous dites qu'il est parti aux États ?

— Oui ! À l'automne passé !

— C'est dommage. Je suis sa cousine, et je recherche sa famille. Je viens de la Rivière-aux-Rats, près de Québec.

Il me regarda avec intensité, arracha quelques glaçons que son souffle chaud avait formés autour de sa bouche

dans sa moustache et sa barbe rousse, et murmura en détachant ses mots :

— Je suis Rémi Bernier, et je suis venu chez vous il y a deux ans. Vous vous rappelez ?

Je n'en revenais pas. J'étais littéralement au comble du bonheur. J'amenai mon cher clochard avec moi jusqu'à l'hôtel. Le réceptionniste me regarda d'un air soupçonneux. Je le rassurai en lui louant une deuxième chambre pour la semaine et Rémi me raconta leur terrible histoire, leur descente aux enfers.

En compagnie de la famille de son oncle Ildefonse, il avait quitté Québec en 1848, car, disait-on, le travail était moins rare à Montréal. Ils avaient courageusement marché jusqu'aux Trois-Rivières, puis vers Montréal où ils étaient arrivés en juin. Mais l'eldorado montréalais n'était qu'un mirage. Les emplois étaient rares et les salaires ne permettaient même pas de vivre décemment.

En désespoir de cause, les parents décidèrent d'émigrer, de continuer vers le sud prometteur avec leurs enfants, en profitant du beau temps estival. Ils prirent, tous ensemble, la diligence de Montpelier. Tous sauf Rémi qui préféra rester au pays, mais son obstination ne fut pas couronnée de succès, à tel point qu'il attendait le printemps suivant pour prendre lui-même le chemin de l'exil.

En l'écoutant, mon cœur enfiévré gesticulait dans ma poitrine. Je cachai tant bien que mal mes sentiments à l'égard de ce pauvre Rémi dont je pris grand soin. En quelques semaines, il se rétablit ; sa jeunesse reprit le dessus. Il engrangea quelques kilos, et, avec ses six pieds cinq, devint plus beau et plus grand que le jeune homme que j'avais pu admirer à la Rivière-aux-Rats. Bientôt le bleu de ses yeux se raviva et resplendit comme autrefois.

Après l'avoir remis sur pied, mon deuxième objectif fut de lui trouver un emploi rémunéré, car le travail, quel qu'il soit, fournit dignité et noblesse.

— Bon, lui-dis-je, maintenant, nous devons contribuer tous les deux au bien-être de tous. Il faut que tu trouves de l'ouvrage pour gagner ta vie !

Avec l'approbation de Rémi, je décidai de nous accorder quelques moments de loisir et de promenade. Les jours de repos, je troquais mes vêtements masculins pour une robe de fille afin de lui plaire. Nous passions nos dimanches à visiter la ville et à musarder au bord du grand fleuve, où nous écoutions les violoneux. Sur le port, tous ces virtuoses du dimanche tâchaient de gagner quelques sous en accueillant par leurs rythmes endiablés les immigrants qui débarquaient par milliers des grands voiliers en provenance d'Europe.

J'étais heureuse car je pensais que l'homme de ma vie ne me quitterait plus. Je le tenais par la main et rêvais de le tenir par le cœur. Il mangeait avec moi dans ma chambre et regagnait sagement la sienne lorsque la journée était terminée. À plusieurs reprises, je fus taraudée par l'envie de le garder, surtout les nuits trop froides, quand le mercure se tassait frileusement au pied du thermomètre.

Mon brave Malou qui me surveillait de près, ne semblait pas apprécier outre mesure toutes ces familiarités. Ce nouveau venu lui prenait un peu d'affection. Lorsque j'embrassais Rémi pour lui souhaiter une bonne nuit comme nous avions l'habitude de le faire dans ma famille, mon loup gris essayait de glisser sa grosse tête entre nous. Rémi me disait avec quelque amusement :

— Ton chien est jaloux, Alexie ! Je suis sûr qu'il est jaloux.

— Mais non, mais non !

Je lui suggérais parfois de nous marier mais Rémi était mon mustang sauvage qui refusait tout domptage :

— On va pas s'mettre ce carcan au cou pour le reste de nos jours. On est encore ben trop jeunes !

Mais je n'avais pas dit mon dernier mot. Il trouva finalement un emploi dans une scierie. Quant à moi je gardai

mon travail de « serveur » dans la taverne. Avec deux salaires, nous avions juste de quoi fonder une famille et je conservai au coin de ma tête le projet de me faire épouser. Un jour que je m'étais laissé embrasser plus que de raison, je le repoussai doucement en lui murmurant avec un gentil sourire :

— Non, mon Rémi ! Il y a des choses qui ne se font que dans le mariage !... Peut-être veux-tu qu'on se marie ?

Ma mère aurait été si fière de m'entendre. C'est cette gentille ruse qui l'amena à renoncer pour moi à sa chère liberté. Sa solide résolution et sa liberté chérie fondirent comme saindoux dans la poêle. Enfin, rendez-vous fut pris avec le vicaire Sanschagrin de notre paroisse pour célébrer notre mariage. Bien entendu, je n'osai pas demander à mon curé de La-Rivière-aux-Rats un billet de bonne moralité. Je dus, de ce fait, gagner la confiance de mon curé actuel par du bénévolat afin d'obtenir son assentiment. Finalement, il accepta de nous marier.

— Je vous marie, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, récita enfin l'abbé Sanschagrin, un jour très ensoleillé.

Et cette simple formule sommaire mais magique, nous unit pour le meilleur et pour le pire. La cérémonie fut aussi simple que possible. Un mariage de pauvres. Afin de ne pas révéler mon secret – ce qui m'aurait fait perdre mon emploi –, je renonçai à inviter mes collègues de la taverne. Ce furent donc les amis de Rémi, quelques clochards, qui nous servirent de témoins et d'invités. Tous nos vêtements de mariage furent loués chez un fripier de la rue Notre-Dame. Mon grand Rémi était magnifique avec sa longue jaquette à queue-de-pie et son chapeau haut de forme qui le faisaient paraître un géant de légendes pour enfants. Le fripier nous fit une bonne ristourne car le pantalon était déchiré et le chapeau taché. Malgré tout, il eu beaucoup de mal à habiller mon homme avec ses six pieds cinq pouces

et ses larges épaules. Je me sentais si petite auprès de lui et si heureuse.

Même Malou célébra notre mariage. Il se délecta d'un gros os à moelle tandis que nous savourions un bon ragoût de pattes de cochon et des tourtières, le tout préparé par un vrai cuisinier du restaurant voisin. Jamais les chambres du Rasco n'avaient baigné dans un pareil arôme. Plusieurs locataires affamés vinrent quêter un repas. Finalement notre banquet fut tellement partagé avec les malheureux de l'Hôtel Rasco, que nous n'étions pas rassasiés à la fin du repas. Quelle journée ! Les cafards et les punaises en firent sans doute une vraie maladie. Je suis sûre que leurs arrière-petits-enfants cafards entendirent parler de ce banquet et de son bouquet. Par manque de moyens, ma chambre nous servit de nid d'amour. Il fallut changer les matelas et nettoyer le plancher de fond en comble pour éliminer les parasites ; en tout cas presque tous.

Je décidai alors de faire partager notre bonheur à nos parents et je leur écrivis une longue lettre dans laquelle j'essayai de me faire pardonner mon escapade :

— Bien chers parents, je vous écris de Montréal afin de vous demander pardon pour ma fuite…

Peine perdue. Ils ne la reçurent jamais. Je le sus longtemps après. Peut-être purent-ils me pardonner depuis le Paradis ! Nous étions très pauvres mais très heureux. Notre nouvelle vie commença ainsi ; aussi dure que celle de mes parents, mais belle malgré les obstacles. Le bonheur est dans la tête ; il suffit de l'y garder. Et pour cela il faut parfois se boucher les oreilles avec les mains, fermer les yeux et la bouche bien fort pour l'empêcher de fuir. Nous étions certes pauvres pour ce qui était de l'argent, mais très riches d'amour, un avantage que les pauvres peuvent s'offrir, et, mon seul regret était d'avoir perdu tout le temps que j'avais gaspillé inutilement avant d'aimer Rémi.

Je vous souhaite à vous aussi ce grand bonheur.

Table des matières

Achevé d'imprimer en France
Protection IDDN

Jean-Claude Castex

L'Escapade d'Alexie

Chicoutimi, dans le Québec de la première moitié du XIXe siècle. Alexie vit une enfance paisible, l'esprit plein de rêves prodigieux et de projets de voyages. Mais à seize ans, ses parents lui annoncent leur intention de la marier à un inconnu. L'occasion d'enfin partir à l'aventure : elle s'enfuit en canot en direction de Montréal, à la recherche du garçon qu'elle aime… et de sa propre vie. Le début d'un long parcours semé d'embûches…
S'inscrivant parfaitement dans la perspective culturelle, sociale et historique de l'époque, le récit initiatique de Jean-Claude Castex respecte chaque détail pour livrer une reconstitution précise de la vie au Québec du milieu du XIXe siècle. Au final, un grand roman d'aventures, maîtrisé, instructif et passionnant qui saura séduire tous les publics.

Diffusion : www.publibook.com
ISBN 978-2-7483-8377-5


35,95 $ CAD - 24,00 €